

BIBLIOTEKA WOJSKOWA
1 pułku Strzelców Konnych

18005 III

78. 4.

Biblioteka Oficerska
1-go p. Strzelców Konnych.

MATERJAŁY DO HISTORJI WOJSKOWOŚCI POLSKIEJ. Tom I.

Gen. IGNACEGO PRĄDZYŃSKIEGO

MEMORJAŁ

O WOJNIE ROSJI Z AUSTRJĄ I PRUSAMI

Z FRANCUSKIEGO PRZEŁOŻYŁ, Z RĘKOPISU WYDAŁ, PRZEDMOWĄ I PRZYPISAMI OPATRZYŁ

Dr. WINCENTY ŁOPACIŃSKI

MÉMOIRE

du G-al IGNACE PRĄDZYŃSKI

AU SUJET DE LA GUERRE DE LA RUSSIE CONTRE
L'AUTRICHE ET LA PRUSSE

TRADUIT DU FRANÇAIS, PUBLIÉ D'APRÈS L'ORIGINAL MANUSCRIT,
MUNI D'UNE PRÉFACE ET DE NOTES

PAR

VINCENT ŁOPACIŃSKI

DR. EN PHIL.

WARSZAWA 1923

WOJSKOWY INSTYTUT NAUKOWO-WYDAWNICZY

VARSOVIE 1923

INSTITUT DES SCIENCES MILITAIRES

Biblioteka Oficerska
1-go p. Strzelców Konnych

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

La critique professionnelle des historiens de la guerre polono-russe de 1831 est unanime à considérer le général Prądyński (1792 — 1850) comme le plus distingué et le plus capable des officiers polonais supérieurs de cette époque. Il est non seulement connu comme un excellent officier d'état-major, auteur des plans de guerre hardis et brillants, mais on doit encore voir en lui un écrivain militaire de grand talent, justement célèbre. Bien qu'il n'eût point fait d'études professionnelles supérieures, il sut acquérir un savoir étendu militaire et historique, grâce à un travail assidu et un grand amour de la science. Loin de vouloir garder ces connaissances pour lui seul, il s'efforçait au contraire de les propager parmi un nombre aussi grand que possible d'officiers. Dans ce but „étant convaincu qu'en avenir la guerre est pour la nation polonaise imminente et que par conséquent il faut profiter des instants de paix pour étudier la guerre“¹⁾, Prądyński organisa des cours de fortifications de camps et permanentes, de tactique et de stratégie, travailla à la préparation d'une Encyclopédie des sciences militaires et voulut enfin publier une revue spéciale, intitulée „Bellona“, consacrée aux sciences militaires, afin de faire connaître l'art militaire aux officiers et à la jeunesse polonaise. Il désirait animer par ce moyen le mouvement littéraire dans le domaine militaire non seulement parmi les officiers, mais aussi dans toute la nation. Cependant des considérations politiques générales aussi bien que l'aversion du grand duc Constantin pour la propagation d'un enseignement supérieur, professionnel et théorique parmi les militaires polonais firent dévier ou empêchèrent entièrement la réalisation de ces intentions.

Prądyński laissa un assez grand nombre d'ouvrages. Leur chiffre s'élève à plus de 60, dont 14 ont déjà été publiés. Voici leurs titres:

1. „Czterej ostatni wodzowie polscy przed sądem historii“ (Les quatre derniers chefs militaires polonais devant le jugement de l'histoire), I-re édition Poznań 1865, II-me édition Cracovie 1916, Biblioteczka Legionisty (Bibliothèque du Légionnaire) t. IV—V.

2. „Pamiętnik historyczny i wojskowy o wojnie polsko-rosyjskiej 1831 r.“ (Mémoire historique et militaire sur la guerre de Pologne en 1831.) Pétersbourg 1898.

3. „Pamiętniki gen. Ignacego Prądyńskiego“ (Mémoires du général Ignace Prądyński) publiés et commentés par Mr. Bronislas Gembarzewski. Cracovie 1908, vol. I—IV.

4. „Uwagi o Historji polskiego powstania i wojny Fryderyka Smitta“ (Observations sur l'Histoire de l'insurrection et de la guerre polonaise de Frédéric Smitt) qui furent envoyées par Prądyński à Smitt en l'année 1850 pour être prises en considération dans la

¹⁾ Prądyński: „Mémoires“, I, XIX.

PRZEDMOWA WYDAWCY.

Powszechna krytyka fachowych historyków wojny polsko-rosyjskiej 1831 r., tak Polaków, jak Rosjan i Niemców, uznała gen. Ignacego Prądyńskiego za najwybitniejszego, najzdolniejszego wśród wyższych oficerów polskich tych czasów. Prądyński słynie jednak nie tylko jako wybitny sztabowiec, twórca świetnych i śmiałych planów wojennych, ale jest on nadto znakomitym wysoce utalentowanym pisarzem wojskowym. Jakkolwiek nie odbywał on wyższych studiów fachowych, jednakże przez samouctwo dzięki wielkiej pracowitości i zamiłowaniu do nauki posiadał rozległą wiedzę fachową i historyczno-wojskową. Tych swoich wiadomości nie ukrywał, przeciwnie dążył do rozpowszechniania ich wśród jak najszerszych kół oficerskich. W tym celu „przekonany, że przyszłość jest dla narodu polskiego wojną brzemienna, że zatem korzystać trzeba z chwil pokoju dla uczenia się wojny“¹⁾, zorganizował Prądyński wykłady fortyfikacji polowej i stałej taktyki i strategii, pracował nad Encyklopedją wiadomości wojskowych, wreszcie „w celu zaznajomienia oficerów polskiego wojska i polskiej młodzieży ze sztuką wojenną“²⁾ chciał wydawać czasopismo specjalne wojskowości poświęcone „Bellonie“, ażeby ożywić ruch na polu piśmiennictwa wojskowego „nie tylko w polskim wojsku, ale i w całym narodzie“³⁾. Zamierzenia te jednak bądź z ogólnopolitycznych względów, bądź w skutku niechęci w. ks. Konstantego do rozszerzania wyższego wykształcenia teoretyczno-fachowego wśród wojskowych polskich, albo zostały zwichnięte w wykonaniu, albo zgoła do skutku nie doszły. Prądyński napisał dużo. Liczba prac jego sięga 60 kilku numerów. Kilkanaście z nich ukazało się już w druku, mianowicie:

1. Czterej ostatni wodzowie polscy przed sądem historii. I-e wyd. Poznań 1865, II-e wyd. Kraków 1916. Bibl. Legionisty t. IV—V.

2. Pamiętnik historyczny i wojskowy o wojnie polsko-rosyjskiej 1830—1831 r. Petersburg 1898.

3. Pamiętniki gen. Ignacego Prądyńskiego opracował Bron. Gembarzewski. Kraków 1908. Tomy I—IV.

4. „Uwagi o Historji polskiego powstania i wojny Fryderyka Smitta“ przesłane w r. 1850 Smittowi przez Prądyńskiego celem uwzględnienia ich w nowym wydaniu tego dzieła.

¹⁾ Pamiętniki, I, XIX.

²⁾ Tamże.

³⁾ Tamże.

nouvelle édition de son ouvrage. Smitt inséra ces „Observations“ dans la collection qu'il publia sous le titre de „Feldherrnstimmen aus und über den polnischen Krieg vom Jahr 1831. Leipzig 1858, 68—86¹⁾).

5. „Guerre contre la Prusse“, qui forme la deuxième partie du mémoire paraissant actuellement et qui fut publiée par le prof. Askenazy dans les notes de son ouvrage „Rosja — Polska 1815 — 1830“ (La Russie — La Pologne 1815 — 1830), Lwów 1907, pp. 191 — 199. Le prof. Askenazy ne publia pas ce travail en entier, mais en extrait, sans indiquer cependant avec une précision suffisante que ce ne sont que des extraits.

J'ai eu l'occasion d'examiner, malheureusement, une partie seulement des manuscrits, laissés par Prądyński, conservée à Cracovie dans les archives du comte George Moszyński et j'ai pu publier, grâce à l'amabilité de ce dernier, quelques-unes des études du général et notamment:

6. „Atak“ (L'Attaque). Bellona, 1918, Nr. 1.
7. „Bitwa“ (La Bataille). Bellona, 1918, Nr. 2—3.
8. „Front“ (Le Front). Bellona, 1918, Nr. 9.
9. „Ks. Józef Poniatowski“ (Le Prince Joseph Poniatowski). Bellona, 1918, Nr. 10.
10. „Wojna z Austrią“ (La Guerre contre l'Autriche). Bellona 1919, Nr. 9. Cette étude constitue la première partie du mémoire publié actuellement.
11. „Suwarow“ (Souwaroff). Bellona, 1921, Nr. 4.
12. „Fuengirola“ Wiarus, 1918, Nr. 30.
13. „Niemiecki zakon“ (L'Ordre Teutonique). Wiarus, 1919, Nr. 28.
14. „Berezyna“ (La Bérésina). Wiarus, 1920, Nr. 1.

Quatre ouvrages du nombre de ceux qui viennent d'être cités (Nr. 9, 12, 13, 14) ont été de plus publiés séparément et forment le volume XVI—XVII de la „Biblioteczka Legionisty“ (Bibliothèque du Légionnaire) Varsovie, 1920.

Le présent livre contient l'ouvrage intitulé „Mémoire au sujet de la guerre de la Russie contre l'Autriche et la Prusse“. Cette étude de même que deux autres ouvrages d'ailleurs moins importants: „Broń“ (L'arme) et „Wieniec“ (La couronne) ne figure pas non plus sur la liste des écrits de Prądyński dressée par M. Gembarzewski, éditeur plein de mérite des „Mémoires“ de Prądyński. Ceci est d'autant plus étonnant, que le dit „Mémoire“ a des dimensions considérables, qu'il est sans aucun doute un des meilleurs ouvrages de Prądyński et que surtout M. Gembarzewski lui-même mentionne ce Mémoire dans sa biographie de Prądyński en disant, qu'il a écrit en prison „une dissertation militaire concernant le Royaume de Pologne et les fortifications nécessaires en vue de la guerre attendue entre la Russie et l'Autriche et la Prusse“ („Pamiętniki“ — „Mémoires“, I, XXIV).

Ce Mémoire écrit en français „en la prison des Carmes au mois de février 1828“ a pour but de représenter la marche probable d'une guerre menée par la Russie contre l'Autriche seule, contre la Prusse seule et contre ces deux puissances réunies. Il se compose conformément de quatre parties intitulées: 1) Guerre contre l'Autriche; 2) Guerre contre la Prusse; 3) Guerre contre l'Autriche et la Prusse réunies; 4) Des fortifications à établir sur le théâtre de la guerre. L'original de ce Mémoire existe en deux exemplaires: un brouillon écrit de la main de Prądyński conservé dans les archives du comte Georges Moszyński

¹⁾ La liste des écrits du gén. Prądyński dressée par M. Gembarzewski (Pamiętniki — Mémoires, I, XLVI—XLIX) ne contient pas ces „Observations“. Elle ne cite pas non plus les Mémoires de Prądyński concernant l'activité de Skrzynecki pendant la guerre 1831 qui fut inséré par Smitt dans sa „Geschichte des polnischen Aufstandes und Krieger in den Jahren 1830—1831, Berlin 1848“, III, 569—576. Ce mémoire forman, un tout séparé Prądyński cite dans ses Mémoires, III, 223—230.

„Uwagi“ te Smitt umieścił w wydany przez siebie zbiorze p. t. „Feldherrnstimmen aus und über den polnischen Krieg vom Jahr 1831“ Lipsk 1858. str. 68—86¹⁾).

5. „Guerre contre la Prusse“ t. j. drugą część obecnie wydawanego przeze mnie Memorjału ogłosił prof. S. Askenazy w przypisach do pracy swej „Rosja-Polska 1815 — 1830“ Lwów 1907, str. 191 — 199. Rzeczę tę prof. Askenazy ogłosił nie w całości, tylko w wyjątkach, niedość wyraźnie przytem zaznaczając, że są to tylko wyjątki.

Miałem możność w r. 1918 przejrzeć, niestety, jeno część rękopiśmiennej puścizny Prądyńskiego, przechowywanej w Krakowie w archiwum J. hr. Moszyńskiego i dzięki uprzejmości tego ostatniego niektóre z prac generała opublikowałem, mianowicie:

6. „Atak“ (Bellona, 1918, zesz. 1-y).
7. „Bitwa“ (Bellona, 1918, zesz. 2—3-ci).
8. „Front“ (Bellona, 1918, zesz. 9-y).
9. „Ks. Józef Poniatowski“ (Bellona 1918, zesz. 10-y).
10. „Wojna z Austrią“ (Bellona, 1919, zesz. 9-y), t. j. pierwsza część obecnie wydawanego Memorjału.
11. „Suwarow“ (Bellona, 1921, zesz. 4-y).
12. „Fuengirola“ (Wiarus, 1918, zesz. 30-y).
13. „Niemiecki zakon“ (Wiarus, 1919, zesz. 28-ty).
14. „Berezyna“ (Wiarus, 1920, zesz. 1-y).

Cztery z wyżej wymienionych prac generała („Ks. J. Poniatowski“, „Fuengirola“, „Niemiecki zakon“ i „Berezyna“) wyszły ponadto w osobnej odbitce, jako tomik XVI—XVII Biblioteczki Legionisty. Warszawa 1920.

Poniżej zamieszczam rzecz p. t. „Memorjał o wojnie Rosji z Austrią i Prusami“. Rzeczą tę p. Gembarzewski, tak zasłużony wydawca „Pamiętników“ Prądyńskiego, nie uwzględnił w swym wykazie pism Prądyńskiego (Pamiętniki, I, XLVI — XLIX), podobnie, jak dwu innych przechowywanych w archiwum Moszyńskiego drobnych zresztą prac „Broń“ i „Wieniec“, co jest tem dziwniejsze, że Memorjał przedstawia się pokaźnie, jest niewątpliwie jedną z cenniejszych prac Prądyńskiego, a co najważniejsza, że sam p. Gembarzewski w swej biografii Prądyńskiego wspomina o tym Memorjale, mówiąc, że Prądyński w więzieniu „napisał rozprawę wojskową o Królestwie Polskiem i o umocnieniach wobec mogącej nastąpić wojny Rosji z Austrią i Prusami“ (Pamiętniki, I, XXIV). Memorjału tego napisanego po francusku „en la prison des Carmes au mois de février 1828“, mającego na celu przedstawienie przypuszczalnego przebiegu wojny Rosji 1) z Austrią, 2) z Prusami, 3) z Austrią i Prusami, działającymi łącznie i stosownie do tego składającego się z czterech części zatytułowanych: 1) Guerre contre l'Autriche, 2) Guerre contre la Prusse, 3) Guerre contre l'Autriche et la Prusse réunies, 4) Des fortifications à établir sur le théâtre de la guerre — oryginału Memorjału tego istnieją dwa egzemplarze: własnoręczny Prądyńskiego brulion w archiwum J. hr. Moszyńskiego w Krakowie i również własnoręczny Prądyńskiego czystopis w archiwum xx. Czar-toryskich w Krakowie rkps. № 5560²⁾. Brulion, pisany mocno nieporządnie, dwustronnie na kilkudziesięciu ćwiartkach papieru wymiaru 17 × 20 cm., zeszyty bardzo nieumiejętnie wraz z innemi pismami Prądyńskiego w gruby kodeks, zawiera wstęp i wszystkie cztery części,

¹⁾ „Uwagi“ tych nie zawiera ułożony przez p. Gembarzewskiego wykaz pism gen. Ign. Pr. (Pamiętniki I, XLVI — XLIX), podobnie jak pomieszczonego przez Smitta w jego „Geschichte des polnischen Aufstandes und Krieger in den Jahren 1830 — 31. Berlin 1848, w t. III-im str. 569 — 576 memorjału P-go o działaniach Skrzyneckiego. Memorjał ten, stanowiący bądź co bądź odrębną całość, Prądyński przytacza w Pamiętnikach, III, 223 — 230.

²⁾ O tym czystopisie p. Gembarzewski również nie wspomina, nie wspomina on o nim (182) „au contraire il fait mention“.

à Cracovie et une copie nette également écrite de main propre par Prądzyński, conservée dans les archives des princes Czartoryski à Cracovie, msc. Nr. 5560¹⁾. Le brouillon est écrit fort négligemment sur les deux côtés des feuilles, dont la dimension est de 17 × 20 cms. et qui sont cousues maladroitement avec d'autres écrits de Prądzyński dans un gros cahier. Ce manuscrit-brouillon contient la préface et les quatre parties, dont la première n'a pas de titre²⁾, mais doit être intitulée conformément au sujet „Guerre contre l'Autriche”. Les autres parties sont pourvues de titres. La copie-nette manuscrite est au contraire écrite très soigneusement et munie d'un dessin. Elle se compose de quelques dizaines de feuilles d'un in folio ordinaire, écrites sur les deux pages. Il manque 24 premières feuilles, c'est-à-dire l'introduction et toute la première partie qui se sont conservées heureusement dans le brouillon. Les trois autres parties sont complètes et pourvues de titres. Ce manuscrit porte dans le catalogue et sur le dos de la reliure le titre inexact: „Guerre contre la Prusse, tandis qu'il aurait dû être intitulé: Guerre contre l'Autriche et la Prusse.

Le Mémoire en question est selon la juste opinion du professeur Askenazy (Rosja — Polska, La Russie — La Pologne, pp. 169, 191) l'expression de l'attitude oppositionnaire du grand duc Constantin (sur la demande duquel l'ouvrage fut composé³⁾) contre la politique philo-prussienne de Nicolas I en particulier et contre la personne même de ce prince en général. On y voit une réminiscence de la conception d'Alexandre I dont le grand duc se considérait l'héritier dans le domaine des idées politiques. Cette conception aspirait à utiliser l'énergie nationale polonaise dans une lutte contre les deux puissances co-partageantes en vue de la reprise des régions de la Pologne occupées par l'Autriche et la Prusse et de leur réunion au Royaume institué par le Congrès 1815.

Tout cet ouvrage est écrit d'un style un peu lourd, mais avec une grande force de conviction. On y voit paraître la richesse d'imagination de Prądzyński, prévoyant les situations et les possibilités les plus variées dans lesquelles peuvent se trouver les armées combattantes et trouvant pour chacune une solution appropriée. Prądzyński manifeste dans cette étude une connaissance approfondie du terrain d'autant plus étonnante qu'il était privé, comme il en témoigne lui-même, de nombreux accessoires de travail et surtout de cartes topographiques indispensables pour des études de ce genre⁴⁾. Il donne des indications détaillées, basées souvent sur ses propres reconnaissances, relatives à diverses positions du terrain, il expose leurs bonnes qualités et leurs défauts et fait preuve d'une connaissance solide de l'histoire des guerres et des fortifications et de vastes lectures; il en appelle souvent d'analogies historiques puisées dans les guerres de Napoléon, la guerre de Sept Ans et d'autres. Il reste toujours fidèle au principe qu'il proclame et professe si souvent, que l'action énergique seulement, le mouvement, l'activité sont les conditions nécessaires du succès. Il ne parle pas de politique pour des raisons faciles à comprendre et il s'en explique dans l'introduction. Les plus intéressantes parties de son ouvrage sont indubitablement celles, où il s'étend sur l'importance stratégique de Royaume de Pologne et principalement sur la valeur de la Vistule qu'il compare à celle de la Pripiet'.

¹⁾ M. Gembarzewski ne mentionne pas non plus ce manuscrit.

²⁾ C'est peut-être la cause pourquoi l'ouvrage entier échappa à l'attention de M. Gembarzewski.

³⁾ Kołaczkowski l'affirme dans sa Biographie de Prądzyński (Poznań 1851, pp. 16—17). Prądzyński au contraire (Pamiętniki — Mémoires, I, 126—127) parle de cet ouvrage comme s'il avait été inspiré par une idée personnelle et spontanée, dont l'expression fut simplement encouragée par le g. d. Constantin, agissant par l'intermédiaire du gal. Kourouta.

⁴⁾ Voir la conclusion de l'introduction et de la IV-me partie. Dans les „Pamiętniki” — „Mémoires” (I, 126) au contraire il fait mention „de quelques cartes excellentes” qu'il avait à sa disposition.

précisément la première est niezatytułowana¹⁾, z treści jeno należy dać jej napis: „Guerre contre l'Autriche”. Części inne są zatytułowane. Czystopis w przeciwieństwie do brulionu pisany b. starannie z jednym rysunkiem składa się z kilkudziesięciu kart formatu zwykłego folio-dwustronnie zapisanych. Brak w nim wydartych 24-ch pierwszych kart t. j. wstępu i całej części pierwszej „Guerre contre l'Autriche”, które na szczęście zachowały się w brulionach. Trzy pozostałe części są w komplecie i w pełni zatytułowane. Cały ten rękopis mylnie w katalogu i na grzbiecie nosi napis: „Guerre contre la Prusse”, należałoby mu dać tytuł „Guerre contre l'Autriche et la Prusse”. Memorjał Prądzyńskiego, o którym mowa, według słusznej opinii prof. S. Askenazego (Rosja — Polska, str. 169, 191), jest wyrazem opozycyjnego stanowiska w. ks. Konstantego, na żądanie którego rzecz cała była napisana²⁾, względem prusofilskiej polityki Mikołaja I w szczególności, a wobec samej osoby Mikołaja I w ogólności. Jest on reminiscencją koncepcji Aleksandra I, za dziedzica myśli politycznej którego uważał się w książce, zmierzającej ku zużytkowaniu energii narodowej polskiej do walki z dwoma mocarstwami współrozbiorczymi w widokach odboju dzielnic austriackiej i pruskiej i złączenia ich z Królestwem Kongresowem.

Rzecz cała pisana wprawdzie nieco ciężkim stylem, ale zato z wielką siłą przekonania. Objawia się tam bogactwo wyobraźni Prądzyńskiego, przewidującego najrozmaitsze sytuacje i ewentualności, w jakich walczące armje mogą się znaleźć, i dla każdej z nich znajdującego odpowiednie rozwiązanie. Wykazuje Prądzyński świetną znajomość terenu, tem bardziej zadziwiająca, że, jak sam świadczy, pozbawiony był wielu środków, a przedewszystkiem map, niezbędnych przy pisaniu tego rodzaju pracy³⁾, podaje szczegółowe dane, często na podstawie własnego rozpoznania oparte, co do różnych pozycji, ich zalety i wady, wykazuje gruntowną znajomość historii wojen i fortyfikacji, ogromne odczytanie, powołuje się często na analogie historyczne z wojen Napoleońskich, wojny siedmioletniej i innych, zawsze pozostaje wierny tylokrotnie przez siebie głoszonej i wyznawanej zasadzie, że tylko energiczna akcja, tylko ruch, czynność są warunkami powodzenia. O polityce nie mówi z łatwo zrozumiałych powodów, co zresztą we wstępie zaznacza. Niewątpliwie najciekawsze są ustępy, w których omawia on strategiczne znaczenie Królestwa Polskiego, zwłaszcza znaczenie Wisły i porównanie go ze strategicznym znaczeniem Prypeci.

Oczywiście od czasu, jak rzecz swą pisał Prądzyński, metody walki zmieniły się gruntownie, jednakże byłoby rzeczą niezwykle ciekawą, gdyby fachowe pióro wykazało analogje, zachodzące pomiędzy rozwinętymi w niniejszym Memorjale przez Prądzyńskiego strategicznymi planami wojny rosyjsko-austriacko-niemieckiej, którą on tylko przewidywał, a istotnym przebiegiem takiej samej wojny, która w naszych oczach w latach 1914 — 1918 rzeczywiście się rozegrała. W każdym razie niniejszy Memorjał Prądzyńskiego, omawiający przed prawie stu laty wydarzenia, których my rzeczywiście byliśmy tak niedawno bądź świadkami, bądź czynnymi uczestnikami, nabiera szczególnie aktualnego znaczenia. Należy jeszcze dodać, że rozwinęte w tym Memorjale fortyfikacyjne plany Prądzyńskiego zostały w dużej mierze zrealizowane: Rosjanie w latach 40-tych budując twierdzę Dęblin (Iwangród), urzeczywistniali myśl Prądzyńskiego, by mieć ufortyfikowany punkt w górnym biegu Wisły, tylko że on jako taki punkt wskazywał, nie upierając się zresztą przy nim, Zawichost. Prądzyński następ-

¹⁾ Być może dlatego rzecz cała uszła uwagi p. Gembarzewskiego.

²⁾ Tak twierdzi Kołaczkowski w swej Biografii Prądzyńskiego (Poznań 1851, str. 16 — 17). Sam Prądzyński (Pamiętniki I, 126—127) przedstawia sprawę tak, jakby to był jego własny samorzutny pomysł, do wykonania którego w. ks. go tylko za pośrednictwem Kuruty zachęcał.

³⁾ Patrz zakończenie wstępu i części IV-ej. W Pamiętnikach (I, 126) przeciwnie podaje, że miał do rozporządzenia „kilka bardzo dobrych map”.

Il est évident, que les méthodes de combat ont changé radicalement depuis l'époque où Prądzyński écrivait son étude. Cependant, si une plume professionnelle démontrait les analogies apparaissant entre les plans stratégiques, développés par Prądzyński, de la guerre russo-austro-prussienne, qu'il prévoyait seulement, et la marche réelle d'une guerre analogue qui s'est déroulée effectivement sous nos yeux entre 1914 et 1918 — cette étude offrirait un intérêt singulier. En tout cas le fait que Prądzyński a décrit il y a presque un siècle les événements, dont nous avons été il y a si peu de temps les témoins ou même auxquels nous avons pris une part active, prête à son travail une valeur particulière d'actualité. Il est nécessaire d'ajouter que les plans de fortifications développés par Prądzyński dans ce Mémoire ont été exécutés dans une vaste mesure. En bâtissant la place-forte de Dęblin (Iwan-gród) vers l'année 1840 les Russes réalisèrent l'idée de Prądzyński d'avoir un point fortifié sur le cours supérieur de la Vistule avec cette différence que Prądzyński avait indiqué pour ce but Zawichost sans d'ailleurs insister sur ce point. Prądzyński appuie dans la suite sur la nécessité d'élever des forts à Brześć Litewski et à Kowno et ceci fut en effet exécuté plus tard par les Russes.

On remarque dans cet ouvrage de même que dans les autres écrits de Prądzyński son inclination à bavarder, à faire des digressions parfois trop longues, comme par exemple dans la III-me partie la digression se rapportant à la campagne de Saxe en 1813. Ce bavardage est particulièrement fréquent dans la IV-me partie.

Prądzyński parle de ce Mémoire dans ses „Pamiętniki—Mémoires“ (I, 126 — 127) en le résumant sommairement en lignes générales.

Vincent Łopaciński.

3.V. 1923.

rozporządzenia „Kilka bardzo dobiegających do skutku” (1921).
„Założenia” (Pamiętniki, I, 126—127) przedstawia sprawę tak, jakby to był jego własny samouczny pomysł do wy-
dania. Jak twierdzi Kołczakowski w swej Biografii Prądzyńskiego (Poznań 1881, str. 16—17) „Sam Prą-
dzyński był może daleko od tego, aby uważać siebie za twórcę tych planów”.
Prądzyński (Pamiętniki, I, 126—127) przedstawia sprawę tak, jakby to był jego własny samouczny pomysł do wy-
dania. Jak twierdzi Kołczakowski w swej Biografii Prądzyńskiego (Poznań 1881, str. 16—17) „Sam Prą-
dzyński był może daleko od tego, aby uważać siebie za twórcę tych planów”.
Prądzyński (Pamiętniki, I, 126—127) przedstawia sprawę tak, jakby to był jego własny samouczny pomysł do wy-
dania. Jak twierdzi Kołczakowski w swej Biografii Prądzyńskiego (Poznań 1881, str. 16—17) „Sam Prą-
dzyński był może daleko od tego, aby uważać siebie za twórcę tych planów”.

nie z naciskiem zwracał uwagę na konieczność wzniesienia twierdz w Brześciu Litewskim i Kownie i to istotnie później przez Rosjan zostało uskutecznione.

Jak w innych pracach Prądzyńskiego, tak i w tej daje się zauważyć jego skłonność do wielomówstwa, do robienia dygresyj, czasem zbyt obszernych, np. w części III-ej dygresja o kampanii saskiej 1813 r. Tego wielomówstwa sporo jest zwłaszcza w części IV-ej.

O tym swoim Memorjale pisze Prądzyński w Pamiętnikach (I, 126 — 127), w bardzo ogólnikowych rysach streszczając go.

W przypisach znak P. a. oznacza przypis autora, znak P. w. — przypis wydawcy.

Wincenty Łopaciński.

3.V. 1923.

MÉMOIRE
MEMORIAL

INTRODUCTION

En traitant de grandes opérations militaires il est difficile de ne pas parler de la politique à laquelle elles sont ordinairement subordonnées, et qui influe d'une manière si décisive sur la conduite de la guerre tout en dépendant des événements de celle-ci. Nous évitons néanmoins pour plusieurs raisons de nous arrêter sur cet objet et nous nous attachons constamment à réduire la question à sa plus grande simplicité militaire.

En admettant successivement les différentes positions (chances) qui peuvent se présenter aux armées de l'Empereur sur les frontières occidentales de ses états, nous cherchons à déterminer les bases et les lignes d'opérations les plus avantageuses, soit pour l'offensive, soit pour la défensive; celles-ci dans le premier cas pourraient rendre les succès décisifs, en nous donnant la plus grande facilité à rompre des communications ennemies sans compromettre les nôtres et à nous procurer la victoire après la victoire ses forces organisées ce qui amènerait l'occupation de son territoire, but immédiat de la guerre; et ces mêmes lignes en cas de non succès, ou de succès devant être les plus avantageuses pour une bonne défensive, pour nous conduire en même temps à désigner les points d'importance demandant à être fortifiés. Nous tâchons d'indiquer le genre de fortifications qui conviendrait pour chacun ayant égard à un trésor dont les moyens sont limités et à un pays dont la population ne répond pas à son immense étendue, ou les villes considérables se trouvent peu nombreuses et on par conséquent les différentes lignes d'opérations, ainsi que les opérations elles-mêmes doivent être considérées et combinées sur une vaste échelle, ou les places de guerre ne peuvent se trouver qu'à de grandes distances entre elles.

La Suède et la Pologne sont pour l'Empereur deux voisins très peu dangereux par eux-mêmes. Leur importance se réduit aux divisions que ces deux états pourraient faire sur leurs frontières respectives, tandis que la majeure partie des forces impériales serait occupée ailleurs. Pour lors les corps de troupes employés sur ces deux frontières seraient tout à fait isolés; leurs opérations n'auraient absolument aucune liaison avec les opérations beaucoup plus importantes qui auraient lieu en même temps en Pologne. C'est pourquoi nous ne nous en occupons nullement, non plus que de la Chine qui se trouve séparée de l'Empire Russe par des déserts à peu près impenétrables pour de grandes armées européennes. Il n'entre pas non plus dans le sujet du présent mémoire de faire des observations sur des projets de conquête de la Perse, comme acte préparatoire d'expéditions que l'on pourrait projeter aux Indes.

La Turquie depuis le coup qui lui fut porté à Vienne par le roi Soudan n'est guère dangereuse, car même les échecs essuyés par les armées de l'Empereur Joseph II au delà

pour qu'il n'y ait aucun mécontentement nous devons observer que par Pologne nous entendons les pays compris dans l'ancienne République de Pologne désignée celui qui existe aujourd'hui (Note de l'auteur).

ne s'attachant à rien, nous nous sommes contentés de mentionner les différents états qui se trouvent en Pologne, sans en faire mention dans le présent mémoire. Nous nous sommes contentés de mentionner les différents états qui se trouvent en Pologne, sans en faire mention dans le présent mémoire.

W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy. W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy.

W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy. W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy.

W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy. W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy.

W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy. W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy.

W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy. W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy.

W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy. W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy.

W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy. W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy.

W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy. W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy.

W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy. W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy.

W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy. W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy.

W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy. W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy.

W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy. W przypisach znak P. a oznacza przypisy autoru, znak P. w. — przypisy wydawcy.

INTRODUCTION.

En traitant de grandes opérations militaires il est difficile de ne pas parler de la politique, à laquelle elles sont ordinairement subordonnées, et qui influe d'une manière si décisive sur la conduite de la guerre tout en dépendant des événements de celle. Nous éviterons néanmoins pour plusieurs raisons de nous arrêter sur cet objet; et nous nous attacherons constamment à réduire la question à sa plus grande simplicité militaire.

En admettant successivement les différentes positions (chances) qui peuvent se présenter aux armées de l'Empereur sur les frontières occidentales de Ses états, nous chercherons à déterminer les bases et les lignes d'opérations les plus avantageuses, soit pour l'offensive, soit pour la défensive; celles qui dans le premier cas pourraient rendre les succès décisifs, en nous donnant la plus grande facilité à s'emparer des communications ennemis sans compromettre les nôtres et par là à détruire complètement après la victoire ses forces organisées ce qui amènerait l'occupation de son territoire, but immédiat de la guerre; et ces mêmes lignes en cas de non succès, ou de revers devront être les plus avantageuses pour une bonne défensive, pour opérer la retraite. Ces considérations nous conduiront en même temps à désigner les points stratégiques, dont plusieurs, par leur importance demandent à être fortifiés. Nous tâcherons d'indiquer le genre de fortifications qui convient pour chacun, ayant égard à un trésor dont les moyens sont limités et à un pays dont la population ne répond pas à son immense étendue, où les villes considérables se trouvent peu nombreuses, et où par conséquent les différentes lignes d'opérations, ainsi que les opérations elles mêmes doivent être considérées et combinées sur une vaste échelle, où les places de guerre ne peuvent se trouver qu'à de grandes distances entre elles.

La Suède et la Perse sont pour l'Empereur deux voisins très peu dangereux par eux mêmes. Leur importance se réduit aux diversions que ces deux états pourraient faire sur leurs frontières respectives, tandis que la majeure partie des forces Impériales serait occupée ailleurs. Pour alors les corps de troupes employés sur ces deux frontières seraient tout à fait isolés; leurs opérations n'auraient absolument aucune liaison avec les opérations beaucoup plus importantes qui auraient lieu en même temps en Pologne ¹⁾. C'est pourquoi nous ne nous en occuperons nullement, non plus que de la Chine, qui se trouve séparée de l'Empire Russe par des déserts à peu près impraticables pour de grandes armées Européennes. Il n'entre pas non plus dans le sujet du présent mémoire de faire des observations sur des projets de conquête de la Perse, comme acte préparatoire d'expéditions que l'on pourrait projeter aux Indes.

La Turquie depuis le coup qui lui fut porté à Vienne par le roi Sobieski n'est guère dangereuse, car même les échecs essayés par les armées de l'Empereur Joseph II au dela

¹⁾ Pour qu'il n'y ait aucun mésentendement nous devons observer, que par Pologne nous entendons les pays compris dans l'ancienne République. Royaume de Pologne désignera celui qui existe aujourd'hui. (Note de l'auteur).

WSTĘP.

Omawiając wielkie działania wojenne, trudno jest nie mówić o polityce, od której są one zazwyczaj uzależnione, i która wpływa w tak decydujący sposób na prowadzenie wojny, całkowicie zależąc od wyników tejże. My jednakże dla wielu powodów będziemy unikać poruszania tego przedmiotu, i postaramy się zająć jedynie (w sposób jak najprostszy) wojskową stronę interesującego nas zagadnienia.

Biorąc pod uwagę kolejno różne okoliczności, wobec których mogą się znaleźć armje Cesarza na zachodniej granicy jego państwa, postaramy się oznaczyć podstawy i linje operacyjne najkorzystniejsze bądź dla działania zaczepnego, bądź dla odpornego; takie przytem, które w pierwszym wypadku mogłyby uczynić powodzenia decydującymi, pozwalając nam z jak największą łatwością opanować linje komunikacyjne nieprzyjaciela, nie narażając naszych, a przez to zniszczyć całkowicie (po odpowiedniej zwycięskiej bitwie) jego zorganizowane siły, co pociągnęłoby za sobą okupowanie jego terytorjum — bezpośredni cel wojny. Te podstawy i linje operacyjne na wypadek niepowodzenia będą musiały być również najbardziej korzystne dla dobrej defenzywy, dla skutecznego odwrotu. Te rozważania doprowadzą nas równocześnie do wskazania punktów strategicznych, pewna liczba których, wskutku ich wielkiej doniosłości, wymagać będzie ufortyfikowania. Postaramy się wskazać rodzaj fortyfikacji odpowiedni dla każdego z nich, mając wzgląd na skarb, którego środki są ograniczone, i na kraj, zaludnienie którego nie odpowiada jego ogromnemu obszarowi, gdzie znaczniejsze miasta są nader nieliczne, gdzie też wskutku tego rozliczne linje operacyjne, również jak i same operacje muszą być rozpatrywane i układane na szeroką skalę, gdzie teatry wojny muszą być znacznie od siebie oddalone.

Szwecja i Persja same przez się są dla Cesarza dwoma sąsiadami nader mało niebezpiecznymi. Znaczenie ich ogranicza się do dywersyj, jakie te dwa państwa mogłyby zrobić na odnośnych granicach wtedy, gdy większa część sił cesarskich byłaby zajęta gdzieindziej. Wówczas korpusy wojsk użyte na tych dwu granicach byłyby całkowicie izolowane; ich operacje nie byłyby absolutnie w żadnym związku z operacjami daleko bardziej ważniejszymi, które równocześnie miałyby miejsce w Polsce ¹⁾. Dlatego też nie będziemy się niemi zupełnie zajmować, podobnie jak i Chinami, które są oddzielone od Cesarstwa Rosyjskiego pustyniami prawie że niedostępnymi dla wielkich armij europejskich. Nie wchodzi również w zakres niniejszego memoriału uwagi nad projektami podboju Persji, co byłoby aktem przygotowywczym do ekspedycji, mających na celu podbój Indyj.

Turcja od czasów ciosu, który jej zadał pod Wiedniem król Sobieski, bynajmniej nie jest groźna, ponieważ nawet klęski poniesione przez armje ces. Józefa II z tamtej strony Dunaju i Sawy spowodowane były raczej chorobami i brakiem żywności, niż orężem otomań-

¹⁾ By uniknąć wszelkich nieporozumień, musimy zauważyć, że przez termin Polska rozumiemy kraje objęte przez dawną Rzeczpospolitą. Termin Królestwo Polskie będzie oznaczać to królestwo, które istnieje obecnie. (P. a.).



du Danube et de la Save furent plutôt dûs aux maladies et à la disette de vivres, qu'aux armes Ottomanes, et il est permis de croire que dut elle même entreprendre des réformes dans son gouvernement et dans ses institutions militaires (son état militaire), il se passera bien du temps et il arrivera maint événement avant que la Turquie acquierra devant les puissances de l'Europe l'importance que semblent lui assigner son étendue, sa population, ses richesses, sa position et la fertilité de son sol. Les armées Russes ont déjà fait maintes fois preuves contre les Turcs; le chemin de Constantinople par Rustchuk et Chumla leur est bien connu; et il est démontré, qu'il leur serait assez facile d'arriver dans la capitale de cet empire, de chasser d'Europe les Musulmans, peut être même de rétablir l'ancien empire Grec, sans l'intervention des puissances prépondérantes d'Europe. Il y a surtout l'Autriche dont le veto peut arrêter tout court l'attaque de la Turquie européenne par les armées russes et en borner les succès à l'occupation de Jassy et de la Moldavie. Une armée Autrichienne rassemblée en Transylvanie ou en Bukovine menacerait la ligne d'opérations de l'armée russe qui s'avancerait en Vallachie et l'empêcherait par le seul effet de sa présence de s'aventurer au delà du Danube pour ne pas s'exposer à être détruite, si l'Autriche, tirant tout à coup l'épée du fourreau, occupant les deux principautés par un simple mouvement en avant, bordait le Danube sur les derrières de l'armée Russe, enfoncée dans l'intérieur de la Turquie. Voudrait-on couvrir contre les Autrichiens les derrières de l'armée expéditionnaire par une seconde armée d'observation rassemblée primitivement sur le Dniester, alors cette dernière devrait être beaucoup plus forte, que la première, l'accessoire deviendrait le principal et encore toujours si on en venait aux hostilités avec l'Autriche une bataille perdue dans cette position par les troupes de l'Empereur entraînerait nécessairement la perte de l'armée qui se serait avancée au delà du Danube ou même seulement en Vallachie, tandis que si les Autrichiens étaient défaits ce ne serait pour eux qu'une bataille perdue ordinaire. Mais si l'on en vient jamais à des hostilités avec l'Autriche ce ne peut être, dans l'état actuel des frontières, sur le Dniester qu'il conviendrait de faire agir l'armée principale; ce serait renoncer volontairement à tous les avantages que nous assure la saillie du R(oyaume) de P(ologne), ce serait attaquer l'Autriche par sa partie la plus forte, ce serait enfin pour nous servir d'un proverbe trivial prendre le taureau par les cornes; sujet sur lequel nous reviendrons.

Il s'ensuit de ce que nous venons de dire que l'Empereur ne saurait faire une guerre vigoureuse à la Turquie en Europe, que du consentement de l'Autriche, si ce n'est d'accord avec elle. Nous ne parlons pas des expéditions que l'on pourrait faire contre les côtes de Varna et même contre le canal de Constantinople, en les combinant avec les forces navales, parce qu'elles ne sauraient remplir que des objets secondaires. Nous ne faisons non plus aucune mention des opérations qu'il conviendrait d'entreprendre sur les frontières asiatiques de l'Empire Ottoman, vu qu'elles sortent de notre sujet.

En supposant l'Empereur dans la nécessité de faire la guerre à la Turquie, et la position équivoque de l'Autriche empêchant de la pousser avec vigueur, et forçant de déployer sur les frontières des forces imposantes sur un pied de guerre onéreux, il est permis de mettre en doute, si une guerre ouverte, qui au moins amènerait des résultats, ne serait pas préférable à une aussi fausse position. Dans tous les cas est il certain que l'Autriche est à même de détourner de la Turquie le gros de l'orage qui s'amoncelerait contre celle-ci sur les rives du Pruth, en l'attirant au pis aller sur elle même. Mais alors c'est l'Autriche qui devient partie principale; la guerre avec la Turquie reste un accessoire.

Une fois que l'on aurait pris la résolution de faire la guerre à l'Autriche, quelque soit la manière d'employer l'armée principale, il conviendrait d'avoir une armée secondaire

skim i wolno mniemać, że gdyby nawet Turcja sama przez się podjęła zreformowanie swego rządu i swych instytucyj wojskowych, to upłynie jeszcze wiele czasu i zajdzie niejeden wypadek, zanim zajmie ona wobec mocarstw europejskich to poważne stanowisko, jakie zdają się jej wyznaczać rozległość jej terytorjum, liczba jej ludności, jej bogactwa, położenie i żyzność jej gleby.

Armje rosyjskie wielokrotnie już wypróbowywane były przeciw Turkom; droga do Konstantynopola przez Ruszczuk i Szumłę jest im dobrze znana; jest rzeczą dowiedzioną, że byłoby dla nich rzeczą dość łatwą opanować stolicę tego państwa, wypędzić muzułmanów z Europy, być może nawet wznowić dawne cesarstwo greckie bez interwencji wybitniejszych mocarstw europejskich. Ale tu wchodzi w grę przede wszystkim Austria, której „veto“ może natychmiast powstrzymać zaatakowanie Turcji Europejskiej przez armje rosyjskie i ograniczyć ich sukcesy do okupowania Jassy i Mołdawji. Armja austriacka, zgromadzona w Siedmiogrodzie lub na Bukowinie, zagrażałaby linii operacyjnej armji rosyjskiej, która posuwałaby się na Wołoszczyznę i nie pozwoliłaby jej przez sam fakt swej obecności na zaawanturowanie się poza Dunaj, gdyż w takim razie rzeczona armja rosyjska narażałaby się na zniesienie, gdyby Austria, wyciągając niespodzianie miecz z pochew, zajęła przez prosty ruch naprzód oba księstwa, obsadziła Dunaj na tyłach armji rosyjskiej, dążącej w głąb Turcji. Gdyby zechciano osłonić przed Austriakami tyły armji *ekspedycyjnej* drugą armją *obserwacyjną*, zgromadzoną początkowo nad Dniestrem, wówczas ta ostatnia musiałaby być daleko silniejszą od pierwszej (dodatek stałby się rzeczą główną) i zawsze jednak, gdyby doszło do zerwania z Austriakami, przegrana przez armje cesarskie w tej pozycji bitwa pociągnęłaby za sobą koniecznie zgubę tej armji, która by się posunęła za Dunaj, a nawet tylko do Wołoszczyzny, podczas gdy, jeżeliby Austriacy ponieśli klęskę, byłaby to dla nich jeno zwykła przegrana bitwa. Ale, gdyby już miało dojść kiedykolwiek do zbrojnego starcia z Austrią, to, przy obecnym stanie granic, bynajmniej nie nad Dniestrem należałoby kazać działać głównej armji rosyjskiej; działanie nad Dniestrem bowiem byłoby dobrowolnem zrzeczeniem się tych wszystkich korzyści, jakie nam zapewnia forma granic Królestwa Polskiego, będąca wyskokiem z granic Cesarstwa, byłoby to zaatakowaniem Austrii w jej najsilniejszym punkcie, byłoby to wreszcie, że użyjemy trywialnego przysłowia, schwytaniem byka za rogi; jest to przedmiot, do którego jeszcze powrócimy.

Z powyższego wynika że Cesarz mógłby prowadzić energiczną wojnę przeciwko Turcji Europejskiej tylko za zgodą Austrii, lub w porozumieniu z nią. Nie mówimy o ekspedycjach, któreby można podjąć przeciwko wybrzeżom w kierunku Warny i nawet przeciwko cieśninie Konstantynopolitańskiej, łącząc je z operacjami morskimi, ponieważ przez nie możnaby osiągnąć jeno cele drugorzędne. Również nie wzmiankujemy o operacjach, które wypadałoby przedsięwziąć na granicy azjatyckiej Cesarstwa Ottomańskiego, ponieważ to przekracza zakres naszego przedmiotu.

Jeżeli weźmiemy pod uwagę wypadek, że Cesarz zmuszony jest do podjęcia wojny z Turcją, w skutku jednak chwiejnego stanowiska Austrii nie może prowadzić jej energicznie, będąc zniewolony do rozwinięcia na granicy austriackiej imponujących sił na uciążliwej stopie bojowej, to wtedy możemy zadać sobie pytanie, czy wojna otwarta, która przynajmniej przyniosłaby jakieś rezultaty, nie byłaby lepsza od tak fałszywej sytuacji?

W każdym razie wątpliwe jest czy Austria może odwrócić od Turcji burzę zbierającą się nad brzegami Prutu, ściągając ją w najgorszym razie na siebie. Ale wówczas punkt ciężkości przenosi się ku Austrii, wojna zaś z Turcją staje się jeno dodatkiem.

Raz zdecydowawszy się na wojnę z Austrią, jakkolwiek byłby zamiar użycia armji głównej, należałoby mieć armję drugorzędną pomiędzy Dniestrem i Prutem, zbliżoną do Bukowiny. Siły tej armji zależne byłyby przede wszystkim od stanowiska Turcji. Armja ta

entre le Dniester et le Pruth, rapprochée de la Bukovine. La force de cette armée dépendrait surtout de l'attitude de la Turquie. Il serait sans doute à désirer qu'elle fut assez forte pour s'emparer au besoin de la Vallachie, se maintenir sur la rive gauche du Danube et pour concourir aux opérations de la grande armée. Cette armée se baserait sur le Dniester et sur Kijow en seconde ligne.

Cependant le plus important étant d'assurer les succès de la grande armée contre l'Autriche, ce corps serait destiné à contenir d'un côté la Turquie ou même pour agir contre cette puissance, et de l'autre pour coopérer aux opérations de la grande armée.

Plus on serait certain de la neutralité de la Turquie, plus on pourrait réduire la force de ce corps, mais qui est nécessaire dans tous les cas, ainsi que nous aurons lieu de nous en convaincre plus spécialement en traitant de la guerre contre l'Autriche, dont nous allons nous occuper, supposant d'abord la Prusse neutre. Ensuite nous traiterons des opérations contre la Prusse en admettant l'Autriche neutre. Puis nous supposerons que nous sommes en guerre contre ces deux puissances à la fois. Enfin nous désignerons les points, qu'il convient de fortifier sur le théâtre de la guerre.

Les dispositions que nous jugerons les plus convenables dans les différentes hypothèses que nous admettons éprouveraient sans doute dans l'exécution des modifications, rendues indispensables par les mesures de l'ennemi, que l'on ne peut deviner complètement et surtout pour les détails, et par tant d'incidents, qu'il est impossible de prévoir.

Il est aussi nécessaire de prévenir que dans les suppositions que nous allons admettre, et encore plus dans les combinaisons que nous allons former nous pourrions commettre des erreurs, vu le manque absolu de toute espèce de matériaux et surtout d'une carte, qui sont indispensables pour un travail de cette nature, et dont nous sommes entièrement privés dans notre fâcheuse position¹⁾. Cette raison nous force (impose) en outre à omettre une quantité de raisonnements et d'aperçus, elle nous force à être infiniment plus brefs que ne l'exige l'abondance d'un sujet aussi intéressant.

Le plus important étant d'assurer les succès de la grande armée contre l'Autriche, ce corps serait destiné à contenir d'un côté la Turquie ou même pour agir contre cette puissance, et de l'autre pour coopérer aux opérations de la grande armée. Plus on serait certain de la neutralité de la Turquie, plus on pourrait réduire la force de ce corps, mais qui est nécessaire dans tous les cas, ainsi que nous aurons lieu de nous en convaincre plus spécialement en traitant de la guerre contre l'Autriche, dont nous allons nous occuper, supposant d'abord la Prusse neutre. Ensuite nous traiterons des opérations contre la Prusse en admettant l'Autriche neutre. Puis nous supposerons que nous sommes en guerre contre ces deux puissances à la fois. Enfin nous désignerons les points, qu'il convient de fortifier sur le théâtre de la guerre.

Les dispositions que nous jugerons les plus convenables dans les différentes hypothèses que nous admettons éprouveraient sans doute dans l'exécution des modifications, rendues indispensables par les mesures de l'ennemi, que l'on ne peut deviner complètement et surtout pour les détails, et par tant d'incidents, qu'il est impossible de prévoir. Il est aussi nécessaire de prévenir que dans les suppositions que nous allons admettre, et encore plus dans les combinaisons que nous allons former nous pourrions commettre des erreurs, vu le manque absolu de toute espèce de matériaux et surtout d'une carte, qui sont indispensables pour un travail de cette nature, et dont nous sommes entièrement privés dans notre fâcheuse position¹⁾. Cette raison nous force (impose) en outre à omettre une quantité de raisonnements et d'aperçus, elle nous force à être infiniment plus brefs que ne l'exige l'abondance d'un sujet aussi intéressant.

¹⁾ Prądzyński a écrit comme l'on sait cette étude en prison. (Note de l'éditeur.)

powinnaby być dość silna, by w razie potrzeby mógł opanować Wołoszczyznę, utrzymać się na lewym brzegu Dunaju, i współdziałać w operacjach wielkiej armji. Oparłaby się ona o Dniestr, a w drugiej linii o Kijów.

Jednakowoż, ponieważ najważniejszą rzeczą byłoby zapewnienie powodzeń wielkiej armji, ta armja drugorzędna byłaby przeznaczona z jednej strony do powstrzymania Turcji od wystąpienia, a nawet do działania przeciwko temu mocarstwu, z drugiej — do współdziałania z operacjami wielkiej armji.

Im bardziej bylibyśmy pewni neutralności Turcji, tem bardziej moglibyśmy zredukować siłę tego korpusu, który jednak w każdym razie jest niezbędny, jak to będziemy mieli sposobność bliżej przekonać się o tem, rozpatrując wojnę przeciwko Austrii, którą się zajmujemy, przypuszczając nasamprzód, że Prusy pozostaną neutralne. Następnie omówimy operacje przeciwko Prusom, przypuszczając z kolei, że Austrija pozostaje neutralną. Następnie wyobrazimy sobie, że zostajemy na stopie wojennej z obydwojema temi mocarstwami jednocześnie.

Wreszcie oznaczymy punkty, które wypadałoby ufortyfikować na teatrze wojny.

Postawione przez nas hipotezy, które nam wydają się najodpowiedniejsze, ulegną niewątpliwie przy realizacji ich w praktyce wielu zmianom. Zmiany te okażą się niezbędne, ponieważ niepodobna odgadnąć zwłaszcza w szczegółach, jakie środki przedsięwzięcie nieprzyjacieli, i niemożna przewidzieć tych wszystkich wypadków, jakie zająć mogą. Musimy również uprzedzić, że w naszych przypuszczeniach, a bardziej jeszcze w naszych kombinacjach możemy popełnić błędy, a to dla braku wszelkich źródeł, a przede wszystkim map, które są niezbędne przy tego rodzaju pracy, a których my w naszej smutnej sytuacji¹⁾ jesteśmy całkowicie pozbawieni. Ze względu na to, zmuszeni jesteśmy nadto pominąć cały szereg nasuwających się uwag i poglądów, musimy być bardziej zwięzli, niż można przy traktowaniu tak obszernego i tak interesującego przedmiotu.

Le plus important étant d'assurer les succès de la grande armée contre l'Autriche, ce corps serait destiné à contenir d'un côté la Turquie ou même pour agir contre cette puissance, et de l'autre pour coopérer aux opérations de la grande armée. Plus on serait certain de la neutralité de la Turquie, plus on pourrait réduire la force de ce corps, mais qui est nécessaire dans tous les cas, ainsi que nous aurons lieu de nous en convaincre plus spécialement en traitant de la guerre contre l'Autriche, dont nous allons nous occuper, supposant d'abord la Prusse neutre. Ensuite nous traiterons des opérations contre la Prusse en admettant l'Autriche neutre. Puis nous supposerons que nous sommes en guerre contre ces deux puissances à la fois. Enfin nous désignerons les points, qu'il convient de fortifier sur le théâtre de la guerre.

¹⁾ Jak wiadomo Prądzyński tę swoją pracę pisał w więzieniu. (P.w.).

PREMIÈRE PARTIE. GUERRE CONTRE L'AUTRICHE.

L'Autriche a un état militaire moins nombreux peut être en temps de paix que celui de la Russie; l'espèce d'hommes dont elle recrute ses troupes, que l'on peut considérer comme matière première dans la formation des armées, ne surpasse certainement pas en qualité les soldats russes; mais l'Autriche par la concentration de sa population sur un espace resserré et au moyen d'une bonne administration, établie sur un système solide, est à même d'augmenter ses armées, et de les réorganiser beaucoup plus vite, que ne peut le faire la Russie. L'organisation de l'armée Autrichienne est établie sur des bases excellentes. L'archiduc Charles lui donne sous ce point de vue décidément la préférence sur les armées Françaises qu'il se préparait à combattre et à vaincre à Stockach et à Zürich. Il y a dans l'armée autrichienne beaucoup d'instruction surtout dans l'état-major et dans les corps de l'artillerie et du génie, qui est répandue non seulement parmi les chefs; et si nous sommes portés à accorder à l'infanterie russe la prééminence sur celle de l'Autriche, il faut aussi convenir que sa cavalerie et ses troupes légères ne le cedent à aucune autre. L'Autriche occupe la chaîne entière des Karpathes avec tous les contre-forts qui en dérivent et qui se prolongent soit en Gallicie soit en Hongrie. Et quoique cette chaîne ne puisse pas être comparée aux Alpes ni aux Pyrénées pour les difficultés que celles-ci présentent au passage d'une armée, elle ne laisse pas que d'offrir dans tous les sens une quantité d'excellentes positions militaires, renforcées par les affluents de la Vistule, du Dniester, de la Theiss, et du Danube; un grand nombre de ces affluents sont constamment des obstacles considérables, et d'autres, peu importants dans les temps ordinaires, deviennent dans quelques saisons des torrents impétueux. Ces positions les Autrichiens s'entendent à merveille à les fortifier et les défendent bien. Nous croyons en outre que sous le rapport des finances, objet si essentiel pour la conduite de la guerre, le gouvernement autrichien a l'avantage sur celui de l'Empereur. La Russie possède il est vrai sur tous ses voisins l'inappréciable avantage de son immense étendue, avantage qui surtout après les expériences de Charles XII et de Napoléon fera longtemps (toujours)¹⁾ le désespoir des généraux chargés d'en faire l'invasion. Mais cet avantage est purement passif; c'est toujours une triste extrémité que d'abandonner à l'ennemi de vastes provinces, d'autant plus que celui-ci pourrait bien renoncer à l'espérance de conquérir tout l'Empire Russe et borner son ambition à faire des acquisitions sur lui et à s'y établir solidement. Dans tous les cas ce n'est que l'offensive des succès, l'occupation du territoire ennemi, qui peuvent nous rendre maîtres des conditions de la paix; c'est donc à ces résultats ainsi qu'au maintien de l'honneur des armes que doivent être dirigés tous les efforts. D'ailleurs la considération de l'impossibilité de rendre à la Russie en cas de succès tout le mal que celle-ci peut faire, si l'on essaye des révers,

¹⁾ Les mots mis entre parenthèse sont raturés dans le manuscrit. (Note de l'éditeur).

CZĘŚĆ PIERWSZA.

WOJNA Z AUSTRIĄ.

Siła militarna Austrii na stopie pokoju jest być może mniej liczna niż Rosji; rodzaj materiału ludzkiego, z którego ona rekrutuje swe wojska, co można uważać za rzecz podstawową przy tworzeniu armji, nie przewyższa zapewne co do jakości materiału żołnierskiego rosyjskiego; ale Austrija, dzięki skoncentrowaniu swej ludności na bardziej ograniczonej przestrzeni, przy pomocy ponadto dobrej, opartej na solidnym systemie administracji, jest w stanie wzmocnić swe armje i zreorganizować je daleko szybciej niż Rosja. Organizacja armji austriackiej oparta jest na doskonałych podstawach. Arcyksiążę Karol pod tym względem stawia ją stanowczo wyżej od armji francuskiej, którą gotował się zwyciężyć pod Stockach i Zürichem. Wykształcenie nader jest wśród armji austriackiej rozpowszechnione, zwłaszcza w sztabie generalnym, korpusach artylerji i inżynierji i to nie tylko wśród dowódców; a jeżeli skłonni jesteśmy uznać wyższość piechoty rosyjskiej nad austriacką, musimy również zgodzić się, że austriacka kawalerja i wojska lekkie nie ustępują żadnym innym. Austrija ma w swym posiadaniu cały łańcuch gór Karpackich ze wszystkimi ich odgałęzieniami, które ciągną się bądź ku Galicji, bądź ku Węgrom. I jakkolwiek łańcuch ten nie może być porównany z Alpami i Pirenejami pod względem trudności, jakie góry te następczą armji chcącej je przekroczyć, jednakowoż posiada ona wiele doskonałych pod każdym względem pozycji woskowych, wzmocnionych dopływami Wisły, Dniestru, Cissy i Dunaju. Znaczna ilość tych dopływów stale jest znaczną przeszkodą dla działającej armji, inne—mało znaczące w czasach zwykłych, stają się w pewnych porach roku rwącymi potokami. Pozycje te Austriacy ze zrozumieniem wagi ich doskonale ufortyfikowali i bronią ich dobrze. Mniemamy nadto, że pod względem finansowym, tak bardzo ważnym dla prowadzenia wojny, rząd austriacki ma przewagę nad rosyjskim.

Rosja posiada wprawdzie nad wszystkimi swymi sąsiadami nieocenioną przewagę w swym ogromnym terytorjum, przewagę, która, zwłaszcza po doświadczeniach Karola XII i Napoleona, będzie zawsze utrapieniem wodzów, chcących dokonać na nią najazdu. Ale ta przewaga jest całkowicie bierna, jest to bowiem smutną ostatecznością oddawanie nieprzyjacielowi rozległych prowincji, tem więcej, że nieprzyjaciel ten może rzec się nadziei podbicia całego Cesarstwa Rosyjskiego i ograniczyć swe ambicje do zagarnięcia pewnych jego części i solidnego usadowienia się w nich. W każdym razie tylko pomyślna ofensywa, zajęcie terytorjum nieprzyjacielskiego, może pozwolić nam rozstrzygać o warunkach pokoju. Ku takim więc rezultatom, również jak i ku podtrzymaniu honoru broni, powinny być skierowane wszystkie nasze usiłowania. Zresztą wzgląd na niemożność przyczynienia Rosji, w razie powodzenia, tego wszystkiego zła, jakie ona ze swej strony może przyczynić, w razie jej powodzenia, może być dla rządów sąsiednich powodem do unikania z nią zerwania. Ale nam chodzi właściwie nie o działania dyplomatyczne. My przypuszczamy, że zerwanie już nastąpiło, i mamy zająć się pytaniem, jak i gdzie należy skierować nasze armje, by zapewnić sobie jak najwięcej warunków powodzenia.

peut être pour les cabinets des voisins un motif à éviter une rupture. Mais ce ne sont pas les opérations diplomatiques dont nous avons en vue (que nous traitons). Nous supposons que la rupture a eu lieu, et nous allons nous occuper de la direction qu'il convient de donner aux armées pour réunir les chances les plus nombreuses en notre faveur (favorables pour nous).

Des observations comparatives que nous venons de faire sur les forces respectives de l'Empereur et de l'Autriche, il s'en suit que cette dernière puissance n'est nullement un ennemi à dédaigner; qu'elle est en état d'engager et de soutenir la lutte toute seule; d'autant plus si elle a des alliés. C'est par-dessus tout de la trempe des deux chefs qui commanderont les forces respectives que dépendra la prépondérance de l'une d'elles et le résultat de la guerre. Alors (cependant) cet objet, quoique peut être le plus important, ne peut pas devenir le sujet d'une discussion polémique, telle que nous nous la sommes proposée. Nous devons admettre, qu'il y a à peu près parité sur ce point.

Quelques militaires pourraient peut-être croire, qu'il conviendrait de partager toutes les forces que l'Empereur a à sa disposition en deux masses à peu près égales, dont l'une sur le Dniester serait destinée à couvrir les provinces méridionales de l'Empire; l'autre sur la Vistule le Royaume de Pologne; que ces deux armées devraient combiner leurs opérations offensives de manière à se réunir au cœur de la Hongrie, ou tout au moins en Galicie. Une pareille disposition peut paraître plausible au premier coup d'oeil; elle n'en serait pas moins fautive. Ce serait inviter l'ennemi à réunir la majeure partie de ses forces, en une seule masse pour accabler successivement nos deux armées séparées par une grande étendue de pays occupé par toutes les forces ennemies. Qui plus est, voulut-on après avoir essuyé des revers les réparer par la réunion des deux armées, l'ennemi pénétrant par la Volhinie pourrait s'y opposer bien longtemps, et la réunion ne pourrait peut-être s'effectuer que vers la Desna, après des marches forcées et l'abandon d'un pays immense. Les forces de l'Empereur doivent être concentrées en une seule armée principale; les autres corps qu'il conviendrait de former ne doivent (peuvent) être que secondaires. Le moyen le plus sûr de mettre à l'abri (d'assurer) la sécurité de toute cette étendue de frontières depuis le Pruth jusqu'à la Przemsza, c'est de remporter des victoires (succès) décisifs avec l'armée principale, et d'envahir le territoire ennemi. Le moyen le plus sûr pour remporter des victoires (avoir des succès) c'est de réunir la plus grande masse possible. Le roi Sobieski écrivait lors de l'expédition de Vienne, qu'il fallait être le plus de monde qu'on pouvait pour le combat, et qu'après le combat il fallait se partager pour la facilité des subsistances. C'est le principe fondamental des opérations stratégiques. Mais quel est le point sur cette immense étendue des frontières sur lequel il convient de rassembler la grande armée qui doit agir contre l'Autriche, quel point de départ, quelle base convient-il de lui assigner, pour que ses succès soient le plus décisifs et se revers le moins désastreux possible? Devons nous subordonner entièrement ce choix à la disposition des forces autrichiennes, ou bien sont-ce les Autrichiens qui seront obligés de se conformer à nos mesures? Nous allons examiner ces questions et nous tâcherons de les résoudre. Trois points se présentent sur la frontière autrichienne pour le rassemblement de la grande armée:

1-o. Dans les environs de Kamieniec d'où elle (l'on) pourrait pénétrer en Galicie par la vallée du Dniester, ou en Hongrie par celle du Pruth. 2-o. Entre le Bug et la Vistule. 3-o. Entre Sandomir et Cracovie.

D'abord il est à observer que sur toute cette frontière nous occupons la circonférence, et les Autrichiens la corde; et comme ils ont de plus, pour faciliter leurs mouvements, l'excellente chaussée, qui traverse la Galicie dans sa longueur, il en résulte que nous

Z tych uwag porównawczych, które zrobiliśmy odnośnie do ewentualnych sił Cesarza i Austrii, wynika, że to ostatnie mocarstwo nie jest bynajmniej przeciwnikiem, któregooby można lekceważyć, że ono samo przez się jest w stanie rozpocząć i prowadzić walkę, tem bardziej zaś, jeżeli będzie miało sojuszników. A więc przede wszystkim od hartu obydwu wodzów, którym przypadnie w udziale kierowanie odnośnymi siłami, zależeć będzie przewaga jednej lub drugiej strony, a co za tem idzie rezultat wojny. Jednakże kwestja ta, jakkolwiek może być rzeczą największej wagi, nie może stać się przedmiotem dyskusji polemicznej, takiej, jakąśmy sobie założyli. Musimy przyjąć, że co do tego punktu panuje mniej więcej równorzędność.

Niektórzy wojskowi mogliby być może mniemać, że należałoby wszystkie siły, jakie Cesarz ma do swej dyspozycji, podzielić na dwie mniej więcej równe grupy, z których jedna nad Dniestrem byłaby przeznaczona do osłaniania prowincyj południowych cesarstwa, druga zaś nad Wisłą — do osłaniania Królestwa Polskiego, że te dwie armje powinnyby tak kombinować swe operacje zaczepne, by połączyć się w sercu Węgier, lub conajmniej w Galicji. Podobna myśl na pierwszy rzut oka może wydawać się pozornie słuszną, byłaby ona jednak nie mniej błędna. Byłoby to jednak skłonieniem nieprzyjaciela do zgromadzenia większej części jego sił w jedną masę, by później stopniowo zagrażać nią naszym dwom armjom, rozdzielonym wielkimi przestrzeniami kraju, zajętego przez wszystkie siły nieprzyjaciela. Co więcej, gdyby, doznawszy niepowodzeń, chciano je naprawić przez skupienie obydwu armij, nieprzyjaciół, wkraczając przez Wołyń, mógłby temu się sprzeciwiać dość długo, i skupienie to być może mogłoby być dokonane gdzieś w kierunku Desny po forsownych marszach i opuszczeniu ogromnej połaci kraju. Siły Cesarza powinny być skoncentrowane w jednej armji głównej; inne korpusy, które wypadałoby utworzyć, powinny mieć jeno znaczenie drugorzędne. Najpewniejszym środkiem zabezpieczenia całej przestrzeni granic od Prutu aż do Przemyśla jest odniesienie zwycięstw decydujących zapomocą armji głównej i wtargnięcie na terytorjum nieprzyjacielskie. Najpewniejszym zaś środkiem odniesienia zwycięstwa jest zebranie możliwie największej masy wojska. Król Sobieski w czasie wyprawy wiedeńskiej pisał, że do bitwy trzeba mieć jak najwięcej sił zgromadzonych, po niej zaś trzeba się rozdzielać dla łatwiejszego wyżywienia. Jest to zasada podstawowa operacyj strategicznych. Ale gdzież jest punkt na tej olbrzymiej przestrzeni granic, w jakim wypadałoby zgromadzić wielką armję, mającą działać przeciw Austrii, jaki punkt wyjścia, jaką podstawę wypadałoby jej wyznaczyć, aby jej powodzenia stały się jak najbardziej stanowcze, niepowodzenia zaś możliwie najmniej dotkliwe? Czyż wybór ten mamy całkowicie uzależnić od rozkładu sił austriackich, czy też przeciwnie właśnie Austriacy będą musieli zastosowywać się do przedsięwziętych przez nas środków. Zbadamy to zagadnienie i postaramy się je rozwiązać.

Na granicy austriackiej istnieją trzy punkty dogodne do zgromadzenia wielkiej armji: 1-o. W okolicach Kamieńca, skąd możnaby wtargnąć do Galicji doliną Dniestru, lub na Węgry — doliną Prutu. 2-o. Pomiędzy Bugiem i Wisłą. 3-o. Pomiędzy Sandomierzem i Krakowem.

Przedewszystkiem zauważyć należy, że na całej tej granicy my zajmujemy łuk, Austriacy zaś cięciwę, a ponieważ oni nadto, dla ułatwienia swych ruchów, posiadają wyborną szosę, która przecina Galicję w całej jej długości, z tego wynika, że my nie będziemy w stanie podążać za nimi z taką jak oni szybkością, skoro oni przed rozpoczęciem kroków nieprzyjacielskich uznają za wskazane przenieść się z jednego punktu granicznego na inny. Postaramy się jednak udowodnić, że te równie szybkie ruchy nie są dla nas rzeczą niezbędną, i że, bylebyśmy tylko byli w swoim czasie gotowi rozpocząć akcję, nasze zarządzenia będą musiały skłonić Austriaków do zastosowania się do nich. Gdyby zgromadzono wielką armję w okolicach Kamieńca, to dla wtargnięcia w kraje austriackie miałaby ona do przebycia drogę najdłuższą; musiałaby ona przebyć łańcuch Karpat w całej jego długości, zdobywać przemocą

ne saurions les suivre avec la même promptitude, lorsqu'avant le commencement des hostilités ils jugeraient à propos de se transporter d'un point des frontières sur un autre. Mais nous allons prouver que nous n'en avons pas besoin, et que, pourvu que nous soyons à temps en mesure, ce sont nos dispositions qui doivent forcer les Autrichiens à s'y conformer.

Si on rassemblerait la grande armée vers Kamieniec, elle aurait le chemin le plus long à parcourir pour pénétrer dans les états autrichiens; il lui faudrait suivre la chaîne des Karpathes dans toute leur longueur, emporter de vive force et successivement tous les contreforts de ces montagnes, que l'ennemi ne manquerait pas de défendre pied à pied; elle aurait le plus grand nombre de passages de rivières et de torrents à exécuter, devant traverser tous ceux qui sortent des Karpathes. Enfin si elle n'agit que sur une seule ligne d'opérations, elle laisse l'ennemi le maître d'un des deux pays que sépare la chaîne des montagnes (Karpathes); et comme il occuperait bien certainement les passages de cette chaîne, il pourrait aisément faire des entreprises contre notre ligne d'opérations et l'intercepter avec assez de facilité.

Pour parer à cet inconvénient on ne peut pas songer à commettre la faute de diviser l'armée en deux portions, qui entreraient simultanément l'une en Gallicie, l'autre en Hongrie. Ces deux armées isolées par les montagnes, comme ayant la ligne d'opérations la plus précaire, seraient exposées aux coups de toutes les forces ennemies réunies en une seule masse. Surtout l'armée d'Hongrie se trouverait dans la position la plus critique. Dans aucun cas ce ne peut être pour faire l'invasion de la Gallicie, que l'on réunirait la grande armée vers Kamieniec. Car pourquoi choisirait-on la route la plus longue, celle qui prête le flanc à tous les débouchés de la Hongrie occupée par l'ennemi, celle enfin, qui présente tous les obstacles du terrain, que l'on peut tourner (éviter) en partie en débouchant du Royaume de Pologne.

Mais encore moins l'armée principale peut s'avancer en Hongrie par la Buk(ovine)¹⁾ ou Chotzim²⁾, car cette opération mettrait nonseulement l'armée sur la route la plus longue, sur celle qui est hérissée des plus grands obstacles naturels, mais elle aurait encore le grave inconvénient de laisser sur ses derrières la Gallicie entre les mains de l'ennemi, d'où l'ennemi, ayant ses communications assurées par la chaussée de Vienne, et profitant des obstacles du terrain pour nous disputer le terrain pied à pied en Hongrie, et tout en dirigeant des attaques contre notre seule ligne d'opérations, pourrait faire un effort avec son flanc gauche et s'emparer du Royaume de Pologne, dont l'occupation est d'une toute autre importance pour les parties belligérantes, que ne pourraient l'être les incursions momentanées des Autrichiens dans le midi, où ils ont devant eux un pays sans fond. Ou bien encore de la Gallicie l'ennemi s'emparerait immédiatement des montagnes ou passerait la seule communication par laquelle se serait pour ainsi dire glissée notre armée en Hongrie, qui alors se trouverait exposée aux dangers les plus imminents. Après une bataille perdue dans cette position les fourches Caudines³⁾ la menaceraient.

Le premier de ces deux partis, celui de venir s'emparer avec toute son armée de notre ligne d'opérations, pourrait amener plutôt pour l'ennemi des résultats brillants et décisifs; il trancherait plutôt la question, mais il amène nécessité absolue d'une bataille générale

¹⁾ Endroits illisibles dans le manuscrit. On peut seulement deviner ces deux mots. (Note de l'éditeur).

²⁾ Défilé non loin de Caudium. Épisode connu des luttes entre les Romains et les Samnites, quand l'armée romaine vaincue fut forcée de passer sous le joug en l'année 321 avant J. C. (Note de l'éditeur).

raz po raz wszystkie odgałęzienia tych gór, których nieprzyjacieli nie omieszkaby uporczywie bronić; miałaby ona do przebycia największą ilość rzek i potoków, a mianowicie wszystkie te, które biorą początek w Karpatach. Wreszcie, gdyby armja ta działała tylko na jednej linii operacyjnej, to pozwoliłaby ona nieprzyjacielowi stać się panem jednego z dwu krajów, które rozdziela łańcuch gór Karpackich, a ponieważ zajmowałby on niewątpliwie przejścia przez ten łańcuch, mógłby przeto łatwo przedsięwziąć kroki zaczepne przeciwko naszej linii operacyjnej i dość łatwo ją przerwać.

By zaradzić tej niedogodności, nie można nawet myśleć o popełnieniu błędu przez podzielenie armji na dwie części, które jednocześnie wkroczyłyby jedna do Galicji, druga na Węgry. Takie dwie armje, oddzielone od siebie górami, z linią operacyjną jak najbardziej niepewną, byłyby wystawione na uderzenia wszystkich zebranych w jedną masę sił nieprzyjacielskich. Zwłaszcza armja „węgierska“ znalazłaby się w sytuacji jak najbardziej krytycznej. Gdyby zgromadzono wielką armję w okolicy Kamieńca, to w każdym razie nie w celu wkroczenia do Galicji, ponieważ, dla czego obieranoby w takim razie drogę najdłuższą, drogę której jedno skrzydło wystawione byłoby na wszelkie wypadki z Węgier, zajętych przez nieprzyjaciela, drogę wreszcie, na której znajdujemy wszystkie przeszkody, jakich nastreczyć może teren, czego częściowo uniknąć można, debuszując z Królestwa Polskiego.

Lecz tem bardziej armja główna nie może wtargnąć na Węgry przez Buk(owinę)¹⁾ lub (Chocim),²⁾ ponieważ operacja ta nie tylko wprowadziłaby armję na najdłuższą najeżoną największymi naturalnymi przeszkodami drogę, lecz posiadałaby ona ponadto tę poważną niedogodność, że pozostawiałaby na tyłach armji Galicję w ręku nieprzyjaciela, skąd tenże nieprzyjacieli, mając zapewnione komunikacje przez szosę wiedeńską, korzystając z przeszkód naturalnych, by bronić terytorjum węgierskiego krok za krokiem, skierowywując wreszcie swe ataki przeciwko naszej jedynej linii operacyjnej, mógłby usiłować zapomocą swego lewego skrzydła opanować Królestwo Polskie, którego zajęcie ma zupełnie inną doniosłość dla stron walczących, niż chwilowe wtargnięcia Austriaków na południe, gdzie mają oni przed sobą przestrzenie bezgraniczne. Albo też jeszcze np. nieprzyjacieli z Galicji mógłby natychmiast opanować góry, lub przekroczyć jedyną linię komunikacyjną, przez którą, jeżeli tak można powiedzieć, nasza armja wśliznęłaby się na Węgry, a wtedy zostałaby ona wystawiona na nieuchronne niebezpieczeństwo. Po przegranej w tej sytuacji bitwie groziłby jej „wawóz Kaudyński“³⁾.

Pierwsza z tych dwu decyzji, a mianowicie opanowanie przy pomocy całej armji naszej linii operacyjnej, mogłaby prędzej dać nieprzyjacielowi świetne i decydujące rezultaty, szybciej rozstrzygnęłaby sprawę, ale pociąga ona za sobą konieczność stoczenia walnej bitwy, której nieprzyjacieli mógłby uniknąć, lub którą mógłby na długo odwlec, skłaniając się ku drugiej decyzji, która jednak przyniosłaby mu jeno znaczne korzyści.

Nie ulega więc żadnej wątpliwości, że wielka armja powinna rozpocząć swe działania przeciwko Austrii z Królestwa Polskiego; pozostaje jeno do rozstrzygnięcia, czy powinna ona być zgromadzona na lewym, czy też na prawym brzegu Wisły. Na pierwszy rzut oka pierwsza z tych dwu ewentualności może się wydawać odpowiedniejsza, ponieważ droga do Wiednia przez Kraków jest najprostsza⁴⁾. Ale nie można się tem łudzić. Armja, posuwająca się w tym kie-

¹⁾ ²⁾ Miejsca w rękopisie mocno nieczytelne. Tych dwu wyrazów można się jeno domyślać. (Przyp. wyd.)

³⁾ Wawóz koło Caudium. Znany epizod z walk pomiędzy Rzymianami i Samnitami, gdy zwyciężona armja rzymska musiała przejść pod jarzmem r. 321 przed Chr. (P. w.).

⁴⁾ Względem politycznym, zwłaszcza w stosunku do Prus, mogłoby być może skłaniać do szanowania neutralności Rzplitej Krakowskiej. W każdym razie nie sądzimy, by zajęcie tego miasta miało większą doniosłość militarną. Jeżelibyśmy nie zajęli Krakowa, to punktem strategicznym w tej części teatru wojny byłby Opatowiec. Jest on doskonale sytuowany, bądź dla wzniesienia tam umocnionego posterunku wojennego, bądź dla przeprawy przez Wisłę, bądź wreszcie dla wypadku na obydwu brzegi Dunajca i na szosę Wiedeńską, która jest w pobliżu. (P. a.).

que l'ennemi pourrait éviter ou au moins retarder longtemps en adoptant le second parti qui ne laissera pas que de lui assurer de très grands avantages.

Il n'y a donc nul doute que la grande armée doit commencer ses opérations contre l'Autriche (doit déboucher en Autriche) du Royaume de Pologne; il reste à déterminer si elle doit être rassemblée sur la rive gauche de la Vistule, ou bien sur la rive droite. Au premier abord le premier de ces deux partis peut paraître engageant, la route de Cracovie étant la plus directe pour arriver à Vienne¹⁾. Mais il ne faut pas s'y tromper. L'armée dans cette direction s'exposerait à perdre des les premiers pas sa ligne d'opérations, dont l'ennemi ne manquerait pas de s'emparer, avant même de combattre, en se basant sur la Gallicie et sur la Hongrie, c'est à dire sur le gros de la monarchie Autrichienne; et par là, tout en menaçant le Royaume de Pologne, il défendrait les approches de sa capitale avec plus d'efficacité peut-être, que s'il barrait avec son armée la route directe. D'ailleurs il est à observer que de ce côté Vienne est couverte par le Danube; il ne suffirait donc pas de se présenter devant la ville pour l'occuper. Ceci ne pourrait jamais être que le résultat de victoires décisives. Mais une bataille gagnée sur la route directe de Vienne ne peut pas amener de grands résultats, tandis que si elle est perdue, la destruction de l'armée pourrait s'en suivre. Car, ainsi que nous l'avons déjà observé, l'ennemi ne nous disputerait certainement pas la route de Vienne; il l'abandonnerait et nous attaquerait sur le flanc de notre marche en se basant sur la Hongrie. La victoire nous permettrait il est vrai de poursuivre notre pointe vers Vienne, mais alors nous perdriions de vue le premier objet que doivent avoir les opérations de la guerre, celui d'anéantir entièrement les forces ennemies agissantes en ne leur accordant aucun répit. Ce n'est pas tant la victoire elle-même, que ses suites, lorsqu'on sait en profiter, qui font parvenir à ce résultat; mais pour cela il faut s'attacher à l'ennemi vaincu, et ne pas lui donner le loisir de respirer.

Or, donc si après la victoire nous nous avisions de continuer la marche sur Vienne, l'ennemi n'étant pas poursuivi et ayant derrière lui toutes les ressources de la Hongrie se serait bientôt refait. Tout vaincu qu'il serait il ne manquerait pas de s'emparer de notre unique ligne d'opérations, menacée d'ailleurs de la Moravie, et il nous barrait le chemin du retour, lorsque nous reviendrions affaiblis de notre promenade vraisemblablement inutile et bien certainement, qui plus est, dangereuse²⁾. Au lieu de marcher vers V(ienne), nous pourrions

¹⁾ Des vues politiques, surtout par rapport à la Prusse, pourraient peut-être imposer l'obligation de respecter la neutralité (peut-être exiger le maintien de la neutralité) de la République de Cracovie. Dans tous les cas l'occupation de cette ville ne nous paraît pas d'une importance militaire majeure. Si nous n'occupons pas Cracovie, le point stratégique dans cette partie du théâtre de la guerre, est Opatowiec. La position en est très bonne, soit pour y fortifier une poste de guerre, soit pour le passage de la Vistule, soit enfin pour déboucher sur les deux rives du Danajec et sur la chaussée de Vienne qui est à portée. (Note de l'auteur).

²⁾ Ce serait à peu près une répétition des événements de la campagne de l'année 1812 après la bataille de Borodino à la suite de laquelle l'armée russe occupa son camp de Tarutino, sur le flanc de la ligne d'opérations de l'armée française, ce qui lui permit, lorsque cette dernière commença sa retraite, de la prévenir à Krasnoi(e), et de lui porter en cet endroit des coups bien sensibles. Notre position dans la hypothèse admise serait à peu près celle de l'armée française l'an 1812, excepté que la nôtre serait encore plus dangereuse, parce que l'espace derrière nous serait beaucoup plus resserré, et rempli par un pays de montagnes.

Ayant fait mention de la campagne si remarquable de l'an 1812, nous ne pouvons nous empêcher... *). On pourrait objecter, pourquoi l'armée russe, ayant résolu de livrer bataille avant de permettre l'occupation de Moscou, et projetant de se baser sur Kalouga, si elle était forcée de céder le terrain, ne changea pas sa ligne d'opérations avant de combattre; pourquoi au lieu de s'opposer à l'armée française de front dans la position a, elle ne vint pas, abandonnant la route directe de Moscou, attaquer l'armée française sur le

runku narażalaby się natychmiast na utratę swej linii operacyjnej, której nieprzyjacieli nie omieszkalby opanować, nawet przed starciem się, biorąc za podstawę działania Galicję i Węgry, a więc główną część monarchji austriackiej, a przez to, ciągle zagrażając Królestwu Polskiemu, broniliby podejścia do swej stolicy być może daleko skuteczniej, niż przez zatarasowanie swą armją drogi prostej. Zresztą należy zauważyć, że z tej strony Wiedeń jest osłonięty Dunajem, nie wystarczyłoby więc do zajęcia miasta tylko pokazanie się przed nim. Fakt ten mógłby być jeno rezultatem decydujących zwycięstw.

Pozatem bitwa wygrana na drodze prostej do Wiednia nie może sprowadzić wielkich rezultatów, gdy z drugiej strony przegrana może pociągnąć za sobą zniszczenie armji, ponieważ, tak jakżeśmy to już zresztą zauważyli, nieprzyjacieli niewątpliwie nie będzie bronił drogi do Wiednia, opuści ją, ale zaatakuję naszą maszerującą armję od flanku, opierając się o Węgry. Zwycięstwo pozwoli nam niewątpliwie prowadzić dalej naszą akcję w kierunku Wiednia, ale wówczas stracimy z oczu zasadniczy cel, jaki powinni mieć działania wojenne, mianowicie całkowite zniszczenie czynnych sił nieprzyjacielskich bez dania im jakiegokolwiek wytchnienia. Nie tyle samo zwycięstwo jako takie, ile jego skutki, o ile umie się z nich skorzystać, doprowadzają do tego celu. Lecz, aby to osiągnąć, trzeba przypiąć się do pokonanego wroga i nie dać mu swobodnie odetchnąć. A więc, jeżeli my po zwycięstwie odważymy się na dalszy marsz ku Wiedniowi, nieprzyjacieli, nie będąc przez nas ściągani i mając na swych tyłach do swego rozporządzenia wszystkie zasoby Węgier, wkrótce znowu nabierze sił. Bez względu na to jak dotkliwą będzie jego przegrana, nie omieszkają on opanować naszej jedynej linii operacyjnej, zagrożonej zresztą od strony Moraw, i zamkną nam drogę powrotną, gdy osłabieni będziemy powracać z naszej wycieczki prawdopodobnie bezużytecznej, a co więcej niewątpliwie niebezpiecznej¹⁾.

Zamiast maszerować ku Wiedniowi moglibyśmy co prawda iść za armją, którą byśmy pobili. Ale w takim razie odwróciłibyśmy naszą uwagę od Wiednia, który wszak był głównym motywem, decydującym o wyborze właśnie tej, a nie innej linii operacyjnej. Ściągając tę armję nieprzyjacielską w takim kierunku, jaki jej podobałoby się obrać, wkraczalibyśmy w głąb krajów austriackich, gdzie nie mielibyśmy żadnego punktu oparcia, odwróciłibyśmy się tyłem do Czech i Moraw, a nadstawialibyśmy boku Austrii właściwej, wreszcie w prze-

¹⁾ Byłoby to mniej więcej powtórzenie wypadków kampanji 1812 r. po bitwie pod Borodino, w następstwie której armja rosyjska stanęła obozem pod Tarutinem na flanku linii operacyjnej armji francuskiej, co pozwoliło jej, gdy Francuzi rozpoczęli odwrót, uprzedzić ich w Krasnem i zadać im tam dotkliwy cios. Nasza sytuacja w powyżej omówionej hipotezie byłaby mniej więcej taka, jak armji francuskiej w 1812 r. z dodatkiem tego, że byłaby ona jeszcze bardziej niebezpieczna ponieważ przestrzeń poza nami byłaby daleko bardziej ścieśniona i górzysta.

Wzmiankując o tak wybitnej kampanji 1812 r., nie możemy powstrzymać się... *) Możliwość zarzucić dla czego armja rosyjska, zdecydowawszy stoczyć bitwę, zanimby pozwoliła na zajęcie Moskwy, i projektując oparcie się o Kalugę, gdyby została zmuszona do ustąpienia przed nieprzyjacielem, nie zmieniła swej linii operacyjnej przed przystąpieniem do walki; dlaczego zamiast opierać się armji francuskiej w pozycji frontowej a, nie zaatakowała jej w marszu, porzucając drogę prostą do Moskwy, z flanku w kierunku b. **) W razie przegranej cofnęłaby się do swego obozu pod Tarutinem tak samo, jak to później w rzeczywistości uczyniła, z tym jeszcze zyskiem, że miałaby drogę krótszą. W razie zaś zwycięstwa nie tylko zabezpieczyłaby Moskwę, ale opanowałaby jedyną linję komunikacyjną armji francuskiej ze Smoleńskiem i popchnęłaby tę ostatnią ku północy cesarstwa. W każdym razie ośmielamy się na te uwagi tylko z wielką ostrożnością. Ażeby móc ocenić motywy postępowania naczelnego wodza (ówczesnej armji rosyjskiej), należałoby brać udział w zwolowanych przezeń radach wojennych. (P. a.).

*) Zdanie niedokończone. (P. w.).

**) Autor zamierzał niewątpliwie przedstawić plan swój graficznie. W bruljonie jednak zapomniał tego wykonać. Być może szkic ten był w czystopisie, lecz ten, jak wiadomo, zaginął. Por. przedmowę wydawcy. (P. w.).

il est vrai nous attacher à suivre l'armée que nous aurions vaincue. Mais alors nous perdriions de vue Vienne, qui cependant aurait été le principal motif qui aurait déterminé le choix de cette ligne d'opérations. En suivant cette armée ennemie dans la direction qu'il lui plairait de choisir, nous nous enfoncerions au milieu des états Autrichiens où nous n'aurions aucun point d'appui; nous tournerions le dos à la Bohême et la Moravie, nous prêterions le flanc à l'Autriche proprement dite; enfin au bout des quelques jours nous ne manquerions pas de perdre toutes nos communications. Mais rien ne saurait surpasser le danger d'une bataille perdue dans la position que nous supposons avoir été prise par l'ennemi sur notre flanc, et qui nous aurait forcé à exécuter un changement de front; position, que rien ne l'empêcherait de prendre. Surtout s'il fait un effort avec son flanc droit, il nous coupe toute retraite, et par le simple effet de son mouvement en avant il nous pousse sur les frontières de la Silésie Prussienne, où pourrait nous attendre la destruction, la Prusse étant neutre.

Plutôt que de nous aventurer vers Vienne par Teschen, ou même par le col de Jablonka, la grande armée pourrait, après avoir exécuté son passage de la Vistule à Opatowiec, remonter le Dunajec, passer les Karpathes vers Eperies, où la chaîne est aplatie, et où elle est traversée par le plus grand nombre de communications. L'armée s'emparerait d'Eperies, point stratégique où se réunit un grand nombre de chemins, et de là d'après les mouvements de l'ennemi elle pousserait vers la chaussée de Vienne dans la vallée de la Theiss. Dans ce cas notre ligne d'opérations irait d'Opatowiec à Varsovie et Modlin, Grodno etc.

La ligne d'opérations que nous venons d'indiquer par Opatowiec peut devenir bonne dans quelques cas, ainsi que nous aurons l'occasion de l'indiquer, et surtout si jamais, contre toute vraisemblance, la Prusse devenait l'alliée de l'Empereur contre l'Autriche. Mais comme ceci n'est guère probable, et que sans doute les Autrichiens auraient réunie à temps une armée considérable dans la Gallicie orientale, il pourrait devenir dangereux de pénétrer dès le début en Hongrie vers Eperies. Qui plus est, on peut croire, que dans bien des cas les colonnes de notre armée, partant de leurs cantonnements ordinaires, n'auraient pas le temps d'atteindre un point aussi éloigné qu'Opatowiec. Le mouvement préparatoire deviendrait trop long. Toutes les troupes venant du midi de l'Empire prêteraient le flanc aux Autrichiens rassemblés en Gallicie, pendant une bien longue marche, c'est qui pourrait engager ces derniers à faire une irruption soudaine sur notre territoire pour leur faire un mauvais parti. Dans la plupart des cas, la direction d'Eperies par Opatowiec pour commencer les opérations nous semble promettre beaucoup moins d'avantages, que celle, que nous allons bientôt considérer.

Il nous paraît donc indubitable, que nous ne pouvons pas songer à pénétrer dès le début dans le cœur de la Hongrie, en tournant presque toute la Gallicie occupée forte-

flanc de sa marche dans la direction b**). Vaincue elle se repliait dans son camp de Tarutino, de même qu'elle l'a exécuté, avec l'avantage d'avoir un chemin plus court pour y arriver. Mais si elle était victorieuse, non seulement M(oscou) était garantie, mais elle s'emparait de la seule communication qu'eut l'armée française avec Smoleńsk, et poussait cette dernière vers le nord de l'empire. Toutefois c'est avec une grande défiance que nous hasardons cette considération. Il aurait fallu avoir assisté aux conseils du Général en chef pour pouvoir apprécier les motifs qui ont guidé sa conduite. (Note de l'auteur).

*) Phrase inachevée. (Note de l'éditeur).

**) L'auteur avait eu sans doute l'intention de démontrer son plan graphiquement, mais il a omis de le faire dans le brouillon. Il est possible que ce croquis figurait dans la copie nette, mais celle-ci est perdue comme l'on sait. Voir la préface de l'éditeur. (Note de l'éditeur).

ciagu kilku dni nie omieszkilibyśmy stracić wszystkich naszych linii komunikacyjnych. Ale nic nie może iść w porównanie z niebezpieczeństwem, jakiego nam groziło w razie bitwy przegranej w pozycji, jaką przypuszczalnie zajęłby nieprzyjaciół na naszej flance, któraby nas zmusiła do dokonania zmiany frontu, a której zajęciu nicby nie przeszkodziło. Zwłaszcza gdyby nieprzyjaciół dokonał energicznego ruchu swem prawem skrzydłem, wówczas odcina on nam wszelki odwrót, i prostym skutkiem tego jego ruchu naprzód jest odrzucenie nas na granicę Śląska Pruskiego, gdzie mogłoby nas oczekiwać rozbicie, o ile Prusy byłyby neutralne.

Zamiast awanturować się ku Wiedniowi przez Cieszyn, lub nawet przez przełęcz Jabłonkowską, wielka armja powinna raczej, przeprawivszy się przez Wisłę pod Opatowcem, iść w górę Dunajca, przejść Karpaty w kierunku Eperies, gdzie łańcuch górski jest spłaszczony i gdzie go przecina większa ilość dróg komunikacyjnych. Armja zajęłaby Eperies, punkt strategiczny, w którym schodzi się większą ilość dróg, stamtąd zaś stosownie do ruchów nieprzyjaciół posunęłaby się ku szosie wiedeńskiej doliną rzeki Cissy. W tym wypadku nasza linja operacyjna szłaby z Opatowca do Warszawy, Modlina, Grodna etc.

Linja operacyjna przez Opatowiec, którąśmy tylko co wskazali, może stać się dogodną w pewnych wypadkach, jak to będziemy mieli sposobność wskazać, zwłaszcza zaś, gdyby kiedykolwiekby, wbrew wszelkiemu prawdopodobieństwu, Prusy stały się sprzymierzeńcem Cesarza przeciw Austrii. Ale ponieważ jest to prawie że niemożliwe, gdy z drugiej strony Austriacy niewątpliwie zgromadziliby na czas znaczną armję we Wschodniej Galicji, to wkraczanie z samego początku na Węgry w kierunku Eperies mogłoby stać się niebezpieczne.

Co więcej, należy przypuszczać, że w wielu wypadkach części poszczególne naszej armji, wychodząc z punktów swego stałego rozlokowania, nie miałyby czasu na dotarcie do punktu tak oddalonego jak Opatowiec. Ruch przygotowawczy stałby się zbyt długotrwały. Wszystkie wojska przychodzące z południa Cesarstwa narażałyby w czasie długiego marszu swą flankę na napaść Austriaków, zgromadzonych w Galicji, co mogłoby tych ostatnich zachęcić do niespodziewanego wtargnięcia na nasze terytorjum, w celu ich rozbicia. W większości wypadków rozpoczęcie działań wojennych przez Opatowiec w kierunku na Eperies zdaje się nam obiecywać daleko mniej korzyści, aniżeli kombinacja, którą wkrótce będziemy rozważać. Wydaje się nam w każdym razie więc niewątpliwem, że nie możemy myśleć o wtargnięciu odrazu w serce Węgier, okrążając prawie całą Galicję, silnie obsadzoną przez nieprzyjaciół, który napewno nie pozostawałby bezczynny. Ale przypuszczamy, żeśmy zwłaszcza wykazali...¹⁾

Wykazaliśmy więc, że obierając drogę prostą do Wiednia, jako linję operacyjną, działalibyśmy wbrew zasadom. Jednakowoż jest jeszcze jedno poważne zastrzeżenie, które w zwykłych okolicznościach nie pozwala nam na rozpoczęcie naszych działań przeciw Austrii pomiędzy Sandomierzem i Śląskiem. Jest to sąsiedztwo Prus. Przypuszczamy wprawdzie, że państwo to będzie neutralne; będzie to jednak zawsze neutralność zbrojna. Armja pruska zgromadzona niewątpliwie na stopie bojowej na Górnym Śląsku i w południowych okolicach Ks. Poznańskiego będzie gotowa do działania stosownie do wypadków i pozwoli rządowi pruskiemu na skorzystanie z pomyślnych dla niego okoliczności. Wkraczając w kraje austriackie w tak blizkiem sąsiedztwie sił pruskich, porzucając, rzecz można, na ich łaskę i nielaskę naszą linję operacyjną, poddawalibyśmy zbyt dobrą okazję gabinetowi, który zawsze starannie szukał sposobności do robienia nabytków. Wypowiedzenie się Prus przeciwko nam w momencie dla nas niekorzystnym mogłoby przyprowadzić nas o niepowetowane straty. Najprostszą demonstracją z ich strony zahamowałaby wszelkie sukcesy, jakie

¹⁾ Zdanie niedokończone. (P. w).

ment par l'ennemi, qui certainement ne resterait pas dans l'inaction. Mais nous croyons avoir surtout démontré...¹⁾

Nous venons de démontrer, que nous ne saurions prendre pour ligne d'opérations la route directe de Vienne, sans agir contre les principes. Il est cependant encore une considération importante qui nous interdit dans les cas ordinaires de commencer nos opérations contre l'Autriche, entre Sandomir et la Silésie. C'est le voisinage de la Prusse. Nous admettons bien, que cette puissance serait neutre; mais ce serait toujours une neutralité armée. Une armée Prusienne réunie indubitablement sur le pied de guerre dans la Haute Silésie et dans le midi (du) Duché de Posen se tiendrait prête à agir d'après les événements, et mettrait ce gouvernement en état de profiter des circonstances qui lui seraient favorables. En pénétrant dans les états Autrichiens à une telle proximité des forces Prusiennes, en abandonnant, pour ainsi dire, à leur discrétion notre ligne d'opérations, nous donnerions trop beau jeu à un cabinet, qui a toujours soigneusement recherché occasions de faire des acquisitions. La déclaration de la Prusse contre nous dans un moment inopportun pourrait rendre irréparables les échecs que nous aurions éprouvés. Une simple démonstration de sa part arrêterait tous les succès que l'armée de l'Empereur aurait pu recueillir dans cette direction, et la forcerait de rebrousser chemin. Il faut donc éloigner notre ligne d'opérations de l'influence immédiate de la Prusse; mais cependant le gros de nos forces doit se trouver suffisamment rapproché, pour ôter à la Prusse l'envie et l'espérance de s'emparer pour son propre compte et à peu de frais d'une partie du Royaume (de) Pologne, que l'opinion publique des vrais Prussiens continue à considérer tout en jalousant la Russie avec un oeil de convoitise, ainsi que nous avons pu nous en convaincre personnellement.

Toutes ces conditions ci dessus se trouveront remplies en concentrant la grande armée sur la rive droite de la Vistule entre Zawichost et Zamość. En agissant de cette base l'armée a d'abord l'avantage de tourner la Vistule, dont elle aurait deux passages à exécuter, si elle devait agir par les Palatinats de Sandomir et de Cracovie. De cette base en remontant le bassin du San par une offensive vigoureuse, et surtout en poussant son aile droite en avant, elle peut espérer parvenir à s'emparer des communications ennemies, sans jamais compromettre les siennes vers le bas Bug. En poussant ses succès au delà des Karpathes, elle arrive dans le bassin de la Theiss. Et si en cas de succès elle ne parvient même pas à refouler l'ennemi sur la Bukovine et à le prévenir sur la route déserte de Munkatsch à travers les montagnes, elle peut encore en marchant avec célérité par son flanc droit déboucher en Hongrie par le col de Dukla ou même par Eperies devancer l'ennemi à Kaschau et sur la Theiss, et s'interposer constamment entre son armée et le Danube. Enfin en suivant cette direction, si l'armée ennemie ne prend à temps ses précautions, on peut espérer la refouler en Transylvanie et sur la frontière de la Turquie. D'ailleurs l'ennemi eut bien élever des forts pour commander sur les communications principales, des redoutes et des blockhaus sur les sentiers secondaires. Mais la chaîne de ces montagnes est tellement praticable, que presque tous ces postes pourront être tournés et de nouvelles communications même pour artillerie frayées sans de bien grandes difficultés²⁾.

¹⁾ Phrase inachevée. (Note de l'éditeur).

²⁾ Nous parlons ici de la facilité de franchir la chaîne des Karpathes avec une armée, malgré les postes, qui en défendraient les passages, tandis, que nous avons dit plus haut *), que cette chaîne, ainsi que les contreforts, qui en dérivent, offraient un grand nombre des fortes positions, faciles à défendre. On pourrait croire au premier coup d'oeil qu'il y a contradiction; mais en y réfléchissant on verra, qu'il n'y en a pas. C'est tout à fait autre chose d'occuper tous les chemins et sentiers d'une chaîne aussi étendue comme le sont les Karpathes par des postes et des détachements, avec l'intention d'en interdire le passage

armée de Czar mogłaby osiągnąć w tym kierunku, i zmusiłaby ją do odwrotu. Należy więc usunąć naszą linię operacyjną od bezpośredniego wpływu Prus, lecz z drugiej strony jednakowoż główna część naszych sił musi znajdować się dostatecznie blisko, by odjąć Prusom ochotę i nadzieję na zagarnięcie na własny rachunek a tanim kosztem pewnej części Królestwa Polskiego, na które opinia publiczna prawdziwych Prusaków, zazdroścąc Rosji, nadal patrzy chciwem okiem, o czym mieliśmy sposobność osobiście się przekonać.

Wszystkie powyżej brane pod uwagę warunki będą wypełnione, jeżeli zgromadzimy wielką armję na prawym brzegu Wisły pomiędzy Zawichostem i Zamościem. Wychodząc z tej podstawy operacyjnej, armja ma przedewszystkiem tę korzyść, że obchodzi Wisłę, którą musiałaby dwa razy przechodzić, gdyby miała rozpocząć działania z województw sandomierskiego i krakowskiego. Od tej podstawy prowadząc energiczną ofensywę w górę dorzecza Sanu, a zwłaszcza posuwając prawe swe skrzydło naprzód, można mieć nadzieję, że owdądnie ona komunikacjami nieprzyjacielskimi, nie narażając w żadnym razie swoich w kierunku dolnego Bugu. Przenosząc swe powodzenia na tamtą stronę Karpat, wkracza ona w dorzecze Cissy. I nawet jeżeli, w razie powodzenia, nie zdoła ona jednak odepchnąć nieprzyjaciela na Bukowinę i uprzedzić go poprzez góry na pustej drodze do Munkacza, może ona wszakże, maszerując szybko, prawem swem skrzydłem wkroczyć na Węgry przez przełęcz Dukielską, albo nawet przez Eperies, wyprzedzić nieprzyjaciela w Koszycach i nad Cissą i trwale usadowić się pomiędzy jego armją i Dunajem. Wreszcie idąc dalej w tym kierunku, jeżeli armja nieprzyjacielska nie przedsięwzię w swoim czasie środków ostrożności, można mieć nadzieję, że się ją uda odepchnąć do Siedmiogrodu i na granicę turecką.

Nieprzyjaciel zapewne pobuduje umocnienia, by panować nad komunikacjami głównymi, reduty zaś i blockhausy na drogach drugorzędnych, lecz ten łańcuch górski jest tak dostępny, że prawie wszystkie te punkty obronne będzie można obejść, torując sobie bez zbyt wielkich trudności nowe drogi nawet dla artylerji¹⁾.

Dopiero usadowiwszy się w dorzeczu Cissy, po zajęciu Galicji i w następstwie wielkich powodzeń części Węgier, po połączeniu się z korpusem rozlokowanym koło Kamieńca²⁾,

¹⁾ Mówimy tu o łatwości przekroczenia przez armję Karpat, pomimo posterunków, któreby strzegły przejść przez ten łańcuch górski, podczas gdy wyżej *) uważaliśmy, że łańcuch ten, również jak i jego odgałęzienia, posiadają znaczną liczbę silnych, łatwych do obrony pozycji. Na pierwszy rzut oka możnaby mniemać, że zachodzi tu sprzeczność. Lecz rozpatrzywszy rzecz bliżej, zobaczymy, że sprzeczności tu nie ma. Zupełnie bowiem co innego jest zajmować za pomocą posterunków i oddziałów wszystkie drogi i ścieżki tak rozległego łańcucha górskiego, jakim są Karpaty, z zamiarem wzbudzenia przezeń próbującej tego dokonać armji, co byłoby rzeczą możliwą o tyle, o ileby góry były wogóle niedostępne, przejścia zaś przez nie nieliczne, trudne i dobrze strzeżone, — co innego zaś są silne pozycje w kraju górzystym, który przez pewien czas zajmuje cała armja, zajęta w pełni działaniami przeciwko nieprzyjacielowi i w jego pobliżu, nie unikająca walki na terenie dla siebie korzystnym i dość silna, by wzbudzać szacunek. (P. a.)

²⁾ Patrz str. 21, 23, 25. (P. w.). Korpus ten, o ileby miał przed sobą siły mniejsze, i o ileby stosunki z Turcją na to pozwalały, z chwilą rozpoczęcia działań wojennych podjąłby ofensywę, i posuwając się doliną Dniestru na tyły wielkiej armji austriackiej, współdziałałby z poczynaniami naszej wielkiej armji. Jeżeliby korpus ten miał przed sobą siły przeważające, to zwycięstwa wielkiej armji nad Sanem uwolniłyby go od nich wkrótce. Wówczas posunąłby się on bądź do Galicji, o ileby jego współudział był tam jeszcze potrzebny, w przeciwnym razie posunąłby się w kierunku Czerniowiec i wtargnął natychmiast na Węgry doliną Czeremoszu w tym wypadku, gdyby miał pomagać operacjom przeciwko wielkiej armji nieprzyjacielskiej, co do której przypuszczaliśmy, że będzie ona dokonywać odwrotu w kierunku Munkacza. Albo też, gdyby to nie było konieczne, gdyby korpus ten nie był zmuszony stracić z oczu granic Turcji, w takim razie z Czerniowiec skierowałby się on przez przełęcz Borgo (Borgo Pass) na Klausenburg, a stamtąd na Hermanstadt; stąd, zająwszy bramę Trajana, zwłaszcza zaś punkt strategiczny Mühlenbachu, mógłby on wtargnąć na Wołoszczyznę, gdyby to było konieczne, albo też mógłby jeszcze, idąc szosą, połączyć się z armją główną w Budzie. (P. a.)

Ce n'est qu'après s'être établi dans le bassin de la Theiss (après avoir occupé la Gallicie et à la suite de grands succès une partie de la Hongrie), après avoir opéré sa jonction avec le corps de Kamieniec¹⁾, qu'on pourrait, tout en conservant les communications avec la Podolie, la Volhinie et le Royaume de Pologne, se diriger dans la vallée du Danube vers Bude et puis sur Vienne. Un petit corps d'observation, qui se serait formé sur ces entrefaites dans le Royaume sur la rive gauche de la Vistule pour couvrir cette partie des frontières ainsi que Varsovie, viendrait joindre la grande armée dans la vallée du Danube, en se dirigeant par Eperies; ce qui compléterait notre système d'invasion.

Une fois que notre armée se rassemblerait sur la base que nous avons déterminée entre la Vistule et les sources du Wieprz, l'ennemi n'aurait rien de mieux à faire que de venir s'opposer de front; tout autre parti pourrait lui devenir infiniment dangereux. Voudrait-il se jeter sur notre corps du Dniester et entreprendre l'invasion de la Podolie et de la Volhinie, notre grande armée marche en avant, et sans que ses communications avec le Bug et le Niemen puissent être aucunement exposées, elle arrive directement sur celles de l'ennemi qui se trouverait d'autant plus compromis, plus il se serait aventuré vers le Dnieper, tandis que notre corps inférieur du Dniester se serait provisoirement replié devant lui.

L'ennemi voudrait-il avec sa grande armée faire une invasion sur la rive gauche de la Vistule? Alors il laisse devant nous totalement à découvert la Gallicie et la Hongrie, que nous inonderions de notre armée; nous écraserions avec des forces supérieures le corps qu'il ne peut pas s'empêcher de laisser vis-à-vis de celui que nous aurions sur le Dniester; nous attirerions en ligne ce dernier, si les affaires de Turquie nous le permettaient, et après nous être ouverte une nouvelle ligne de communications avec Kijów, tout en conservant celle de Brześć et sans abandonner la Vistule, nous viendrions nous placer sur les communications de l'ennemi, qui se trouverait alors en grand danger confiné entre la Vistule et la Prusse, danger d'autant plus grand pour lui, plus il se serait avancé.

D'après tout ce que nous venons de dire il demeure prouvé que le meilleur parti que l'ennemi puisse prendre, c'est de rassembler sa grande armée vis-à-vis de la nôtre; et comme nous devons réunir nos forces principales entre Zawichost et Zamość, d'autant plus que cette dernière place²⁾ nous offre un excellent point d'appui, il s'ensuit, qu'une bonne bataille sera livrée vers le San, et déciderait du commencement de la guerre.

à l'armée, qui en voudrait tenter le passage, ce qui ne serait guère possible, qu'autant que les montagnes fussent impraticables et les passages en petit nombre difficiles et bien gardés, et autre chose sont des fortes positions dans un pays de montagnes que toute une armée occupe pendant un certain temps, lorsqu'elle se trouve engagée au milieu des opérations contre l'ennemi et à sa portée; que cette armée ne renonce pas absolument à combattre sur un terrain avantageux, et qu'elle est assez forte pour imposer du respect. (Note de l'auteur).

*) Voir pages 20, 24. (Note de l'éditeur).

¹⁾ Ce corps s'il avait des forces inférieures devant lui et si les relations avec la Turquie le lui eussent permis, aurait pris l'offensive dès commencement des hostilités et s'avancant dans la vallée du Dniester sur les derrières de la grande armée Autrichienne, coopérerait aux succès (entreprises) de la nôtre. Mais si ce corps avait des forces supérieures devant lui, les victoires de la grande armée sur le San l'en auraient bientôt débarrassé. Alors il s'avancerait soit en Gallicie, si sa coopération y était encore nécessaire, si non, il s'avancerait par Czernowitz et déboucherait immédiatement en Hongrie par la vallée de la Czeremosz, dans le cas où il devrait concourir aux opérations contre la grande armée ennemie, que nous avons supposé opérant sa retraite dans la direction de Munkatsch. Ou bien si ceci n'était pas nécessaire, si ce corps ne dut pas perdre de vue les frontières de la Turquie, de Czernowitz il se dirigerait par le Col de Borgo (Borgo Pass) sur Klausenburg, et de là à Hermanstadt, d'où ayant occupé la porte Trajane et surtout le point stratégique de Mühlenbach, il serait en mesure de faire l'invasion de la Vallachie, si ceci devenait nécessaire, ou bien il pourrait encore venir joindre la grande armée à Bude par la chaussée. (Note de l'auteur).

²⁾ Zamość était une forteresse à cette époque. (Note de l'éditeur).

moznaby, zachowując w pełni łączność z Podolem, Wołyniem i Królestwem Polskim, skierować się do doliny Dunaju ku Budzie a potem na Wiedeń. Mały korpus obserwacyjny, któryby tymczasem sformował się w Królestwie na lewym brzegu Wisły w celu osłaniania tej części granic również jak i Warszawy, przybyłby dla połączenia się z armją główną w dolinie Dunaju, kierując się na Eperies, co dopełniłoby naszego systemu wkroczenia w granice nieprzyjacielskie.

Gdyby więc nasza armja zebrała się u podstawy, którąśmy oznaczyli pomiędzy Wisłą i źródłami Wieprza, nieprzyjacieli nie miałby nic lepszego do zrobienia, jak tylko przeciwstawić się jej z frontu; wszelkie inne stanowisko mogłoby się stać dlań wysoce niebezpieczne. W razie gdyby chciał zaatakować nasz korpus nad Dniestrem i wtargnąć na Podole i Wołyń, wówczas nasza wielka armja rusza naprzód i, bez najmniejszej obawy o to, by jej komunikacje z Bugiem i Niemnem mogły być w jakikolwiek sposób narażone, wkracza wprost na komunikacje nieprzyjaciela, który tembardziej narażałby się na niebezpieczeństwo, im dalej zaawantuowałby się ku Dnieprowi, podczas gdy nasz mniejszy korpus na Dniestrem chwilowo cofnąłby się przed przeważającymi siłami nieprzyjacielskimi.

Nieprzyjacieli chciałby może ze swą wielką armją wtargnąć na lewy brzeg Wisły? Lecz wtedy pozostawia on nam otwartą na oścież Galicję i Węgry, dokąd pchnęlibyśmy natychmiast naszą armję i zmiażdżylibyśmy przeważającymi siłami korpus, któryby nieprzyjacieli musiał zostawić przeciw naszemu korpusowi nad Dniestrem. Wciągnąwszy w sferę naszego działania ten ostatni, o ileby stosunki z Turcją na to pozwalały, i otworzywszy sobie nową linję komunikacyjną z Kijowem, a zachowując komunikację z Brześciem i nie opuszczając Wisły, usadowiamy się na linjach komunikacyjnych nieprzyjaciela, który wówczas znalazłby się w wielkiem niebezpieczeństwie zamknięty pomiędzy Wisłą a Prusami, niebezpieczeństwie tem większem, im bardziejby się posunął w głąb naszego terytorjum.

Zgodnie więc z tem cośmy powiedzieli, jest rzeczą dowiedzoną, że najlepszym postanowieniem, jakie nieprzyjacieli może powziąć, jest zgromadzenie jego wielkiej armji na przeciw naszej; ponieważ zaś my musimy zgromadzić nasze główne siły pomiędzy Zawichostem i Zamościem, tembardziej, że ten ostatni¹⁾ jest dla nas doskonałym punktem oparcia, z tego wynika, że tęga bitwa miałaby miejsce gdzieś nad Sanem i ona zdecydowałaby o początku wojny.

Tu inicjatywa mogłaby nam przysporzyć ogromnych korzyści, zwłaszcza gdybyśmy zdołali zwieść przeciwnika, ukrywając przed nim pewne ruchy, zgromadzając masy naszego wojska na punktach wyznaczonych niespodzianie i rozpoczynając natychmiast potem kroki zaczepne. Moznaby np. w tym celu postąpić w sposób następujący: zgromadzić na Wołyniu wojska, dla których w Kijowie przygotowywanoby z wielkim hałasem środki żywności, gdzie nawet ostentacyjnie wzniesionoby okopy w ten sposób, by przekonać, że armja Wołyńska przeznaczona jest do działania wprost przez Brody na Lwów, mając za podstawę Kijów. Inne korpusy w ten sam sposób zgromadziłyby się na lewym brzegu Wisły. Za ich podstawę operacyjną ogłoszonoby Warszawę. W Sandomierzu i przy ujściu Dunajca robionoby wielkie przygotowania do przejścia Wisły, ponieważ te dwa punkty są najbardziej

¹⁾ Zamość wówczas był fortecą. (P. w.).

Ici l'initiative pourrait nous procurer d'immenses avantages, surtout si nous parvenions à donner le change à l'ennemi, à lui dérober quelques mouvements, à réunir nos masses sur les points déterminés à l'improviste, après quoi l'on commencerait immédiatement les hostilités. On pourrait p. ex. prendre à cet effet les mesures suivantes. On couvrirait la Volhinie de troupes pour lesquelles on ferait grand bruit des approvisionnements à Kijów, où l'on élèverait même avec ostentation des retranchements, de manière à persuader, que l'armée de Volhinie serait destinée à agir directement par Brody sur Leopold en se basant sur Kijów. D'autres corps se réuniraient de la même manière sur la rive gauche de la Vistule, dont on proclamerait la base à Varsovie. On ferait à Sandomir et à l'embouchure du Dunajec de grands préparatifs pour le passage de la Vistule, ces deux points étant les plus favorables pour cette espèce d'opérations. On établirait sur la Vistule des ponts à Puławy et à Płock que l'on couvrirait par des têtes. Les réserves se réuniraient en cantonnements autour de Varsovie et de Brześć. Ces différentes dispositions engageraient vraisemblablement les Autrichiens à réunir des troupes entre Biała et Łańcut (Bochnia et le San)¹⁾, et le gros de leurs forces dans la vallée du Dniester (vers Brody et Tarnopol)²⁾. Alors, la résolution de commencer la guerre étant prise (et il ne faudrait plus la trop retarder, pour ne pas se laisser primer par l'ennemi)³⁾, les troupes qui se trouveraient sur la rive gauche de la Vistule feraient un mouvement par le flanc gauche, passeraient la Vistule à Zawichost, et viendraient former l'aile droite de la grande armée.

Elles laisseraient seulement un rideau de troupes le long de la Vistule pour masquer leur mouvement. Le gros de ces troupes, dont la force serait déterminé suivant le nombre des Autrichiens dans la Galicie occidentale, resterait à Opatowiec et aurait la destination que nous lui avons déjà assigné sous le nom du corps de Dunajec. Si ce corps se trouvait pressé par des forces supérieures, (il) pourrait occuper d'abord le camp de Winiary à l'embouchure de la Nida, camp qui est très fort; ensuite ce corps se replierait sur Varsovie en se couvrant de la Nida, ou encore mieux sur la grande armée vers Zawichost, d'où il pourrait être facilement renforcé, et prenant alors l'offensive contre la ligne d'opération suivant laquelle l'ennemi se serait dirigé sur Varsovie, lui faire un mauvais parti.

Les troupes de la Volhinie feraient leur mouvement par le flanc droit et viendraient former la gauche. Les troupes cantonnées autour de Varsovie et de Brześć marcheraient en avant et formeraient le centre et la réserve. Quelques jours d'une marche concentrique, réuniraient l'armée sur la position qui lui aurait été assignée entre Zawichost et Zamość et elle commencerait immédiatement ses opérations offensives sans donner à l'ennemi le temps de se reconnaître. Alors nous nous trouverions avoir partagé les forces autrichiennes et quelques marches nous porteraient directement sur les communications de l'armée principale ennemie.

Dans la position entre Zawichost et Zamość nous couvrons parfaitement Varsovie, car si un corps ennemi s'avancait dans la direction de cette capitale sur la rive gauche de la Vistule, un détachement que la grande armée pousserait par Zawichost, menacerait ses communications, et le forcerait à une prompte retraite.

¹⁾ Ces deux seconds points: Bochnia et San dans le manuscrit original sont ajoutés au haut des deux premiers sans les effacer. (Note de l'éditeur).

²⁾ Voir comme plus haut. (Note de l'éditeur).

³⁾ Il existe une deuxième rédaction de cet alinéa:... pour ne pas donner à l'ennemi le loisir de changer ses dispositions et pour ne pas perdre les avantages de l'initiative, qui dans la position prise par l'ennemi ne nous procurerait de grands avantages. (Note de l'éditeur).

dogodne dla tego rodzaju działań. Rzuconoby mosty na Wiśle w Puławach i Płocku i zabezpieczonoby je przyczółkami. Rezerwy zgromadziłyby się w obozach wokół Warszawy i Brześcia. Te różne rozporządzenia skłoniłyby prawdopodobnie Austriaków do zgromadzenia wojsk pomiędzy Białą i Łańcutem (Bochnią i Sanem)¹⁾, a głównej części ich sił w dolinie Dniestru (w kierunku Brodów i Tarnopola)²⁾. Skoroby więc zapadło postanowienie rozpoczęcia kroków wojennych (a nie należałoby zbyt z niem zwlekać, by nie dać się ubiec wrogowi)³⁾, wojska, któreby się znalazły na lewym brzegu Wisły, uczyniłyby ruch lewym skrzydłem, przeszły Wisłę pod Zawichostem, i utworzyły prawe skrzydło wielkiej armji.

Pozostawiłyby one jeno drobne oddziały wzdłuż Wisły, by ukryć swój ruch. Główna część tych wojsk, których liczebność zostałaby dostosowana do liczebności wojsk austriackich, zebranych w Galicji Zachodniej, pozostałaby w Opatowcu, i miałaby to przeznaczenie, któreśmy już jej wskazali pod nazwą korpusu Dunajca. Gdyby korpus ten został zagrożony przez siły przeważające, mógłby on zrazu zająć obóz w Winiarach u ujścia Nidy, obóz, który jest bardzo silny; następnie korpus ten cofałby się ku Warszawie, zasłaniając się Nidą, lub lepiej jeszcze — ku wielkiej armji w kierunku Zawichostu, skąd łatwo mógłby zostać wzmocniony, a wówczas, przechodząc do ofensywy przeciw linii operacyjnej, po której nieprzyjaciel kierowałby się ku Warszawie, mógłby go na niej zaniepokoić.

Wojska na Wołyniu posuwałyby się naprzód prawem skrzydłem i utworzyłyby lewe skrzydło (wielkiej armji). Wojska, stojące wokół Warszawy i Brześcia, ruszyłyby naprzód i utworzyłyby centrum i rezerwę. Kilka dni marszu koncentrycznego zgromadziłyby armję na pozycji, któraby jej była wskazana pomiędzy Zawichostem i Zamościem; wówczas ona rozpoczęłaby natychmiast swe działania zaczepne, nie dając nieprzyjacielowi ani chwili czasu na rozejrzenie się w sytuacji. Wówczas osiągnęlibyśmy rozdzielenie sił austriackich i w kilka marszów dotarlibyśmy do linii komunikacyjnych głównej armji nieprzyjacielskiej. Zajmując pozycję między Zawichostem i Zamościem, doskonale zasłaniamy Warszawę, ponieważ, gdyby jakikolwiekbyś korpus nieprzyjacielski posunął się lewym brzegiem Wisły w kierunku tej stolicy, oddział wojska pchnięty od wielkiej armji przez Zawichost zagroziłby jego komunikacjom i zmusiłby go do szybkiego odwrotu.

Znaczne zwycięstwo odniesione przez naszą wielką armję, jej marsz na Tokaj w dolinę Cissy, pociągnęłyby za sobą ewakuowanie przez nieprzyjaciela Galicji i wschodnich Węgier. Wówczas nasza armja naddniestrzańska posunęłaby się celem okupowania tego kraju i podania ręki naszej wielkiej armji, idąc wzdłuż granic Turcji, gdyby trzeba było trzymać w szachu to mocarstwo. Gdybyśmy z niem byli na stopie wojennej, armja ta mogłaby jeszcze, być może, opanowawszy całą Wołoszczyznę, współdziałać w opanowaniu Siedmiogrodu. W każdym razie armja ta powinna ograniczyć swe sukcesy na Turkach do dotarcia do Dunaju, i raczej, zamiast próbować przejścia przez tę rzekę, powinna współdziałać w rozbiciu Austrii.

¹⁾ Te dwa drugie punkty: Bochnia i San w oryg. tekście dopisane są na górze ponad dwoma pierwszymi, bez przekreślenia tychże. (P. w.).

²⁾ Por. j. w. (P. w.).

³⁾ Tego ustępu istnieje jeszcze druga redakcja: ...by nie pozwolić nieprzyjacielowi na zmianę jego rozporządzeń i nie stracić korzyści inicjatywy, podjęcie której wtedy, gdy już nieprzyjaciel zajmie pozycję, nie da nam wielkich zysków. (P. w.).

Une bonne victoire remportée par notre grande armée, sa marche sur Tokaï dans la vallée de la Theiss, entraînerait l'évacuation de la Gallicie et de la Hongrie orientale par l'ennemi. Alors notre armée du Dniester s'avancerait pour occuper ce pays et pour donner la main à notre grande armée, en cotoyant les frontières de la Turquie s'il était nécessaire d'en imposer à cette puissance.

Si l'on était en guerre avec elle, cette armée pourrait peut-être encore, après s'être emparée de toute la Vallachie, contribuer à l'occupation de la Transylvanie. Dans tous les cas cette armée devrait borner ses succès contre la Turquie à border le Danube, et plutôt que de tenter le passage de ce fleuve, elle devrait coopérer à réduire l'Autriche.

Comme c'est la grande armée qui doit décider du succès de la guerre, c'est elle que l'on doit renforcer de préférence. L'armée du Dniester doit être la moins nombreuse possible; aussi faible que pourraient le permettre les relations du moment avec la Turquie. Il serait même fort heureux que l'ennemi fut tenté de lui opposer des forces supérieures. Il affaiblirait d'autant son armée principale, et augmenterait par là les chances de succès de notre grande armée et la probabilité d'un heureux résultat définitif. Pour obtenir ce résultat on pourrait même employer quelques ruses, p. ex. désigner pour commander l'armée du Dniester un chef d'un nom très illustre, lui donner un nombreux État-major, composer son armée d'un grand nombre de corps, mais dont les cadres seraient faibles, ou bien de corps qui ne compteraient qu'un bataillon et un escadron par régiment etc.

Par ses succès notre grande armée dans la hypothèse où nous la supposons ne donne aucune prise aux Prussiens, comme ce serait le cas si elle s'avancait par la route directe de Vienne. Même en cas d'hostilités de la part des Prussiens, la distance où elle s'en trouve, lui donne le loisir de prendre les mesures que la circonstance exigerait, sans abandonner les conquêtes faites sur l'Autriche. Elle aurait l'avantage d'être couverte par la Vistule, et des passages fortifiés sur ce fleuve lui assureraient des débouchés pour marcher au besoin à la rencontre de ces nouveaux ennemis.

L'armée qui se baserait sur Zamość et Zawichost, aurait pour seconde base en arrière le Bug, Brześć et Modlin. Elle abandonnerait d'abord ses communications avec le Dnieper, sauf à les rétablir par la suite des événements de la guerre. De Brześć sa ligne d'opérations passerait par Białystok, Grodno, Bobrujsk. De Modlin elle en a une seconde dans la direction de la grande route de Pétersbourg, qui peut aboutir à Grodno, à Wilno ou à Riga. Aucune de ces deux lignes ne peut être interceptée par les Autrichiens. La seconde, outre la chaussée projetée dans cette direction, présente pour les convois de l'armée l'inappréciable avantage d'une ligne de navigation qui va s'étendre de l'intérieur de la Lithuanie jusque' au delà de Jarosław en remontant le San. Cet avantage qui est de la plus haute importance pourrait faire accorder la préférence à cette ligne pour effectuer la retraite, si la fortune n'eut pas couronner nos efforts, si les Autrichiens ne donnaient aucune prise, nous eussions rencontré toute leur armée réunie sur le champ de bataille et qu'ils eussent remportés la victoire. Alors l'armée se retirerait successivement derrière le Wieprz et la Narew, et par là elle s'appuierait le plus longtemps possible à la Vistule et (se) maintiendrait à Varsovie, où se serait replié le corps formant l'aile droite¹⁾. Et puis en continuant la retraite par la rive droite de la Narew, de la Biebrza et de la Netta, l'on a constamment ses convois

¹⁾ Il existe une deuxième rédaction de cet alinéa: ...retraite en cas de revers; d'autant plus, que par là en se retirant successivement derrière le Wieprz et la Narew on s'appuie plus longtemps à la Vistule, on occupe aussi plus longtemps Varsovie, point de la plus haute importance. (Note de l'éditeur).

Ponieważ zdecydowanie o powodzeniu wojny ma być udziałem wielkiej armji, należy więc ją specjalnie wzmacniać. Armja naddniestrzańska winna być jak najbardziej nieliczna; tak nieliczna, jak tylko na to pozwolą współczesne stosunki z Turcją. Byłoby nawet bardzo korzystne, gdyby nieprzyjaciół zechciał spróbować przeciwstawić jej siły przeważające. Osłabiłby on przez to swą armję główną, i powiększył przez to widoki powodzenia naszej wielkiej armji i prawdopodobieństwo szczęśliwego ostatecznego rezultatu. Aby ten rezultat osiągnąć, można by nawet użyć pewnych podstępów, np. mianować dowódcą armji naddniestrzańskiej jakiegoś bardzo wybitnego generała, dodać mu liczny sztab, podzielić tę armję na znaczną ilość korpusów, których skład byłby jednak nieliczny, np. po jednym bataljonie i po jednym szwadronie w pułku etc.

Powodzenia naszej wielkiej armji, w tej sytuacji w jakiej my ją hypotetycznie stawiamy, nie narażają jej na jakieś nieprzewidziane kroki ze strony Prusaków, co miałoby niewątpliwie miejsce w tym wypadku, gdyby posuwała się ona drogą prostą na Wiedeń. Nawet na wypadek kroków zaczepnych ze strony Prusaków, odległość, w jakiej onaby się od nich znajdowała, dawałaby jej możność przedsięwzięcia takich środków, jakichby wymagały okoliczności, bez konieczności poniesienia przewag odniesionych nad Austrią. Wysoce korzystną byłaby dla niej ta okoliczność, że byłaby osłonięta Wisłą, umocnione zaś punkty przeprawy na tej rzece zapewniałyby jej możność ewentualnego wyruszenia na spotkanie nowych nieprzyjaciół.

Armja, oparta o Zamość i Zawichost, miałaby jako drugą podstawę za Bugiem Brześć i Modlin. Opuściłaby ona zrazu swe linje komunikacyjne z Dnieprem, z zastrzeżeniem przywrócenia ich na skutek wypadków wojennych. Z Brześcia jej linja operacyjna szłaby przez Białystok, Grodno, Bobrujsk. Z Modlina ma ona drugą linję operacyjną w kierunku wielkiej drogi Petersburskiej, która może doprowadzić do Grodna, Wilna lub Rygi. Żadna z tych dwu linii nie może być przerwana przez Austriaków. Druga z nich, niezależnie od wytyczonej w tym kierunku szosy, posiada dla taborów armji nieocenioną korzyść dzięki linji nawigacyjnej, ciągnącej się z głębi Litwy aż poza Jarosław w górę Sanu. Ta pierwszorzędna znaczenia korzyść mogłaby skłonić do wybrania tej właśnie linji dla uskuteniania odwrotu w razie, gdyby los nie uwieńczył powodzeniem naszych wysiłków, gdyby Austriacy nie dali nam żadnej okazji do nadszarpania ich sił i gdybyśmy, spotkawszy całą ich armję zgromadzoną na polu bitwy, odnieśli porażkę. Wówczas nasza armja wycofywałaby się stopniowo poza Wieprz i Narew, a przez to opierałaby się jak można najdłużej na Wiśle i utrzymywałaby Warszawę, dokąd cofnąłby się też korpus tworzący prawe skrzydło¹⁾. Uskuteczniając następnie odwrót prawym brzegiem Narwi, Biebrzy i Netty, mamy ustawicznie zabezpieczoną możność transportowania naszych taborów temi rzekami, które, płynąc poprzez bagniste przeważnie niedostępne równiny, osłaniałyby całą tę linję od flankowych napaści zwycięskiego nieprzyjaciela. Teren zaś ściśniony pomiędzy tą linją i granicą pruską posiada pozycje, które mogą być bardzo łatwo i z powodzeniem bronione.

Ta linja odwrotu byłaby korzystna zwłaszcza wtedy, gdybyśmy byli upewnieni co do ścisłej neutralności Prus, a nawet wtedy, gdyby Prusy, objawiając zamiary zaczepne, miały

¹⁾ Powyższego ustępu poczynając od słowa: w razie... istnieje jeszcze druga redakcja, która brzmi: w razie niepowodzeń, tembardziej, że wycofując się stopniowo tą linją poza Wieprz i Narew trzymamy się dłużej nad Wisłą, zajmujemy również dłużej Warszawę, punkt pierwszorzędnej wagi. (P. w.).

assurés par la navigation de ces rivières, qui, coulant dans des plaines marécageuses, en grande partie impraticables, couvriraient toute cette ligne contre les insultes de flanc de la part de l'ennemi victorieux. Et le terrain resserré entre cette ligne et la frontière de la Prusse, présente des positions qui peuvent être défendues avec une grande facilité et avec succès. Cette ligne de retraite est surtout avantageuse si l'on serait assuré d'une stricte neutralité de la part de la Prusse; ou bien même si la Prusse montrant des intentions hostiles, avait la majeure partie de ses forces en Silésie et dans le Duché de Posen; car dans ce cas, tout en nous retirant nous menaçons la Prusse Orientale que nous pourrions occuper chemin faisant dès que les Prussiens nous donneraient sujet de prendre cette mesure. Cette considération pourrait dans bien des cas retenir le gouvernement Prussien, qui sans cela aurait peut-être été sur le point de prendre parti contre nous. Alors l'armée après avoir essuyé des revers, mais non une déroute complète s'arrêterait derrière le Łyk; là dans une position inattaquable elle se reposerait, elle contiendrait la Prusse, elle attendrait pour reprendre l'offensive les renforts qu'on dirigerait sur elle de la Lithuanie, et l'effet des diversions qu'on ferait dans le midi.

Une retraite vers le nord attire en outre les Autrichiens dans un climat beaucoup plus vigoureux que n'est celui de tous les peuples qui composent cet empire, où par conséquent les armées de l'Empereur doivent avoir un grand avantage dès que l'hiver viendrait (approcherait).

L'armée se retirant dans la direction indiquée, l'ennemi n'a rien à gagner en la suivant directement, il lui en coûterait trop d'attaquer de front les fortes positions qu'elle peut occuper et qu'il ne saurait tourner. La subsistance présenterait les plus grandes difficultés à une armée nombreuse dans un pays resserré peu abondant et couvert de forêts. Car il est à observer que si la ligne de navigation lève cette difficulté pour nous, l'ennemi ne saurait en profiter, ses convois ne pouvant passer sous le canon des points fortifiés que nous aurions sur cette ligne et notamment sous celui de la place de Modlin.

L'ennemi après avoir occupé le Royaume de Pologne aurait deux partis à prendre (pour continuer ses succès). Le premier serait de se tourner vers le midi pour occuper les provinces que sépare la Prusse de la Lithuanie. Le second — de faire l'invasion de la Lithuanie par la trouée qui se trouve entre la Narew et le marais de Pinsk dans l'espoir de débusquer notre armée et la forcer à se replier sur la Dźwina. Dans le premier cas il perd de vue notre armée, qui s'étant reposée, ayant reçu des renforts du nord de l'Empire, reprendrait tout-à-coup une vigoureuse offensive, et débouchant par Łomża ou bien par Ossowiec, réoccuperait par sa marche le Royaume de Pologne, culbutant tous les corps ennemis qu'elle rencontrerait, elle arriverait par Brześć, Zamość en Galicie, sur les derrières de l'ennemi. Si ce dernier s'était dirigé en Lithuanie, elle pourrait encore faire le même mouvement, et s'établir sur ses derrières (sur sa ligne d'opérations) en s'ouvrant des communications avec Kijów.

D'après toutes les considérations que nous venons d'exposer, il est évident, qu'il conviendrait à l'Autriche pour faire la guerre à l'Empereur d'avoir deux places fortes en Galicie. L'une sur le Dniester et l'autre vers le San. Dans la vallée du Dniester ils ont Stanisławów, qui d'ancienne date se trouve entouré d'une enceinte bastionnée de moyenne étendue, dont on pourrait profiter. Mais peut-être le conseil aulique¹⁾ pourrait juger con-

¹⁾ Hof-Krlegs-Rath. (Note de l'éditeur).

większą część swych sił zgromadzoną na Śląsku i w W. Księstwie Poznańskim, ponieważ w tym wypadku my chociaż cofamy się, przecież zagrażamy Prusom Wschodnim, które możemy po drodze zająć, skoro tylko Prusacy dadzą nam ku temu sposobność. Względ na to mógłby w niejednym wypadku powstrzymać zachcianki rządu pruskiego, który bez tego byłby może skłonny do wystąpienia przeciwko nam.

W takich więc warunkach armja nasza, doznawszy jeno niepowodzeń, a nie zupełnej klęski, zatrzymałaby się poza Elkiem; tam w pozycji niedostępnej odpoczęłaby, powstrzymałaby Prusy, oczekiwałaby w celu podjęcia na nowo ofensywy na posiłki kierowane do niej z Litwy i na rezultat dywersyj, dokonywanych na południu.

Odwrot ku północy wciąga ponadto Austrjaków w sferę klimatu znacznie ostrzejszego, niż klimat krajów zamieszkiwanych przez ludy składające to mocarstwo, z czego wynika, że armje Cesarza powinny mieć przewagę z chwilą nadejścia zimy.

W tym wypadku, gdyby armja nasza wycofywała się w kierunku wskazanym wyżej nieprzyjacieli, idąc wprost w jej ślady, nie zyskuje nic; zbyt drogo kosztowałoby go zaatakowanie z frontu silnych pozycji, jakie ona może zająć, a których on nie mógłby obejść. Z wyżywieniem licznej armji w kraju ściśnionym, nie nazbyt obfitującym w dostatki i pokrytym lasami byłyby również wielkie trudności. Należy przytem zauważyć, że my, będąc w posiadaniu dróg wodnych, trudności tych nie odczuwamy, podczas gdy nieprzyjacieli nie może z dróg tych korzystać, gdyż tabory jego nie mogą przechodzić pod ogniem tych punktów ufortyfikowanych, które my mielibyśmy na tej drodze wodnej, zwłaszcza zaś Modlina.

Otóż więc nieprzyjacieli, zająwszy Królestwo Polskie, by nadal osiągać sukcesy, miałby do podjęcia dwa sposoby działania. Pierwszym byłoby skierowanie się ku południowi w celu zajęcia tych prowincyj, które oddzielają Prusy od Litwy. Drugim — wkroczenie na Litwę tą szczeliną, która się znajduje pomiędzy Narwią i bagnami Pińskimi, w nadziei wyparcia naszej armji i zmuszenia jej do cofnięcia się na Dźwinę.

W pierwszym wypadku traci nieprzyjacieli z oczu naszą armję, która, wypocząwszy i wzmocniona posiłkami z północy Cesarstwa, podjęłaby natychmiast ostrą ofensywę, a wypadając przez Łomżę, lub też przez Ossowiec, zajęłaby napowrót w marszu Królestwo Polskie, i wywracając wszystkie napotkane po drodze korpusy nieprzyjacielskie, dotarłaby przez Brześć i Zamość do Galicji na tyły nieprzyjaciela. Gdyby nieprzyjacieli skierował się na Litwę, mogłaby ona również wykonać powyżej wskazany ruch i usadowić się na jego linii operacyjnej,¹⁾ otwierając sobie komunikacje z Kijowem.

Stosownie do tych wszystkich kombinacyj, któreśmy wyżej roztrząsnęli, jest rzeczą oczywistą, że Austria, chcąc prowadzić wojnę z Cesarzem, musi posiadać w Galicji dwa punkty umocnione. Jeden nad Dniestrem, drugi nad Sanem. W dolinie Dniestru ma ona Stanisławów, który z dawien dawna jest otoczony murem obwodowym z bastjonami średniej rozległości, z którego możnaby skorzystać. Ale być może Nadworna Rada Wojenna²⁾ uznałaby za ko-

¹⁾ 2-a redakcja: na jego tyłach. (P. w.).

²⁾ Hof-Krlegs-Rath. (P. w.).

venable d'avancer cette place d'avantage au delà de Halicz. Peut-être les ingenieurs autrichiens trouveraient-ils sur le Dn(iester) une position dont les avantages feraient passer par-dessus ceux que présente déjà Stanisławów.

Autant qu'il nous en souvient il a déjà été question en Autriche de l'établissement de places fortes en Gallicie, mais notamment c'était *Przemysł* sur le San, que l'on désignait pour cet objet. Néanmoins comme nous n'avons aujourd'hui que notre mémoire pour nous guider dans la rédaction du présent mémoire, nous ne saurions assurer le fait avec une entière assurance.

Przemysł, c'est-à-dire l'usine, est un nom qui a été donné à une ville qui se trouve sur le San, à environ 10 lieues de Stanisławów. C'est là que l'on a voulu établir une place forte.

Quant à la question de savoir si l'on peut établir une place forte sur le Dn(iester), il faut remarquer que ce fleuve est très étroit et que les rives sont très élevées. Cela rendrait difficile l'attaque d'une place forte établie sur le fleuve.

W tym wypadku, gdybyśmy się wycelowali w kierunku wskazanym wyżej, nieuniknioną byłaby konieczność wybudowania silnych umocnień, które mogłyby być atakowane z kierunku rzeki. W tym celu należałoby wybudować silne umocnienia, które mogłyby być atakowane z kierunku rzeki.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Do podjęcia dwu sposobów, które omówiliśmy powyżej, należałoby się zdecydować. W tym celu należałoby przeprowadzić dokładne badania terenowe, które pozwoliłyby na wybranie najlepszego sposobu wybudowania umocnień.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

rzystne posunąć ten punkt poza Halicz. Być może inżynierowie austriaccy znaleźliby nad Dniestrem pozycję korzystniejszą od Stanisławowa.

O ile sobie przypominamy, była już w Austrii mowa o założeniu fortecy w Galicji, ale do tego celu przeznaczano szczególnie Przemysł nad Sanem. Przecież, gdy jedynym przewodnikiem przy pisaniu niniejszego memoriału jest dzisiaj dla nas tylko nasza pamięć, nie możemy tego twierdzić z zupełną pewnością.

Przemysł, c'est-à-dire l'usine, est un nom qui a été donné à une ville qui se trouve sur le San, à environ 10 lieues de Stanisławów. C'est là que l'on a voulu établir une place forte.

Quant à la question de savoir si l'on peut établir une place forte sur le Dn(iester), il faut remarquer que ce fleuve est très étroit et que les rives sont très élevées. Cela rendrait difficile l'attaque d'une place forte établie sur le fleuve.

W tym wypadku, gdybyśmy się wycelowali w kierunku wskazanym wyżej, nieuniknioną byłaby konieczność wybudowania silnych umocnień, które mogłyby być atakowane z kierunku rzeki. W tym celu należałoby wybudować silne umocnienia, które mogłyby być atakowane z kierunku rzeki.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Do podjęcia dwu sposobów, które omówiliśmy powyżej, należałoby się zdecydować. W tym celu należałoby przeprowadzić dokładne badania terenowe, które pozwoliłyby na wybranie najlepszego sposobu wybudowania umocnień.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

Jeżeli zaś chodzi o możliwość wybudowania silnych umocnień na brzegach Dniepru, to należy pamiętać, że rzeka ta jest bardzo szeroka i ma bardzo wysokie brzoła. To czyni wybudowanie umocnień na brzegach rzeki bardzo trudnym zadaniem.

DEUXIÈME PARTIE.

GUERRE CONTRE LA PRUSSE.

Le phénomène de la guerre de sept ans, pendant laquelle le roi de Prusse a lutté sans désavantage contre des forces supérieures hors de toute proportion, ne doit induire personne en erreur sur la puissance réelle de cette monarchie; tout comme on ne peut pas en juger par les événements extraordinaires de 1806. Même à l'époque de Frédéric II, il a fallu un concours inouï de circonstances pour empêcher la chute de ce souverain, qui s'est vu maintes-fois au moment de sa perte malgré son génie et son activité, malgré la médiocrité des généraux de la coalition, qui savaient bien vaincre parfois, mais qui ignoraient l'art de profiter de la victoire, enfin malgré les subsides de l'Angleterre. Le phénomène de la guerre de sept ans est hors de toutes les règles. Aujourd'hui la Prusse seule, malgré toutes ses landwehrs, ne peut certainement pas soutenir une lutte contre l'Empereur avec espoir de succès, et surtout une lutte prolongée. Mais la Prusse peut avoir des auxiliaires, notamment les princes du nord de l'Allemagne, forcés en quelque sorte par leur position à suivre ses bannières. Ceci pourrait rétablir jusqu'à un certain point l'équilibre des forces. Et c'est ce que nous admettons, en supposant toutefois l'Autriche neutre.

De même que la monarchie prussienne, dont la puissance créée par Frédéric II ne date pas d'un siècle, a changée plusieurs fois d'assiette sur la surface du pays qui s'étend du Niemen au delà du Rhin, de même l'armée prussienne dans ce court espace de temps a plusieurs fois changée d'aspect et de qualité. En effet, quelle distance de ces légions du conquérant de la Silésie, qui quoique composées d'un ramassis de vagabonds de toute l'Europe, mais maniées par le génie d'un grand homme, faisaient des prodiges, aux fuyards de Jéna et d'Auerstädt. Quelle différence de nouveau entre ces derniers et les soldats de la Katzbach¹⁾ et de Jüterbock²⁾. Aussi serait-il difficile d'assigner aujourd'hui une couleur distincte à l'armée prussienne, comme on peut le faire à l'égard des armées dont le temps a éprouvé et consolidé les institutions, telles par exemple que les armées russes et autrichiennes. Dans tous les cas, les rangs de l'armée prussienne seront alimentés par la population du nord de l'Allemagne qui peut fournir de bons soldats: et nous devons les admettre tels dans nos suppositions.

Le premier objet qui mérite notre attention sur le théâtre de la guerre, c'est la Vistule, fleuve de premier ordre, qui traverse les deux pays. Mais dans la plus petite portion qui en appartient aux Prussiens, ils ont l'avantage d'y être solidement établis au moyen de Dantzig,

¹⁾ Katzbach — petite rivière en Silésie dans le district de Liegnitz, qui donna son nom à la bataille du 26 août 1813 entre l'armée russo-allemande commandée par Blücher et le corps d'armée français conduit par Macdonald. (Note de l'éditeur).

²⁾ Jüterbock (Jüterbog) — chef-lieu de district dans la régence de Potsdam. Au sud-ouest à 4 klm. de distance est situé le village Dennewitz, rendu célèbre par la victoire remportée le 6 septembre 1813 par les Prussiens sous le commandement de Bülow, sur les Français conduits par Ney. (Note de l'éditeur).

CZĘŚĆ DRUGA.

WOJNA Z PRUSAMI.

Zjawisko osobliwe Wojny Siedmioletniej, podczas której król pruski walczył nie bez powodzenia z przeważającymi poza wszelkiem porównaniem siłami, nie powinno nikogo wprowadzać w błąd co do rzeczywistej siły tej monarchji, tak samo, jak nie można o niej sądzić z wypadków nadzwyczajnych roku 1806-go. Nawet w epoce Fryderyka II-go trzeba było niesłychanego zbiegu okoliczności, by niedopuszczyć do upadku tego monarchy, który niejednokrotnie widział się już zgubionym mimo swego geniuszu i swej ruchliwości, mimo przeciętności generałów koalicji, którzy czasem potrafili dobrze bić przeciwnika, lecz którzy nie mieli pojęcia o sztuce korzystania ze zwycięstwa, mimo wreszcie subsydjów angielskich. Zjawisko osobliwe Wojny Siedmioletniej stoi poza wszelkimi prawidłami wojennymi. Dzisiaj Prusy same, mimo wszelkich swych landwer, nie są niewątpliwie w stanie prowadzić wojny przeciwko Cesarzowi z nadzieją na powodzenie, zwłaszcza zaś walki długotrwałej. Prusy przecież mogą mieć sojuszników, zwłaszcza zaś książąt północno-niemieckich, którzy przez swe położenie są do pewnego stopnia zmuszeni do zaciągnięcia się pod sztandary pruskie. Okoliczność ta mogłaby do pewnego stopnia przywrócić równowagę sił.

To właśnie w naszych rozważaniach przyjmujemy, przypuszczając w każdym razie, że Austria pozostaje neutralną.

Podobnie jak monarchja pruska, której siła stworzona przez Fryderyka II-go nie liczy więcej jak sto lat, zmieniała niejednokrotnie położenie na przestrzeni kraju od Niemna aż poza Ren, tak samo i armja pruska w tym krótkim przeciągu czasu zmieniała nieraz wygląd i jakość.

W istocie, jakaż różnica zachodzi pomiędzy tymi legionami zdobywcy Śląska, które, jakkolwiek były zbieraniną włóczęgów z całej Europy, kierowane przecież geniuszem wielkiego wodza dokonywały cudów, — a uchodźcami z pod Jeny i Auerstädt'u! Jakaż z kolei różnica pomiędzy tymi ostatnimi, a żołnierzami z nad Katzbachu¹⁾ i z pod Jüterborcka²⁾! Dlatego też dzisiaj trudno byłoby określić wyraźny charakter armji pruskiej, tak jak to można uczynić w stosunku do armij, których organizacja została wypróbowana i utrwalona przez czas, takich np. jak armje rosyjska i austriacka. W każdym razie szeregi armji pruskiej będą zasilane ludnością północnych Niemiec, które mogą dostarczyć dobrych żołnierzy, w naszych więc przypuszczeniach musimy ich przyjąć jako takich.

Pierwszym przedmiotem, który na teatrze wojny zasługuje na zwrócenie nań uwagi, jest Wisła, pierwszorzędnego znaczenia rzeka, przecinająca obydwaj kraje. Ale Prusacy na tej

¹⁾ Katzbach — niewielka rzeczka na Śląsku w okręgu Lignickim, pamiętna bitwą 26 sierpnia 1813 r. między niemiecko-rosyjską armją Blüchera, a korpusem francuskim Macdonald'a. (P. w.).

²⁾ Jüterbock (Jüterborg) — miasto powiatowe w regencji Poczdamskiej. O 4 klm. na południowo-zachód leży wioska Dennewitz, pamiętna zwycięstwem odniesionem przez Prusaków pod Bülowem nad Francuzami pod Ney'em, 6 września 1813 r. (P. w.).

Graudenz et Thorn, places qui assurent à leur armée une bonne base et la faculté d'agir à volonté sur les deux rives du fleuve. Cet avantage n'est nullement contrebalancé de notre côté par la possession de Modlin, seule place que nous ayons sur la Vistule et qui d'ailleurs tombe en ruines. Nous nous réservons de traiter ailleurs des fortifications qui doivent être élevées sur le théâtre de la guerre¹⁾. Il nous suffira d'admettre actuellement, qu'en commençant la guerre nous aurons plusieurs ponts sur la Vistule, dont la possession nous sera assurée, sans compter celui de Varsovie, à Nieszawa, Płock, Modlin et même à Puławy. La suite de notre discussion prouvera la nécessité absolue de cette mesure préliminaire.

En considérant la configuration des frontières des deux pays, la première question qui se présente, c'est de savoir sur quels points seront rassemblées les armées des deux partis. En commençant par les Prussiens, on se demande d'abord, si leur armée principale sera réunie dans le saillant que forme leur monarchie vers le Niemen, afin d'être au moment des hostilités la plus avancée possible pour commencer une invasion dans les états de l'Empereur? Ou bien débouchera-t-elle de la Silésie et du Duché de Posen, en prenant Varsovie pour premier objet de ses opérations? Le premier parti serait trop dangereux pour l'armée prussienne, puisque celle de l'Empereur, réunie dans le Royaume de Pologne, pourrait alors, sans compromettre ses communications avec Varsovie, Brześć, Zamość et Kijów, la couper de la Vistule, l'attaquer à revers et, en la détruisant, anéantir d'un seul coup l'espoir de la monarchie prussienne. Le second parti, celui de déboucher par la Silésie et le Duché de Posen, serait encore beaucoup plus désavantageux pour les Prussiens, puisque ce serait non seulement choisir gratuitement le chemin le plus long pour arriver au but, mais, qui pis est, ce serait exposer tous les pays compris entre le Niemen et la basse Oder à une invasion immédiate et sans coup férir de notre part, et exposer l'armée prussienne à être acculée vers la Haute Silésie par la nôtre, qui se baserait pour lors sur Płock et Nieszawa.

Les Prussiens peuvent encore beaucoup moins partager leurs forces en deux masses, dont l'une agirait entre la Vistule et le Niemen et l'autre entre l'Oder²⁾ et la Warta, car ce serait nous offrir toutes les chances pour détruire consécutivement ces deux armées avec une masse centrale qui s'appuyerait sur la Vistule. Un seul parti convenable aux Prussiens c'est de réunir leur armée principale autour de Thorn à cheval sur la Vistule. Là elle s'oppose immédiatement à l'invasion de tout le royaume de Prusse par le sud, et elle se trouve à portée de soutenir le corps détaché, qu'elle ne manquerait pas d'avoir vers le Niemen pour la défense de ses frontières de ce côté.

Alors la partie de la Prusse située sur la rive droite de la Vistule, quoique paraissant en l'air au premier abord, ne saurait être occupée par nos troupes, qu'à la suite d'une victoire.

L'armée prussienne rassemblée à Thorn, ayant ses communications assurées avec les places de la Vistule d'une part, et de l'autre avec Küstrin et Berlin par la rive droite de la Netz, menace les communications de notre armée qui s'avancerait sur l'Oder; et si même, en nous proposant dès le principe cet objet, nous couvrions ces mêmes communications par un corps d'armée, ce dernier ayant devant lui la grande armée ennemie, et ne pouvant pas reculer, afin de ne pas découvrir la ligne d'opérations de notre armée expéditionnaire, serait nécessairement défait; et alors toute l'armée se trouverait compromise. Il s'ensuit que tant que les Prussiens auront une armée respectable à Thorn, ils peuvent être certains, que nous n'avancerons guère sur Berlin.

¹⁾ Prądzyński le fait dans la quatrième partie de ce Mémoire. (Note de l'éditeur).

²⁾ Dans le texte imprimé par le prof. Askenazy (Rosja — Polska — La Russie — La Pologne, Lwów 1907, p. 193) on trouve: „entre la Vistule“, ce qui est une erreur. (Note de l'éditeur).

maïe jej części, która do nich należy, mają niezaprzeczoną przewagę, jako doskonale tam usadowieni dzięki Gdańskowi, Grudziądowi i Toruniowi, — punktom, które zapewniają ich armji wyborną podstawę i możność dowolnego działania na obydwu brzegach rzeki. Korzyść ta bynajmniej nie jest wyrównana po naszej stronie przez posiadanie Modlina, jedyne punktu, jaki posiadamy nad Wisłą, a który ponadto popada w ruinę. Zastrzegamy sobie omówienie gdzieindziej umocnień, jakie należałoby wznieść na teatrze wojny¹⁾. Na razie wystarczy nam przyjąć, że rozpoczynając wojnę, będziemy mieli zapewnione posiadanie kilku mostów na Wiśle, a mianowicie, pomijając Warszawę, w Nieszawie, Płocku, Modlinie i nawet w Puławach. Dalszy ciąg tego naszego wykładu wykaże bezwzględną konieczność tego wstępnego kroku.

Rozpatrując ukształtowanie granic obydwu krajów, stajemy wobec pierwszej kwestji wymagającej rozstrzygnięcia, mianowicie w jakich punktach zgromadzone będą armje obu stron walczących. Rozpoczynając od Prusaków, musimy się przedewszystkiem zapytać, czy ich armja główna zebrana będzie w występie, który tworzy terytorjum ich monarchji ku Niemnowi, by w chwili rozpoczęcia kroków wojennych mieć jak najbardziej ułatwioną możność wtargnięcia w kraje Cesarza? Czy też wyruszać ona będzie ze Śląska i z Ks. Poznańskiego, obierając Warszawę, jako pierwszy cel swych operacyj? Pierwsza ewentualność byłaby zbyt niebezpieczna dla armji pruskiej, ponieważ w takim razie armja Cesarza, zgromadzona w Królestwie Polskiem, mogłaby wówczas, nie narażając swych komunikacyj z Warszawą, Brześciem, Zamościem i Kijowem, odciąć ją od Wisły, zaatakować od tyłu, i rozbijając ją, zniszczyć za jednym zamachem całą nadzieję monarchji pruskiej.

Druga ewentualność, wystąpienie ze Śląska i Ks. Poznańskiego, byłaby jeszcze bardziej niekorzystna dla Prusaków, ponieważ byłoby to nie tylko dobrowolne wybranie najdłuższej drogi do celu, ale, co gorsza, byłoby to wystawienie całego kraju zawartego pomiędzy Niemnem i dolną Odry na natychmiastowe bez walki wtargnięcie naszych wojsk i narażenie armji pruskiej na wtłoczenie na Górny Śląsk przez naszą armję, która w tym wypadku oparłaby się o Płock i Nieszawę.

Prusacy tem bardziej nie mogą dzielić swych sił na dwie części, z których jedna miałaby działać pomiędzy Wisłą i Niemnem, a druga pomiędzy Odrą²⁾ i Wartą, gdyż to ułatwiałoby nam wymienienie kolejne zniszczenie obu tych armij zapomocą sił zgromadzonych w środku, a opartych o Wisłę.

Jedynym właściwym planem działania dla Prusaków powinny być: zgromadzić armję główną wokół Torunia po obu stronach Wisły. W tej pozycji przeciwstawia się ona natychmiast wszelkim próbom wtargnięcia od południa na terytorjum pruskie i jest w możności podtrzymać korpus osobny, który Prusacy nie omieszkiliby mieć w kierunku Niemna dla obrony swych granic z tej strony. Wtedy część terytorjum pruskiego, położona na prawym brzegu Wisły, jakkolwiek na pierwszy rzut oka zdawałoby się, że wisząca w powietrzu, nie mogłaby być jednak zajęta przez nasze wojska inaczej, jak na skutek odniesionego zwycięstwa. Armja pruska zgromadzona w okolicach Torunia, mając zapewnione komunikacje z punktami obronnymi nad Wisłą z jednej strony, a z Kiszyniem i Berlinem poprzez prawy brzeg Noteci z drugiej strony, zagraża komunikacjom naszej armji, posuwającej się ku Odrze, i gdybyśmy nawet, powziawszy odrazu ten zamiar, zasłoniли te nasze linje komunikacyjne jakim korpusem, to korpus ten, mając przed sobą wielką armję nieprzyjacielską, nie mogąc zaś cofnąć się, by nie odsłonić linji operacyjnych naszej armji ekspedycyjnej, byłby bezwarun-

¹⁾ Prądzyński czyni to w czwartej części niniejszego memorjału. (P. w.).

²⁾ W tekście wydrukowanym przez prof. Askenazego (Ros.-Pol., Lwów 1907. str. 193) mylnie podano: Wisłą. (P. w.).

Pour la défensive, la ligne de la Vistule depuis Dantzig jusqu'à Thorn est très forte; et quoique en la considérant comme barrière, nous la tournions, en opérant sur la rive gauche du fleuve, il n'en est pas moins certain, que la Vistule, avec toutes ses places, donne de grands moyens de défense à l'armée prussienne.

Outre leur grande armée réunie autour de Thorn, les Prussiens ne manqueraient pas d'en avoir une autre secondaire sur la Prosna pour défendre la Silésie ou opérer d'après les circonstances sur Varsovie. Puis ils auraient sur le Niemen le corps déjà mentionné pour couvrir Königsberg, et les frontières de l'extrémité orientale de leur monarchie.

Quant à nous, notre premier objet doit être de battre l'armée principale ennemie, de la débusquer de sa position sur la Vistule, d'occuper pour lors la Prusse Orientale, de prendre Thorn et d'investir Dantzig. Ce n'est qu'après ces opérations préliminaires que nous pourrions songer à tourner la force de nos armes vers l'Oder. Pour remplir tous ces objets notre grande armée doit être rassemblée vis-à-vis de Thorn autour de Nieszawa, de manière à pouvoir agir sur les deux rives du fleuve. De cette position elle est à portée, en poussant son offensive en avant, de séparer pour le reste de la guerre toute la monarchie prussienne en deux parties. De Nieszawa elle peut attaquer à revers la Prusse Orientale et toutes les troupes ennemies qui se trouveraient dans cette province. De cette position enfin elle pourrait s'emparer de la ligne d'opérations de l'armée ennemie qui de la Silésie se serait avancée vers Varsovie.

Nous aurions un faible corps sur le Niemen, qui se baserait sur la Dźwina, vers laquelle il se replierait au besoin. Mais il ne peut y avoir de grand danger pour ce corps; es succès que l'ennemi remporterait contre lui, ne pouvant avoir d'autre résultat, que de compromettre gravement les troupes, qu'il y aurait engagé, par suite des succès que notre grande armée pourrait avoir eu dans ces entrefaites sur la Vistule; après lesquels elle ne manquerait pas de faire un détachement sur les derrières du corps prussien du Niemen. Nous pouvons être assurés, que les Prussiens, concentrant leurs forces vers Thorn, se borneront de ce côté à une stricte défensive, parce que c'est réellement ce qu'ils peuvent faire de mieux. Alors notre corps sur cette partie des frontières doit être également très faible. Son rôle se réduira à occuper les pays que feront évacuer à l'ennemi les succès de notre grande armée et à presser alors ses arrière-gardes, ainsi qu'à garantir le pays dans tous les cas des incursions des partis ennemis.

Enfin il nous faudrait avoir un corps sur la Prosna, opposé à l'armée prussienne de Silésie. Il serait aussi faible, que le permettrait la force de l'ennemi, qu'il aurait en tête. Sa destination serait de couvrir les approches de Varsovie et les communications de la grande armée. Il observerait dans le commencement une stricte défensive. Lors qu'il serait pressé par un ennemi supérieur, il devrait se retirer non pas vers Varsovie, mais sur la grande armée dont il aurait des secours à attendre ¹⁾. Dans cette direction il trouve un terrain très propre à une bonne défensive. Forcé de se replier derrière la Warta, il trouve dans cette rivière une première barrière; en appuyant son aile droite au lac de Gopło ²⁾ et son aile gauche à Uniejów, il aurait son front couvert par les lacs de Sleszyn et les marais de la Warta, qui rendraient tout ce front d'une étendue assez considérable tout-à-fait inabordable. Dans

¹⁾ On ne doit pas perdre de vue que nous avons des ponts à Plock et à Nieszawa. (Note de l'auteur).

²⁾ Du lac de Gopło à celui de Sleszyn s'étendent des prairies marécageuses, et puis un ravin à travers une forêt, où on peut aisément pratiquer de forts abatis. (Note de l'auteur).

kowo pobity, wówczas zaś cała armja byłaby narażona na niebezpieczeństwo. Z powyższego wynika, że dopóki Prusacy będą mieli poważną armję koło Torunia, mogą być pewni, że my nie posuniemy się ani na krok w kierunku Berlina.

Linja Wisły od Gdańska do Torunia dla celów defensywnych jest bardzo silna, i jakkolwiek, uważając ją za zaporę, ominęlibyśmy ją, działając na lewym brzegu rzeki, mimo to jest rzeczą pewną, że Wisła ze wszystkimi punktami umocnionemi leżącemi nad nią daje do rozporządzenia armji pruskiej wielkie środki obronne.

Oprócz wielkiej armji zgromadzonej wokół Torunia, Prusacy nie omieszkaliby mieć drugą armję pomocniczą nad Prosną dla obrony Śląska lub dla działania stosownie do okoliczności na Warszawę. Następnie mieliby nad Niemnem już wzmiankowany korpus dla osłaniania Królewca i granic wschodniego krańca swej monarchji.

Co się tyczy nas, pierwszym naszym zadaniem powinno być pobicie głównej armji nieprzyjacielskiej, wyparcie jej z pozycji jej nad Wisłą, zajęcie wtedy Prus Wschodnich, wzięcie Torunia i osaczenie Gdańska. Dopiero po tych wstępnych działaniach możemy myśleć o zwróceniu siły naszego oręża ku Odrze. By wykonać wszystkie te zamiary nasza wielka armja powinna być zgromadzona naprzeciw Torunia wokół Nieszawy w ten sposób, by mogła działać na obydwu brzegach rzeki.

Wychodząc z tej pozycji, może ona, ostro prowadząc ofensywę, rozdzielić na cały czas trwania wojny monarchję pruską na dwie części. Z Nieszawy może ona zaatakować od tyłu Prusy Wschodnie i wszystkie wojska nieprzyjacielskie, któreby się w tej prowincji znalazły. Z tej pozycji wreszcie mogłaby ona opanować linję operacyjną armji nieprzyjacielskiej, któraby ze Śląska posunęła się ku Warszawie.

Wypadałoby nam mieć słaby korpus nad Niemnem, który opierałby się o Dźwinę, cofając się ku niej w razie potrzeby; w każdym bądź jednak razie korpus ten nie byłby tam narażony na większe niebezpieczeństwo; sukcesy, jakiego nieprzyjaciół mógł nad nim odnieść, nie mogłyby mieć innego rezultatu, jak narażenie na poważne niebezpieczeństwo zaangażowanych tam przez nieprzyjaciela wojsk, a to na skutek powodzeń, jakie nasza wielka armja przez ten czas mogłaby osiągnąć nad Wisłą, gdyż w takim razie nie omieszkaby ona wysłać oddziału na tyły korpusu pruskiego operującego nad Niemnem. Możemy być pewni, że Prusacy, skupiając siły swe w kierunku Torunia, z tamtej strony ograniczą się do ścisłej defensywy, ponieważ jest to istotnie najlepsze co mogą zrobić. A więc i nasz korpus na tej części granic winien być również bardzo słaby. Rola jego sprowadzi się do zajmowania kraju, który na skutek zwycięstw naszej armji będzie musiał być opuszczany przez nieprzyjaciela, do ścigania wówczas jego straży tylnych, jak również zabezpieczania kraju przed wtargnięciami oddziałów nieprzyjacielskich.

Wreszcie należałoby nam mieć korpus nad Prosną przeciwstawiony armji pruskiej na Śląsku. Byłby on o tyle słaby, o ileby na to pozwalała siła przeciwnika, któregoby korpus ten miał przed sobą. Przeznaczeniem korpusu tego byłoby osłanianie przystępów do Warszawy i linii komunikacyjnych wielkiej armji. Korpus ten zrazu przestrzegałby ścisłej defensywy. Gdyby był naciskany przez przeważającego nieprzyjaciela, powinienby się cofać nie w kierunku Warszawy, ale ku wielkiej armji, od której wypadałoby mu oczekiwać pomocy ¹⁾. W tym kierunku znajduje on teren bardzo odpowiedni dla dobrej defensywy. Zmuszony do cofnięcia się poza Wartę, w rzece tej znajduje on pierwszą barjerę (zasłone); opierając swe prawe skrzydło o jezioro Gopło ²⁾, lewe zaś o Uniejów, miałby on front osłonięty jeziorami Śle-

¹⁾ Nie należy zapominać, że mamy mosty w Plocku i Nieszawie. (P. a.).

²⁾ Od Gopła do jeziora Śleszyńskiego ciągną się bagniste łąki, następnie zaś wąwóz w lesie, gdzie śmiało można zastosować zasieki. (P. a.).

cette position notre corps d'armée occuperait fortement les passages de Sleszyn ¹⁾, Gromblin ²⁾, Koło ³⁾ et Uniejów ⁴⁾; tous ces endroits peuvent aisément être mis à l'abri par des ouvrages de campagne, qui nous mettraient à même d'en défendre les passages et nous assureraient leur débouché. L'ennemi tournerait peut-être ces obstacles, en forçant le passage de la rivière entre le bourg de War'a et Widawa ou même en gagnant la route de Piotrków. Dans ce cas nous n'aurions qu'à transporter le poste d'Uniejów à Łęczyca et la ligne de défense suivrait alors de Koło la rivière Ner, très marécageuse et qui ne présente point de passage et puis la Bzura. Łęczyca, seul point de passage dans cette contrée, devient alors un point stratégique important: on en ferait un poste ⁵⁾. Derrière cette nouvelle ligne notre corps d'armée pourrait tenir longtemps, jusqu'au moment où, recevant pour un certain temps un renfort de la grande armée, il prendrait une vigoureuse offensive. Débouchant par Koło ou par Łęczyca, d'après la position occupée dans le moment par l'armée ennemie, il attaquerait cette dernière et la rejeterait dans la Haute Silésie, ou même, s'emparant de ses communications, il chercherait à la détruire, si elle avait eu l'imprudence de s'aventurer vers Varsovie, ou seulement au delà de la Warta. En général la facilité que nous aurions ici d'employer une réserve commune consécutivement à la grande armée et à l'armée secondaire pour frapper des coups décisifs dans deux directions opposées est un avantage dont il faudrait savoir tirer parti. Si cependant notre corps d'observation se trouvait forcé à évacuer sa ligne de la Warta et du Ner, il pourrait se retirer encore dans la position de Kutno qui est très bonne. Poursuivants les mouvements ultérieurs dépendraient absolument de la tournure que les affaires auraient prise dans ces entrefaites à la grande armée aux opérations de laquelle nous allons retourner.

Nous avons déjà pu nous apercevoir de la grande importance de Thorn sous les rapports stratégiques. Les avantages que ce point assure aux Prussiens sont encore augmentés pour eux par la possession de Złotoria à l'embouchure de la Drwęca, position qui leur assure de prime abord, un bon débouché sur la rive gauche de cette rivière. Aussi le gouvernement prussien, sentant toute l'importance de Thorn, en fait une bonne place de guerre. En s'y appuyant, la grande armée ennemie pourrait se maintenir avantageusement sur la défensive; et le plus difficile serait dans ce cas de la débusquer de la Vistule. Il est presque impossible d'assigner d'avance les moyens qu'il conviendrait d'employer à cet effet; si on devrait attaquer son camp, qui pourrait être bien fortifié, ou bien employer des démonstrations pour la tirer en rase campagne, par exemple en menaçant ses communications

¹⁾ Une bonne redoute, construite sur l'éminence vis-à-vis du défilé de Sleszyn, formé par deux lacs, commanderait ce passage important. (Note de l'auteur).

²⁾ Une hauteur assez considérable, située au village de Gromblin, entre des marais impraticables pour les chevaux et difficiles pour les gens à pied, commande le chemin de Konin, seule communication qui existe entre les lacs et la rivière. On peut s'en assurer par un fortin, ou une bonne redoute. (Note de l'auteur).

³⁾ Koło est situé dans une île de la Warta, avec un couvent sur l'avenue de Kalisz. On pourrait en faire facilement un bon poste. (Note de l'auteur).

⁴⁾ À Uniejów la position militaire se trouve sur la rive droite, qui commande la rivière. Sur la rive gauche il y a des bas fonds et des bras secondaires qui s'étendent fort au loin. Une longue digue avec bon nombre de ponts les traverse. L'ancien château pourrait servir à la défense de ce passage. Depuis Konin, jusqu'au delà d'Uniejów la Warta forme plusieurs bras et des marécages, que l'on peut considérer impraticables pour des troupes, excepté aux passages indiqués. (Note de l'auteur).

⁵⁾ Lorsque les Prussiens occupèrent cette partie de la Pologne, ils eurent soin de fortifier Łęczyca, sentant l'importance de ce point. Les ouvrages en terre, qu'ils avaient élevés, furent démolis par les Autrichiens l'an 1809. Néanmoins la ville se trouvant enveloppée par une ancienne muraille, flanquée de quelques tours, pourrait être mise facilement en état de défense. (Note de l'auteur).

sleszyńskiem i błotami Warty, dzięki czemu cały ten front o dość poważnej rozległości stałby się całkowicie niedostępny. W pozycji tej nasz korpus zająłby silnie przejścia Sleszyna ¹⁾, Grąblina ²⁾, Koła ³⁾ i Uniejowa ⁴⁾; wszystkie te miejscowości łatwo mogą być zabezpieczone dziełami polowymi, które dałyby nam możność bronięcia znajdujących się tam przejść i zapewniłyby nam możność debuszowania z nich. Nieprzyjacieli, być może, obeszłyby te przeszkody, forsując przejście przez rzekę pomiędzy miasteczkiem Wartą i Widawą, lub też nawet obierając drogę na Piotrków. W tym wypadku należałoby nam przenieść punkt obronny z Uniejowa do Łęczycy, a wówczas linja obronna szłaby z Koła wzdłuż rzeki Neru, bardzo bagnistej i nie nadającej się zupełnie do przejścia, a następnie wzdłuż Bzury. W tym wypadku Łęczyca, jedyne miejsce w tych okolicach nadające się do przejścia, staje się ważnym punktem strategicznym: należałoby w takim razie ją ufortyfikować ⁵⁾. Poza tą nową linją obronną korpus nasz mógłby się długo trzymać aż do chwili, gdy, otrzymawszy na pewien czas posiłki z wielkiej armji, przeszedłby do ostrej ofensywy. Debuszując przez Koło lub przez Łęczycę, stosownie do pozycji zajętej w danej chwili przez armję nieprzyjacielską, zaatakowałby on tę ostatnią i odrzucił ją na Górny Śląsk, lub też nawet, opanowawszy jej linjami komunikacyjnymi, starałby się ją znieść, gdyby ona nieroztropnie zaawanturowała się ku Warszawie, lub też nawet tylko poza Wartę. Wogóle łatwość, jakabyśmy tu mieli w użyciu rezerwy wspólnej kolejno dla armji głównej i dla armji pomocniczej, by zadać ciosy decydujące, byłaby tą okolicznością korzystną, którą należało umieć wyzyskać. Jeżeliby jednak nasz korpus obserwacyjny został zmuszony do opuszczenia swej linji Warty i Neru, mógłby on w takim razie jeszcze cofać się na pozycję Kutna, która jest bardzo dobra. Wówczas działania dalsze zależałyby całkowicie od obrotu, jaki wzięłyby w tymże czasie sprawy armji głównej, do działań której teraz powrócimy.

Jużeśmy mogli byli zdać sobie sprawę z tego wielkiego znaczenia, jakie ma Toruń pod względem strategicznym. Korzyści, jakie punkt ten zapewnia Prusakom, zwiększa jeszcze posiadanie przez nich Złotorji u ujścia Drwęcy, pozycji, która zapewnia im przede wszystkim dobre wyjście na lewy brzeg tej rzeki. Dlatego też rząd pruski, rozumiejąc całą wagę Torunia, zrobił zeń dobry punkt umocniony. Opierając się o niego, wielka armja nieprzyjacielska może z korzyścią trzymać się w defensywie; bardzo trudno byłoby w tym wypadku odeprzeć ją od Wisły. Jest rzeczą prawie niemożliwą z góry oznaczyć te sposoby, których należałoby w tym celu użyć; czy należałoby zaatakować jej obóz, który mógłby być

¹⁾ Dobra reduta, zbudowana na wyniosłości naprzeciw przesmyku Sleszyńskiego, utworzonego przez dwa jeziora, panowałaby nad tem ważnem przejściem. (P. a.).

²⁾ Dość znaczna wyniosłość, położona we wsi Grąblin pomiędzy błotami niedostępnymi dla koni, a trudnemi do przejścia dla piechoty, panuje nad drogą do Konina, jedyną linją komunikacyjną pomiędzy jeziorami a rzeką. Możliwość ją jeszcze umocnić zapomocą szanica albo dobrej reduty. (P. a.).

³⁾ Koło leży na wyspie rzeki Warty, z klasztorem na drodze kaliskiej. Możliwość z niego zrobić dobry punkt obronny. (P. a.).

⁴⁾ W Uniejowie pozycja militarna znajduje się na prawym brzegu rzeki, który nad nią panuje. Na lewym brzegu są niziny i rzeczne odgałęzienia, które ciągną się bardzo daleko. Przecina je długa grobla ze znaczną liczbą mostów. Dawny zamek mógłby posłużyć do obrony tego przejścia. Od Konina aż poza Uniejów Warta posiada liczne odgałęzienia i płynie wśród bagien, które można uważać za niedostępne dla wojsk, z wyjątkiem wskazanych przejść. (P. a.).

⁵⁾ Kiedy Prusacy zajęli tę część Polski, starali się ufortyfikować Łęczycę, rozumiejąc wagę tego punktu. Fortyfikacje ziemne, które tam wzniesli, zostały przez Austriaków w r. 1809 rozrzucone. Mimo to, ponieważ miasto otoczone jest dawnym murem z kilkoma wieżami na flankach, mogłoby łatwo być postawione w stan obrony. (P. a.).

avec l'Oder par le flanc gauche, ou bien le royaume de Prusse en étendant l'aile droite. Toutefois il est à observer, qu'en pareil cas il pourrait être dangereux de faire de grands détachements pour remplir l'objet proposé. Car ce pourrait être justement ce qu'attendrait l'ennemi pour venir attaquer en masse notre armée affaiblie. Au reste ce n'est que d'après les mesures prises par l'ennemi, que l'on pourrait au moment d'agir préciser nos opérations. De Thorn l'armée ennemie a deux lignes de communication qui lui sont toutes les deux très importantes. Celle avec Dantzig, grande place de dépôt, par Graudenz sur les deux rives de la Vistule, et au moyen du fleuve lui-même: cette ligne, et en même temps base d'opérations, ne peut être enlevée à l'armée prussienne tant que celle-ci ne voudra pas s'en éloigner volontairement. Sa seconde ligne d'opérations, non moins importante que la première, va par Küstrin et Stettin à Berlin: cette ligne est bien couverte par la Noteć (Netz), rivière difficile à passer, et par conséquent très importante militairement, par la nature du terrain qu'elle parcourt, sa vallée étant très large et couverte de prairies marécageuses. Il y a peu de passages et ils sont faciles à garder¹⁾. Mais entre la Noteć sortant du lac Gopło et la Vistule se trouve une trouée, par laquelle on peut pénétrer à Bromberg, tourner la Noteć et menacer les communications de l'armée prussienne avec l'Oder. Toutefois il pourrait être dangereux de s'aventurer avec toute l'armée dans ce cul-de-sac, tant que l'armée prussienne resterait intacte dans sa position de Thorn. Mais les armées de l'Empereur disposent d'une quantité de troupes légères, qui ne comptent pas en ligne et qui, par leur nombre et leur qualité, doivent nécessairement avoir le dessus sur toutes celles que la Prusse pourrait leur opposer. Ce serait le cas de les employer; on pousserait sur la gauche des partis au-delà de Bromberg; on en inonderait la Prusse sur la droite pour engager l'ennemi à s'en débarrasser par une action générale.

Au reste, nous n'avons aucun motif de supposer, surtout en jugeant d'après l'esprit qui règne dans l'armée prussienne après le résultat des dernières campagnes, que la pusillanimité préside dans leurs conseils et leur fasse éviter le combat dès le commencement des hostilités. Nous croyons au contraire, qu'eux mêmes viendraient au devant de nous nous présenter la bataille,—ce à quoi on amènerait finalement leur armée en passant la Drwęca à Lubicz et à Ciechocin; car alors il n'y aurait qu'une victoire gagnée par le Prussien, qui pourrait nous empêcher d'occuper tout leur pays, situé sur la rive droite de la Vistule, dont la conservation mérite certainement de leur part le risque d'une bataille. Si des considérations importantes, comme par exemple l'attente d'une partie des troupes, qui ne seraient pas encore arrivées en ligne, nous forçaient à rester dans les commencements sur la défensive, alors l'armée occuperait sur la rive gauche de la Vistule la très bonne position de Służewo²⁾. Alors nos troupes en marche, arri-

¹⁾ L'armée de Charles-Gustave, roi de Suède, commençant son invasion de Pologne ne put jamais forcer le passage de la Noteć, quoique cette rivière ne fut défendue contre d'excellentes troupes que par les gentilshommes de la Grande Pologne sous les ordres de leurs deux palatins dont l'un se nommait Grudziński *); et ce n'est qu'après que le passage eut été livré volontairement aux Suédois auprès d'Uście, qu'ils purent pénétrer dans le pays. (Note de l'auteur).

*) Le prof. Askenazy remarque avec raison que c'est de la part de Prądyński une galanterie à l'adresse du g. d. Constantin, époux de Jeanne Grudzińska. Voir Rosja—Polska—La Russie—La Pologne, p. 195. (Note de l'éditeur).

²⁾ La position de Służewo, déjà bonne par elle-même, peut être rendue encore infiniment plus forte, en pratiquant des inondations au moyen du ruisseau Tażyna, en l'entourant d'abatis, et en élevant quelques ouvrages de campagne, surtout pour renforcer le flanc gauche. Alors l'ennemi débouchant de Thorn, éprouverait de grandes difficultés à aborder le front; et il ne saurait aborder le flanc gauche, sans abandonner ses communications avec ses places de la Vistule, et sans découvrir le royaume de Prusse; et encore alors ne pourrait-il pas intercepter notre retraite sur les ponts de Modlin, Płock et surtout sur celui de Nieszawa. (Note de l'auteur).

dobrze ufortyfikowany, czy też zastosować demonstrację, by ją nakłonić do kampanji w otwartem polu, zagrażając naprzykład lewem skrzydłem jej komunikacjom z Odrą, lub komunikacjom z Królestwem Pruskiem, rozciągając prawe skrzydło. W każdym razie należy zauważyć, że w podobnym wypadku mogłoby być rzeczą wielce niebezpieczną wysyłanie większych oddziałów dla wypełnienia tych projektowanych działań, ponieważ mógłby to być właśnie moment, którego oczekiwałby nieprzyjaciół, by masą swych sił zaatakować naszą osłabioną armję. Zresztą dopiero stosownie do środków przedsięwziętych przez nieprzyjaciela możnaby w chwili stosownej do działania ustalić rodzaj naszych operacyj.

Z Torunia armja nieprzyjacielska ma dwie linje komunikacyjne, z których obie są dla niej pierwszorzędnej wagi. Linja komunikacyjna z Gdańskiem, wielkim punktem składowym, idzie przez Grudziądz po obydwu brzegach Wisły i samą rzeką jako taką; linja ta, a jednocześnie podstawa operacyjna, nie może być odebrana armji pruskiej dotąd, dopóki ona sama dobrowolnie nie zechce z niej zejść. Jej druga linja operacyjna, nie mniej ważna od pierwszej, idzie przez Kistrzyn i Szczecin do Berlina; linja ta jest dobrze osłonięta przez Noteć, rzekę, dzięki warunkom terenu, przez który przepływa, trudną do przejścia, a więc bardzo ważną pod względem militarnym; dolina jej jest bardzo szeroka i pokryta bagnistymi łąkami. Jest tam bardzo mało przejść i są one łatwe do pilnowania¹⁾.

Ale pomiędzy Notecią, wypływającą z jeziora Gopło, i Wisłą znajduje się luka, przez którą można przecisnąć się do Bydgoszczy, obejść Noteć i zagrozić komunikacjom armji pruskiej z Odrą. W każdym razie mogłoby być rzeczą niebezpieczną awanturowanie się w taki worek z całą armją, gdyby armja pruska pozostawała nietknięta w pozycji swej koło Torunia. Lecz armje cesarza rozporządzają znaczną ilością wojsk lekkich, które nie wchodzi w skład wojsk linjowych i które przez swą liczbę i swą jakość powinny bezwarunkowo mieć przewagę nad tem wszystkiem, coby Prusacy mogli im przeciwstawić. To byłby właśnie moment odpowiedni do ich użycia; w lewo posłanoby ich oddziały aż poza Bydgoszcz, w prawo zalanoby niemi Prusy, by nakłonić nieprzyjaciela do uwolnienia się od nich przez akcję wszystkimi siłami.

Zresztą nie mamy żadnej podstawy do przypuszczania, zwłaszcza sądząc z ducha panującego w armji pruskiej po wyniku ostatnich kampanij, by małoduszność kierowała radami wojennymi Prusaków i skłaniała ich do unikania bitwy odrazu przy rozpoczęciu kroków wojennych. Przeciwnie—sądzimy, że oni sami wyjdą naprzeciwko nas, by wydać nam bitwę, do czego ostatecznie doprowadzi się ich armję, przechodząc Drwęcę w Lubiczu i Ciechocinie, ponieważ w tym wypadku tylko bitwa wygrana przez Prusaków mogłaby przeszkodzić nam w zajęciu całego ich terytorjum, położonego na prawym brzegu Wisły, dla zachowania którego warto niewątpliwie narażić się na ryzyko bitwy.

Gdyby jakieś ważne względy (np. oczekiwanie na te części wojsk, któreby jeszcze nie przybyły na linję bojową) zmuszały nas do trzymania się zrazu w defensywie, wówczas armja nasza winnaby zająć na lewym brzegu Wisły bardzo dobrą pozycję w Służewie²⁾.

¹⁾ Armja Karola-Gustawa, króla szwedzkiego, rozpoczynając swą inwazję na Polskę, nie mogła sforsować przejścia przez Noteć, jakkolwiek rzeka ta broniona była przed doskonałymi wojskami szwedzkimi tylko przez pospolite ruszenie szlachty wielkopolskiej pod dowództwem dwu wojewodów, z których jeden nazywał się Grudziński *), i dopiero wtedy wtargnąć mogła w głąb kraju, gdy przejście to dobrowolnie wydane zostało Szwedom pod Ujściem. (P. a.)

*) Prof. Askenazy słusznie zaznacza, że jest to ze strony Prądyńskiego dworski komplement pod adresem W. Ks. Konstantego, męża Grudzińskiej. (Por. Ros.-Polska, str. 195). (P. w.)

²⁾ Pozycja w Służewie, już silna sama przez się, może być jeszcze znacznie wzmocniona przez zastosowanie zalewów przy pomocy rzeczki Tażyny, przez otoczenie zasiekami, wreszcie przez wzniesienie kilku umocnień polowych, zwłaszcza dla wzmocnienia jej lewego skrzydła. Wówczas nieprzyjaciół. debuszując

vant par Brześć, Varsovie et la rive gauche de la Vistule, les Prussiens prenant l'initiative, ne pourraient pas songer à opérer par la rive droite. Car dès les premières marches qu'ils feraient dans cette direction, nous pourrions, en débouchant par Nieszawa, intercepter toutes leurs communications, et en interposant notre armée une fois qu'elle serait réunie, mettre la leur dans la position la plus critique; puisqu'elle se trouverait totalement isolée entre le Niemen, la Narew, la Vistule et notre armée qui la couperait de ses places de la basse Vistule et du corps de la monarchie. Et dans toute cette opération notre armée conserverait dans une entière sécurité sa ligne d'opérations de Nieszawa par la rive gauche de la Vistule avec Modlin, Varsovie et Brześć, ou bien encore par Puławy avec Zamość. Ou enfin il nous serait facile, une fois que nous serions passé sur la rive droite de la Vistule, d'ouvrir une communication directe avec Modlin ou avec le Niemen, ce qui dépendrait des mouvements subséquents de l'ennemi, et du résultat des événements qu'en pareilles circonstances il faut presser. Car il ne suffit pas d'avoir mis l'ennemi dans une position critique. Il faut savoir profiter de l'avantage que nous pourrions avoir obtenu par les combinaisons stratégiques. Et ceci ne peut avoir lieu que par une grande activité, qu'en frappant coup sur coup, en ne lâchant pas prise, jusqu'à ce que l'ennemi soit battu, anéanti. Tous les avantages acquis par les opérations nous échapperaient infailliblement, peut-être même nos manoeuvres pourraient-elles tourner contre nous, si nous laissons à l'ennemi le temps de se reconnaître, le loisir de disposer des contre manoeuvres. Vraisemblablement c'est par la rive gauche de la Vistule que les Prussiens viendrait nous attaquer. Il s'ensuivait, que, si dans le même temps nous prenions l'initiative de notre côté, une grande bataille serait livrée entre Służewo et Bromberg, Inowrocław et Thorn, pays en grande partie couvert de bois.

Si nous sommes vaincus, nous nous replions dans le camp de Służewo, qui aurait été retranche pour servir en pareil cas; et, à moins d'avoir éprouvé une déroute complète, on pourrait y tenir longtemps en s'appuyant à la Vistule et possédant le pont de Nieszawa. Dans une pareille position, sur un fleuve dont la ligne d'opérations suit la direction, une armée sur la défensive est susceptible d'une grande résistance. On se rappelle celle que Kray opposa en pareille circonstance à Moreau dans son camp retranché d'Ulm pendant la campagne de 1800. Forcée cependant d'évacuer le camp de Służewo, l'armée se retirerait dans la direction de Varsovie. Elle pourrait s'arrêter encore quelque temps derrière la Skrwa, rivière marécageuse et dont les bords sont couverts de bois. L'armée secondaire de la Prosna, dont la retraite devient inévitable par les échecs de la grande armée, viendrait se placer à sa hauteur dans la position de Kutno. Alors les deux armées se trouvent réunies: ayant un passage sur la Vistule à Płock, elles ne peuvent pas être tournées et couvrent Varsovie. Alors on pourrait aviser aux mesures les plus convenables à prendre dans la circonstance: voir, s'il serait avantageux d'attaquer avec toutes nos forces réunies une des deux armées ennemies, celle que nous aurions d'avantage sur les bras, ou bien s'il serait préférable de continuer la retraite vers Varsovie, ou enfin si l'on devrait passer immédiatement à Płock sur la rive droite de la Vistule.

L'armée étant forcée finalement d'évacuer la rive gauche, si elle devait encore continuer sa retraite, pourrait la diriger sur Brześć; ou bien elle s'ouvrirait, même à travers la Prusse, une nouvelle ligne d'opération avec le Niemen et la Dźwina. Peut-être pourrait-on dans certains cas, tout vaincu que l'on serait et malgré la défaite, arriver sur les derrières du corps ennemi de la Prusse Orientale, le détruire, se renforcer du corps qui lui était opposé, et qui aurait pu être renforcé lui même dans ces entrefaites, par des secours venus du nord de l'Empire, occuper cette partie du pays ennemi et par ces avantages compenser les revers que l'on aurait essuyé sur la rive gauche de la Vistule. Peut-être ces avan-

Gdyby więc nasze będące w marszu wojska przybywały przez Brześć, Warszawę i lewy brzeg Wisły, Prusacy, biorąc inicjatywę zaczepną, nie mogliby marzyć o operacjach na brzegu prawym. Bowiem z chwilą pierwszych ruchów, jakie oni zrobiliby w tym kierunku, my moglibyśmy, debuszując przez Nieszawę, przejąć wszystkie ich linje komunikacyjne i przeciwstawiając im naszą armję, z chwilą gdy ona byłaby zgromadzona, postawić ich armję w sytuacji mocno krytycznej, ponieważ znalazłaby się ona całkowicie odosobniona pomiędzy Niemnem, Narwią, Wisłą i naszą armją, któraby odcięła ją od jej fortec nad dolną Wisłą i od samej monarchji pruskiej jako takiej. Zaś podczas całej tej operacji armja nasza zachowałaby w całkowitem bezpieczeństwie swą linję operacyjną na lewym brzegu Wisły z Nieszawy do Modlina, Warszawy i Brześcia, lub też nawet przez Puławy do Zamościa. Wreszcie nie byłoby dla nas rzeczą trudną, skorobyśmy przeszli na prawy brzeg Wisły, otworzyć sobie komunikację bezpośrednią z Modlinem lub Niemnem, co zależałoby od dalszych ruchów nieprzyjaciela i od wyniku wydarzeń, które w podobnych okolicznościach winny szybko po sobie następować. Nie wystarcza bowiem postawienie nieprzyjaciela w sytuacji krytycznej. Trzeba umieć skorzystać z przewagi, jaką możemy nad nim odnieść przez kombinacje strategiczne. Tę przewagę zaś można osiągnąć tylko przez energiczną czynność, przez zadawanie ciosu za ciosem, nie wypuszczając wroga z rąk dotąd, dopóki nie zostanie on zupełnie pobity i unicestwiony. Wszystkie korzyści, osiągnięte przez nasze operacje, niechybnie wymknęłyby się nam z rąk, być może nawet nasze własne plany obróciłyby się przeciwko nam, gdybyśmy dali wrogowi możność opamiętania się po odniesionej klęsce i czas na podjęcie odpowiednich kroków zaradczych, przeciwdziałających naszym planom. Prusacy prawdopodobnie zaatakowaliby nas na lewym brzegu Wisły. Wynikałoby z tego, że, gdybyśmy i my równocześnie z naszej strony podjęli inicjatywę zaczepną, wielka bitwa rozegrałaby się pomiędzy Służewem i Bydgoszczą, Inowrocławiem i Toruniem, na terenie po większej części pokrytym lasami.

W razie, gdybyśmy zostali pobici, cofnęlibyśmy się do obozu pod Służewem, który winien być oszańcowany, by mógł być pomocny w podobnym wypadku, i tam, o ile nie ponieśliśmy całkowitej klęski, moglibyśmy się długo trzymać, opierając się o Wisłę, na której posiadlibyśmy most pod Nieszawą. W podobnej pozycji armja, będąca w defensywie, oparta o rzekę, która ciągnie się wzdłuż linji operacyjnej, jest zdolna do wielkiego oporu. Pamięamy wszak ten opór, jaki Kray stawiał w podobnych okolicznościach gen. Moreau w swym oszańcowanym obozie pod Ulmem podczas kampanji 1800-go roku. Wszakże zmuszona do opuszczenia obozu pod Służewem armja cofałaby się w kierunku Warszawy. Mogłaby się ona zatrzymać jeszcze przez niejaki czas poza Skrwą, rzeką bagnistą, której brzegi pokryte są lasami. Armja drugorzędna, stojąca nad Prosną, której odstępowanie stawałoby się nieodzowne w razie niepowodzeń wielkiej armji, stanęłaby na wysokości tamtej na pozycji pod Kutnem. W ten sposób obie armje się łączą: mając zapewnione przejście przez Wisłę pod Płockiem, nie mogą być okrążone, a jednocześnie zasłaniają Warszawę.

Wówczas możnaby obmyślić najodpowiedniejsze do podjęcia środki stosownie do okoliczności: zorjentować się, czy byłoby korzystne zaatakować wszystkimi naszymi połączonymi siłami jedną z dwóch armij nieprzyjacielskich, a mianowicie tę, któraby bardziej nas naciskała, czy też raczej należałoby w dalszym ciągu odstępować ku Warszawie, czy wreszcie wypadałoby przejść natychmiast na prawy brzeg Wisły pod Płockiem. Gdyby armja nasza była zmu-

z Torunia, dozna wielkich trudności w dotarciu do frontu i nie będzie mógł zacząć naszego lewego skrzydła, bez porzucenia swych linij komunikacyjnych z fortecami nad Wisłą i bez odwołania Królestwa Pruskiego, a nadto nie mógłby on wtedy przeciąć drogi naszego odwrotu na mostach Modlina, Płocka, zwłaszcza zaś Nieszawy. (P. a.).

tages nous mettraient-ils en état de reprendre l'offensive. Dans ce cas nous viendrions promptement repasser la Vistule à Nieszawa, et par ce passage nous enleverions à l'ennemi ses communications avec le royaume de Prusse et avec ses places de la Vistule; et si nous parvenions à le forcer à la retraite, il ne pourrait plus l'effectuer que sur la Silésie, laissant exposé à notre invasion tout le nord de sa monarchie, et ses places à nos attaques.

Ayant un pareil projet, il conviendrait peut-être de ne continuer la retraite sur Varsovie qu'avec une forte arrière-garde, qui devrait attirer l'ennemi dans cette direction; et le gros de l'armée passerait à Nieszawa et à Plock, points plus rapprochés du nouveau but que l'on se serait proposé.

Après l'évacuation de la rive gauche de la Vistule, le choix de la ligne de retraite sur Brześć ou sur le Niemen dépendrait principalement des opérations de l'ennemi, et de la direction dans laquelle nous attendrions nos renforts les plus considérables.

Si à la bataille que nous avons supposé devoir être livrée vers Thorn, sur quelque rive de la Vistule que ce soit, l'armée de l'Empereur remporte la victoire, les Prussiens pour faire leur retraite seront forcés d'opter entre la direction de Dantzig et celle de Küstrin. Dans le premier cas, en étendant notre aile gauche, nous lui coupons d'abord toute communication avec l'Oder; puis nous devrions la poursuivre vigoureusement jusqu'à ce que nous l'ayons forcée à se réfugier dans Dantzig, place qui avec tous ses forts et camps retranchés est de capacité et de force à donner refuge à toute une armée, et dans ce cas nous ferions de la réduction de cette ville l'objet principal de nos efforts. Dans l'autre supposition nous poursuivrions l'armée prussienne jusqu'à ce que nous l'ayons rejetée au delà de l'Oder. Alors nous lui opposerions un corps d'observation, suffisant pour la contenir et nous devrions employer le reste de nos forces aux objets suivants, qu'il est indispensable d'entreprendre, quelque soit la direction que l'armée ennemie ait choisie pour sa retraite après avoir été défaite.

Immédiatement après la bataille nous devrions assiéger Thorn, et pousser ce siège, avec la plus grande vigueur. Les parcs de siège, les équipages de pont devraient être à portée, afin que l'on n'éprouvat aucun retard dans cette opération importante: si on ne les avait pas sous la main, ce serait une grande faute. La place de Thorn réduite, procurerait pour l'attaque de Dantzig un surcroît de moyens; attaque qui en exige de très considérables. La prise de Graudenz étant moins essentielle pourrait être différée; on pourrait se contenter provisoirement de bloquer cette dernière place.

Immédiatement après la victoire un corps d'armée de force suffisante serait dirigé à marches forcées de la Vistule sur les derrières du corps prussien du Niemen, pour le mettre hors de cause, conjointement avec notre corps, qui lui aurait été opposé dès le principe. Alors si on déploie de l'activité de notre part, les troupes ennemies engagées de ce côté, pourraient avoir bien de la peine à se tirer d'affaire. Peut-être seraient-elles réduites à se jeter par Königsberg du côté de Pillau, en abandonnant tout le pays. Et elles tâcheraient purlors de gagner Dantzig par la Nehrung, ou bien elles chercheraient à se maintenir dans un camp retranché en avant de Pillau. Quant à nos deux corps, après avoir achevé leur mission, par l'entière destruction de l'ennemi, après avoir occupé toute cette partie de la Prusse, ils se rabattraient en masse sur la basse Vistule, pour concourir aux opérations ultérieures de la campagne.

szona do stanowczego opuszczenia lewego brzegu Wisły i miała w dalszym ciągu ustępować, czy mogłaby ona skierować swój odwrót na Brześć, czy też wypadłoby jej otworzyć sobie nową linię operacyjną z Niemnem i Dźwiną nawet poprzez Prusy? Być może mogłaby ona w pewnych wypadkach, — bez względu na to, do jakiego stopnia byłaby ona pobita, mimo poniesionej klęski, — dotrzeć na tyły korpusu nieprzyjacielskiego w Prusiech Wschodnich, zniszczyć go, wzmocnić się korpusem własnym przeciwko tamtemu nieprzyjacielskiemu wystawionym, a który niezależnie od tego w międzyczasie mógłby być wzmocniony posiłkami przybywającymi z północy Cesarstwa, zając tę część kraju nieprzyjacielskiego i przez te korzyści wyrównać niepowodzenia poniesione na lewym brzegu Wisły. Być może korzyści te doprowadziłyby nas do stanu umożliwiającego podjęcie ofensywy. W tym wypadku ruszylibyśmy wprost, by przejść z powrotem Wisłę pod Nieszawą, przez co pozbawilibyśmy nieprzyjaciela jego komunikacji z królestwem Pruskim i fortecami nad Wisłą; gdyby udało się nam zmusić go do cofnięcia się, to mógłby on dokonać go tylko w kierunku Śląska, pozostawiając otwartą dla wtargnięcia naszych wojsk całą północ monarchji pruskiej, fortece zaś nad Wisłą wystawiając na nasze ataki. Gdybyśmy żywili podobne zamiary, stosowne byłoby może, by ku Warszawie ustępowała jeno silna arjergarda, której zadaniem byłoby pociągnąć nieprzyjaciela w tym kierunku, główna zaś część armji przeszłaby Wisłę pod Nieszawą i Plockiem, w punktach bardziej zbliżonych do nowego celu, który sobie założono.

Po opuszczeniu lewego brzegu Wisły wybór kierunku odwrotu na Brześć czy na Niemen zależałby głównie od operacyj nieprzyjaciela i od tego, skąd oczekivalibyśmy poważniejszych posiłków.

Gdyby w bitwie, która, jak przypuszczaliśmy, powinna być stoczona w okolicach Torunia na którymkolwiek brzegu Wisły, armja cesarza odniosła zwycięstwo, Prusacy dla dokonania odwrotu będą zmuszeni do wybierania pomiędzy kierunkiem Gdańska i Kistrzynia. W pierwszym wypadku, rozciągając nasze lewe skrzydło, przecinamy jej zrazu wszelkie komunikacje z Odrą, następnie powinniśmy podążać za nią ostro, dopóki nie zmusilibyśmy jej do szukania schronienia w Gdańsku, fortecy, która ze wszystkimi swemi umocnieniami i obozami oszańcowanemi jest w stanie dać schronienie całej armji, i w tym wypadku celem głównym naszych wysiłków byłoby zmuszenie tego miasta do poddania się. Przy drugim założeniu, ścigalibyśmy armję pruską dotąd, dopóki nie odrzucilibyśmy jej poza Odrę. Wówczas naprzeciw niej pozostawilibyśmy korpus obserwacyjny, wystarczający dla powstrzymania jej, resztę zaś sił naszych powinniśmy użyć do przeprowadzenia następujących zadań, których podjęcie jest rzeczą niezbędną, bez względu na to, jaki kierunek odwrotu po odniesionej klęsce obrała armja nieprzyjacielska.

Mianowicie, natychmiast po bitwie powinniśmy rozpocząć oblężenie Torunia i prowadzić je z jak największą energją. Parki oblężnicze, materiał do rzucenia mostów powinien być zawczasu przygotowany, dlatego, by nie odczuwać najmniejszej zwłoki w przeprowadzaniu tej pierwszorzędnej wagi operacji; gdyby tego wszystkiego nie miano pod ręką, byłoby to wielkim błędem. Zmuszenie Torunia do poddania się znacznie pomnożyłoby środki potrzebne do atakowania Gdańska, które wogóle wymaga znacznej ich ilości. Wzięcie Grudziądza, będąc mniejszej doniosłości, mogłoby być odłożone; możnaby się tymczasem zadowolnić blokowaniem tej fortecy.

Natychmiast po zwycięstwie korpus odpowiednio silny winien być marszem spieszonym skierowany od Wisły na tyły korpusu pruskiego stojącego nad Niemnem, by mu, przy pomocy korpusu naszego, stojącego już uprzednio naprzeciw niego, uniemożliwić wzięcie udziału w operacjach. Skoro więc my rozwinie my energiczną akcję, wojskom nieprzyjacielskim, zaangażowanym w tej stronie, trudno będzie wydobyć się z kłopotu. Być może będą one



Encore après la même victoire, un autre corps passerait la Noteć, occuperait le Duché de Posen, et, menaçant le flanc gauche, ainsi que les communications de l'armée prussienne de Silésie, qui aurait pu faire quelques progrès, la forcerait à la retraite, et en combinant ses opérations avec celles de notre corps d'armée de la Prosna, même en opérant une jonction avec ce dernier, et en attaquant l'ennemi, on le forcerait à se réfugier derrière l'Oder; si toutefois on ne parvenait pas à le détruire, ou au moins à le bien battre à le couper de la direction de Berlin, et à rejeter ses débris vers la Haute Silésie.

Tel devrait être le premier acte d'une guerre avec la Prusse. Il est vrai qu'on pourrait peut-être après une première bataille complètement gagnée pousser immédiatement avec la grande armée jusqu'à Berlin, en laissant les places de la Prusse sur la droite, et celles de la Silésie sur la gauche en la possession de l'ennemi. Mais, dès que par l'occupation de la capitale nous ne comptons pas produire une révolution en notre faveur, qui renverse le gouvernement existant, cette occupation serait prématurée; la pointe poussée jusqu'à Berlin resterait bien certainement sans aucun effet favorable, attirerait au contraire sur l'armée des dangers d'autant plus grands, qu'elle prolongerait d'avantage son séjour au delà de l'Oder. Pour agir méthodiquement, pour faire des conquêtes stables, il faut absolument après avoir battu l'armée ennemie prendre Thorn et Danzig, ou au moins, quant à cette dernière place, être assuré, que, réduite à son seul garnison et bien resserrée par un corps des troupes à nous, elle ne saurait produire aucune diversion sur nos derrières; il faut enfin, par une forte occupation de tout le pays entre le Royaume de Pologne et la mer Baltique, être hors d'inquiétude pour les derrières de notre grande armée, qui purlors se concentrerait vers Francfort et forcerait le passage de l'Oder, tandis que l'armée secondaire se serait avancée de la Prosna dans la Silésie.

Les Prussiens, qui en attendant auraient faits tous les efforts possibles pour réorganiser leur armée, viendraient vraisemblablement nous offrir une bataille pour disputer l'entrée de leur capitale. Après avoir remporté la victoire, notre armée, tout en poursuivant l'ennemi vaincu, occuperait Berlin purlors avec toute assurance. Des corps assiégeraient Küstrin et Glogau. Et il serait probablement utile de détacher un corps, qui, remontant l'Oder, combinerait ses opérations avec nos troupes qui déjà seraient entrées en Silésie par le Royaume de Pologne. Ces deux corps réunis acheveraient la conquête de cette importante province.

Si après la bataille livrée sur l'Oder l'armée prussienne se retirait en Silésie, notre grande armée se dirigerait également dans cette direction pour ne pas lui donner de répit, alors ce serait une armée secondaire qui occuperait Berlin.

Nous devons observer que les Prussiens, en adoptant les lignes d'opérations que nous avons indiqué pour eux, peuvent constamment profiter pour leurs convois du système de navigation intérieure qui unit Breslau, Magdeburg, Berlin, Küstrin, Dantzig, Thorn, Königsberg et Memel. En cas de succès, nous pourrions profiter de ce moyen jusqu'à Küstrin, après la prise de Thorn, et puis à mesure que nous prendrions les places ennemies. Nous avons en outre pour la facilité de nos transports la ligne du Bug, de la Muchawiec et du Prypec. Mais quant à la nouvelle ligne de navigation, que l'on exécute de la Narew au Niemen¹⁾, ce n'est qu'avec une grande circonspection que l'on pourrait s'en servir dans le commencement de la guerre, vu sa proximité des frontières.

¹⁾ Il s'agit ici du canal d'Augustów à la création duquel Prądzyński a participé. (Note de l'éditeur).

zmuszone wycofać się na Królewiec w stronę Piławy, porzucając cały kraj. Wówczas będą się one starały dotrzeć do Gdańska przez Nehrung¹⁾, lub też będą próbowały utrzymać się w oszańcowanym obozie przed Piławą. Co się tyczy dwu naszych korpusów, to te, spełniwszy swe zadanie przez zupełne zniszczenie wroga, zajmą całą tę część Prus, zwrócą się całą swą masą ku dolnej Wiśle, by współdziałać w dalszych operacjach całej kampanji.

Również po temże zwycięstwie inny korpus przekroczyłby Noteć, zająłby Księstwo Poznańskie, i, zagrażając lewemu skrzydłu jak również i komunikacjom armji pruskiej stojącej na Śląsku, która mogłaby nieco posunąć się naprzód, zmusiłby ją do cofnięcia się, kombinując zaś swe działania z działaniami naszego korpusu stojącego nad Prosną, nawet łącząc się z nim, i atakując nieprzyjaciela, zmusiłby go do szukania schronienia poza Odrą, o ile nie udałoby się go całkowicie zniszczyć, lub co najmniej dobrze pobić, odciąć od połączenia z Berlinem i odrzucić resztek jego sił w kierunku Górnego Śląska.

Taki powinienby być pierwszy akt wojny z Prusami. Niewątpliwie możnaby, być może po pierwszej bitwie całkowicie wygranej, pomknąć się natychmiast z wielką armją aż do Berlina, pozostawiając fortece pruskie na prawem, fortece zaś śląskie na lewem skrzydle we władaniu nieprzyjaciela. Jednakowoż skoro nie liczymy na to, że zajęcie przez nas stolicy wywoła obalającą istniejący rząd rewolucję na naszą korzyść, to zajęcie to byłoby przedwczesne. Taka wycieczka, aż do Berlina niewątpliwie pozostałaby bez korzystnego wrażenia, przeciwnie, ściągnęłaby na armję naszą niebezpieczeństwa tem większe, im dłużej armja ta przebywałaby poza Odrą. Ażeby działać prawidłowo, ażeby dokonywać podbojów trwałych, należy bezwarunkowo, pobijwszy armję nieprzyjacielską, opanować Toruń i Gdańsk, lub co najmniej, co do tej ostatniej fortecy, być pewnym, że ograniczona do swego własnego garnizonu i dobrze zablokowana jednym z naszych korpusów, nie będzie w stanie wykonać jakiejkolwiek dywersji na naszych tyłach; należy wreszcie przeprowadzić ostrą okupację całego kraju pomiędzy Królestwem Polskiem a morzem Bałtykiem, ażeby być zupełnie spokojnym o tyły naszej wielkiej armji, która wówczas skoncentrowałaby się około Frankfurtu i forsowałaby przejście przez Odrę, podczas gdy armja pomocnicza posunęłaby się od Prosny na Śląsk.

Prusacy, którzy tymczasem robiliby wszelkie możliwe wysiłki, by zreorganizować swą armję, staraliby się prawdopodobnie wydać nam bitwę, by niedopuszczyć do zajęcia przez nas ich stolicy. Odniosłszy zwycięstwo, armja nasza, ciągle idąc w ślad za pobitym nieprzyjacielem, z wszelką pewnością zajęłaby wówczas Berlin. Korpusy nasze oblegałyby Kistrzyn i Głogów. Byłoby też prawdopodobnie pożyteczną rzeczą detaszować korpus, który, idąc w górę Odry, uzgadniałby swe operacje z operacjami tych naszych wojsk, które przez Królestwo Polskie wkroczyłyby na Śląsk. Dwa te korpusy złączone dokończyłyby podboju tej ważnej prowincji.

Gdyby po bitwie stoczony nad Odrą armja pruska cofała się na Śląsk, nasza wielka armja ruszyłaby również w tym samym kierunku, by nie pozwolić jej wythnać; w takim razie Berlin zajęłaby armja drugorzędna.

Musimy zauważyć, że Prusacy, obierając te linje operacyjne, któreśmy wskazali, mogą ustawicznie korzystać dla przewożenia swych taborów z wewnętrznego systemu żeglugi, łączącego Wrocław, Magdeburg, Berlin, Kistrzyn, Gdańsk, Toruń, Królewiec i Kłajpedę. W razie powodzenia moglibyśmy i my korzystać z tego środka aż do Kistrzyna, wzięwszy Toruń, z dalszego zaś ciągu tej linji — w miarę opanowywania fortec nieprzyjacielskich.

Ponadto mamy jeszcze dla ułatwienia transportu linję Bugu, Muchawca i Prypeci. Co się jednak tyczy nowej linji nawigacyjnej, która jest wykonywana²⁾, od Narwi do Niemna,

¹⁾ Mierzeję Świeżą. (P. w.).

²⁾ Prądzyński mówi tu o kanale Augustowskim, którego był współtwórcą. (P. w.).

Il se pourrait qu'au moment d'une rupture avec la Prusse, les troupes de cette puissance, qui en temps de paix peuvent être habituellement concentrées sur un espace beaucoup plus resserré, que les armées de l'Empereur se trouveraient beaucoup plus tôt en mesure de commencer les hostilités; pour profiter de cet avantage, elles prendraient incontinent l'initiative et vu leur supériorité momentanée, s'avanceraient dans des directions quelconques pour occuper tout le pays sur la rive gauche de la Vistule et s'emparer de Varsovie. Alors les troupes que de notre côté on serait parvenu à rassembler dans les premiers moments ne pourraient se maintenir dans leurs positions, vu leur faiblesse numérique, elles se verraient forcées de se replier sur Varsovie, même de repasser la Vistule, tout en disputant le terrain, en repoussant des attaques, mais sans livrer une bataille rangée. Dans ce cas, si les renforts attendus arrivaient directement à l'armée, celle-ci, prenant l'offensive, ne pourrait attaquer l'ennemi que de front. L'on ne pourrait attendre de succès que de la seule valeur des troupes; rien des combinaisons stratégiques: et toujours l'ennemi resterait-il le maître de choisir la direction de sa retraite, lorsqu'il y serait enfin forcé par la perte d'une bataille. Mais si nous dirigeons les troupes de secours, dont les colonnes arrivants de différents points se seraient massées en marche, sur Modlin, ou Płock, ou Nieszawa, enfin, d'après la position du moment de l'ennemi, sur les derrières de son armée, qui se serait dirigée vers Varsovie, qui aurait même peut-être occupé cette capitale; si par un mouvement rapide, exécuté par la rive droite de la Vistule, nous réunissons à ces troupes l'armée, ou au moins une partie de l'armée, qui jusqu'à ce moment battait en retraite, et si avec cette masse formidable nous débouchons sur les derrières de l'armée prussienne, il est évident, que nous nous emparons d'emblée de toutes ses communications avec la Prusse proprement dite et de la route directe de Berlin. L'ennemi par le seul effet de ce mouvement serait forcé à une prompte retraite, et si nous conservons toujours l'avance que nous aurions pu gagner sur son flanc, il ne pourrait opérer que sur Breslau cette retraite vraisemblablement désastreuse, ou bien même il serait totalement rejeté dans la Haute Silésie. Peut-être serait-il réduit à livrer bataille seulement pour rétablir ses communications.

Dans une hypothèse telle que nous venons de l'admettre, peut-être pourrait-on employer avantageusement une finte pour donner le change à l'ennemi. On dirigerait par exemple les troupes qui viendraient par la Lithuanie, formées en armée, dans la Prusse Orientale en les proclamant destinées à une diversion sur la basse Vistule à l'attaque des places ennemies. Les troupes venant du midi seraient proclamées être des secours pour l'armée de Varsovie, dont la direction leur serait assignée. Mais tout-à-coup toutes ces troupes, par des mouvements prompts et combinés, se rabatteraient sur le point indiqué pour le passage de la Vistule à Płock ou à Nieszawa, et exécuteraient en masse le mouvement ci dessus projeté.

Lorsqu'à la suite de grands revers notre armée serait définitivement rejetée par les Prussiens au delà de la Vistule, elle pourrait dans bien des cas, s'arrêter avantageusement entre Knyszyn et Goniądz, derrière les marais et les rivières de Supraśl, Narew et Biebrza, en occupant les débouchés de Lipsk, Sztabin, Ossowiec, Tykocin. Ce serait une position d'attente à peu-près inattaquable et très difficile à tourner dans laquelle on aurait le loisir d'attendre les renforts, de se réorganiser et d'aviser au parti le plus avantageux à prendre dans l'occurrence.

Nous n'avons fait jusqu'à présent aucune mention de l'influence que les opérations maritimes sur la Baltique exerceraient sur celles des armées de terre. Elles n'en sauraient avoir aucune au début de la campagne et leur considération ne peut apporter de changement dans la disposition de notre plan général. Mais dès que les succès couronneraient les

to możnaby z niej korzystać w początkach wojny tylko z wielką ostrożnością ze względu na jej bliskość od granicy.

Mogłoby się zdarzyć, że w chwili zerwania z Prusami, wojska tego mocarstwa, które w czasie pokoju mogą być zwyczajnie skoncentrowane na przestrzeni daleko bardziej ograniczonej, niż armje Cesarza, daleko prędzej mogłyby rozpocząć kroki wojenne; by skorzystać z tej przewagi, podjęłyby one natychmiast inicjatywę zaczepną, i z uwagi na tę ich chwilową przewagę, posunęłyby się w jakichkolwiek bądź kierunkach, by zająć cały kraj na lewym brzegu Wisły i opanować Warszawę. Wówczas wojska, które z naszej strony zdołanoby zgromadzić, w pierwszych chwilach nie mogłyby się utrzymać na swych pozycjach ze względu na ich liczebną niższość, musiałyby one cofać się ku Warszawie, nawet przejść Wisłę, ustępując krok za krokiem, odpierając ataki, lecz nie staczając regularnej bitwy. W tym wypadku, gdyby oczekiwane posiłki przybywały wprost do armji, ta ostatnia, biorąc inicjatywę, mogłaby zaatakować nieprzyjaciela tylko z frontu. Wówczas sama tylko wartość wojsk mogłaby zapewnić powodzenie; nie możnaby nic liczyć na kombinacje strategiczne, i zawsze nieprzyjaciel pozostałby panem w wyborze kierunku swego odwrotu, gdyby do tego wreszcie na skutek przegranej bitwy został zmuszony. Lecz o ile skierujemy wojska posiłkowe, których kolumny, przybywając z różnych punktów, łączyłyby się w marszu, — na Modlin, Płock, lub Nieszawę, wreszcie, stosownie do pozycji zajętej chwilowo przez nieprzyjaciela, na tyły tej jego armji, któraby się skierowała ku Warszawie, i być może nawet zajęłaby tę stolicę, jeżeli szybkim poruszeniem, wykonanem z prawego brzegu Wisły, złączymy z temi wojskami armję, lub przynajmniej część armji, która do tej pory cofała się, i jeżeli z tą poważną masą będziemy debuszować na tyły armji pruskiej, jasne jest, że odrazu opanujemy wszystkie jej linje komunikacyjne z właściwemi Prusami i z prostą drogą do Berlina. Prostem rezultatem tego ruchu będzie zmuszenie nieprzyjaciela do szybkiego odwrotu, jeżeli zaś będziemy mogli nadal osiągać to, by go wyprzedzać na jego skrzydle, będzie on mógł wykonywać ten odwrót, niewątpliwie równający się klęsce, tylko na Wrocław, lub też nawet zostanie on całkowicie odrzucony na Górny Śląsk. Być może będzie on zmuszony do stoczenia bitwy tylko dla odzyskania swych linii komunikacyjnych.

Przy tej hipotezie, którąśmy tylko co przyjęli, być może korzystniej byłoby zastosować podstęp, by zwieść nieprzyjaciela. Możnaby np. skierować wojska, nadchodzące z Litwy, uformowane w armję, do Prus Wschodnich, głosząc, że są one przeznaczone do dokonania dywersji nad dolną Wisłą, do atakowania fortec nieprzyjacielskich. Wojska, nadchodzące z południa, ogłoszonoby za przeznaczone jako pomoc dla armji broniącej Warszawy, którą wskazanoby im jako kierunek. Naraz wojska te ruchem szybkim i skombinowanym zwróciłyby się nagle do punktu przeznaczonego im do przejścia Wisły pod Płockiem, lub pod Nieszawą, i w masie wykonałyby ruch wyżej projektowany.

Gdyby na skutek wielkich niepowodzeń armja nasza została definitywnie odrzucona przez Prusaków poza Wisłę, mogłaby ona w wielu wypadkach zatrzymać się korzystnie pomiędzy Knyszynem i Goniądzem poza błotami i rzekami Supraślą, Narwią i Biebrzą, zajmując Lipsk, Sztabin, Ossowiec, Tykocin. Byłaby to pozycja wyczekująca, prawie niedostępna i trudna do obejścia, zajmując którą, możnaby spokojnie oczekiwać posiłków, reorganizować się i obmyślać, jakaby najkorzystniejszą powziąć decyzję przy nadarzającej się okazji.

Do tej pory nie wzmiankowaliśmy jeszcze nic o wpływie, jakiby na działania armji lądowej wywrzeć mogły operacje morskie na Bałtyku. W początkach kampanji nie miałyby one żadnego wpływu i względ na nie nie może wprowadzić żadnej zmiany w układzie naszego ogólnego planu działania. Z chwilą jednak, gdy powodzenie uwieńczyłoby działanie oręża cesarskiego, ich doniosłość dla dalszego prowadzenia wojny stałaby się daleko poważniejsza.

armes de l'Empereur, leur importance deviendrait majeure pour la continuation de la guerre. Si les Prussiens, à l'aide des alliés qu'ils pourraient avoir parmi les puissances maritimes, étaient maîtres de la mer, leurs opérations dans le royaume de Prusse pourraient être infiniment plus hardies, que dans le cas contraire; ils pourraient tenir avec beaucoup plus de ténacité à la Vistule et aux côtes, et se baser plus longtemps sur Dantzig, au risque même de compromettre la communication directe avec Berlin. Quant à nous, si nous ne sommes pas maîtres de la mer, nous nous trouvons dans l'obligation d'employer beaucoup plus de circonspection, afin de nous garantir des diversions, qui à tout moment pourraient nous menacer des côtes. Alors moins que jamais nous pourrions songer à nous engager au delà de l'Oder, avant d'avoir réduit Dantzig, et sans avoir assuré notre sécurité de ce côté par un corps de réserve, qui occuperait cette province, et serait assez respectable pour la garantir contre toute attaque par mer. Mais il est aussi à observer, que lorsque l'ennemi dominerait sur la Baltique, l'attaque de Kolberg, Memel, Pillau, et en premier lieu celle de Dantzig devient beaucoup plus difficile, qu'elle ne le serait dans le cas, où les flottes de l'Empereur seraient maîtresses de cette mer.

Nous avons eu lieu d'observer à plusieurs reprises, qu'en attaquant la Prusse, nous donnons sur une quantité de places fortes, dont plusieurs sont du premier ordre, — et que nous ne pouvons espérer d'obtenir aucun succès stable avant de nous être emparé de quelques unes de ces places. Nous devons donc nous préparer à faire des sièges. Par conséquent il faut avoir à portée les parcs d'artillerie et du génie, nécessaires pour cet objet et dont la pénurie pourrait faire avorter les opérations les plus importantes, et les mieux conçues. Tous ces objets ne peuvent être en dépôt que dans de bonnes places de guerre, rapprochées du théâtre des opérations. Il est en outre de la plus grande importance de bien soigner d'avance l'instruction (non seulement la théorie, mais aussi la partie pratique) des officiers et des troupes d'artillerie et du génie, pour les rendre propres à la guerre de sièges¹⁾.

Un objet très essentiel pour entreprendre le siège d'une place—forte c'est d'en avoir un plan détaillé et exact. Mainte entreprise de ce genre a complètement échouée, parce que d'après des renseignements faux ou inexacts on avait conduit les attaques sur la partie la plus forte de la place. Il est donc d'une bien grande importance de réunir de longue main dans le dépôt de génie tous les plans et renseignements qu'il serait possible de se procurer relativement aux places—fortes des pays voisins. Mais on sait combien peu satisfaisants sont les plans qui se trouvent dans le public, et qui ne donnent aucune lumière sur la nature des revêtements, la profondeur des fossés, le relief des ouvrages, les casemates, les galeries crénelées, les fortifications souterraines, les jeux d'eau, les commandements des parapets et du terrain; et tous ces objets dans leur différentes combinaisons constituent cependant les divers degrés de force des fortifications et des places de guerre en général. Or, presque toutes les places de la Prusse se sont trouvées pendant plusieurs années entre les mains des Français, qui on fait même dans plusieurs des constructions importantes. Il n'y a pas de

¹⁾ Il y aurait des observations intéressantes à faire sur l'instruction dans une armée; nonseulement sur l'instruction si essentielle, relative au service de l'infanterie et de la cavalerie proprement dit, mais en généralisant la thèse, sur celle des troupes de toutes armes. L'auteur du présent mémoire lui-même, ayant donné pendant plusieurs heures des cours de fortification de campagne et permanente, et de tactique à Messieurs les officiers et aux conducteurs du Quartier-maître général, a été à même de faire bien des aperçus sur cet sujet. Mais comme il sort de l'objet de notre travail actuel, nous nous bornerons à avoir signalée son importance. (Note de l'auteur).

Gdyby Prusacy przy pomocy sojuszników, których mogliby mieć pomiędzy potęgami morskimi, stali się panami morza, operacje ich w Królestwie Pruskim mogłyby być daleko śmielsze, niż w wypadku przeciwnym; mogliby oni z daleko większym uporem trzymać się nad Wisłą i na wybrzeżu morskim, opierając się dłużej o Gdańsk, ryzykując nawet narażenie się na utratę swej bezpośredniej komunikacji z Berlinem. Co do nas, jeżeli nie będziemy panami na morzu, obowiązkiem naszym będzie przestrzeganie daleko większej ostrożności, by się zabezpieczyć od dywersyj, jakie w każdej chwili mogłyby nam grozić od strony wybrzeża. Wówczas mniej niż kiedykolwiekbyśmy mogliśmy myśleć o zapuszczaniu się poza Odrę, dopóki nie opanowalibyśmy Gdańska i dopóki nie zapewnilibyśmy sobie z tej strony bezpieczeństwa zapomocą korpusu rezerwowego, który zająłby tę prowincję, był zaś dość groźny, by ją uchronić od jakiegokolwiekbyś ataku od strony morza. Lecz należy również zauważyć, że, skoroby nieprzyjaciół panował na Bałtyku, atakowanie Kołobrzegu, Kłajpedy, Piławy, a przedewszystkiem Gdańska staje się znacznie trudniejsze, niż wtedy, gdyby flota Cesarza była władczynią tego morza.

Mieliśmy możność niejednokrotnie zauważyć, że, atakując Prusy, natykamy się na cały szereg fortec, z których kilka jest pierwszorzędnych, i że nie możemy spodziewać się osiągnięcia jakiegokolwiekbyś powodzenia stałego, nie opanowawszy kilku z nich. Musimy więc przygotować się do prowadzenia oblężeń, z czego wynika, że musimy mieć pod ręką parki artyleryjskie i inżynieryjne niezbędne do tego celu, których brak mógłby wykrzywić najpoważniejsze i najlepiej pomyślane operacje. Wszystkie do tego celu potrzebne obiekty muszą być gotowe na składzie w dobrych punktach obronnych, zbliżonych do teatru działań wojennych. Ponadto jest rzeczą pierwszorzędnej wagi dbać zawczasu o wykształcenie (nie tylko teoretyczne, ale i praktyczne) oficerów artylerji i inżynierji, by ich uczynić zdatnymi do wojny oblężniczej¹⁾.

Rzeczą bardzo doniosłą dla podjęcia oblężenia fortecy jest posiadanie dokładnego i szczegółowego jej planu. Wiele przedsięwzięć tego rodzaju zupełnie chybiło, ponieważ wskutek błędnych lub niedokładnych danych, atakowano najsilniejszą część fortecy. Jest więc sprawą pierwszorzędnej wagi zgromadzenie w zakładach inżynierji wszystkich planów i wiadomości, jakie tylko będzie można wydostać, o fortcach w państwach sąsiednich. Lecz skądinąd wiadomo, jak mało wystarczające są plany ogólnie dostępne, które nie rzucają żadnego światła na rodzaj odzieży fortecznej, na głębokość rowów, na profil umocnień, na kazamaty, galerje blankowane, fortyfikacje podziemne, urządzenia wodne, na ustosunkowanie wysokości parapetów do terenu; wszystkie zaś te rzeczy w ich najrozmaitszych kombinacjach wytwarzają wszak stopniowanie siły fortyfikacji i punktów obronnych w ogólności. Otóż prawie wszystkie fortece pruskie znajdowały się przez szereg lat w rękach Francuzów, którzy nawet w wielu z nich przeprowadzili poważne prace konstrukcyjne. Bezwątpienia plany niwelacyjne, rysunki szczegółowe²⁾, dotyczące wszystkich tych fortec, znajdują się w archiwach inżynierji

¹⁾ Można by poczynić ciekawe uwagi odnośnie do wykształcenia w armji, nie tylko co do wykształcenia podstawowego, dotyczącego służby właściwej w piechocie i w jeździe, ale i, uogólniając zagadnienie, co do wykształcenia w wojskach wszelkiej broni. Autor niniejszego memoriału, wykładając przez wiele godzin kurs fortyfikacji polowej i stałej, również jak i taktyki panom oficerom i konduktorom Kwatermistrzostwa Generalnego, mógł poczynić w tej kwestji wiele spostrzeżeń. Lecz ponieważ nie wchodzi to w zakres naszej obecnej pracy, ograniczymy się jedynie do zaznaczenia doniosłości tego zagadnienia. (P. a.).

²⁾ A nawet memoriały opisowe. (P. a.).

doute, que des plans nivelés, des dessins de détails ¹⁾, concernant toutes ces places, se trouvent dans les archives du génie français à Paris. Nous croyons, qu'en attachant pour quelque temps un officier de capacité ²⁾ à la légation de l'Empereur à Paris, il trouverait le moyen de tirer des copies de toutes ces pièces, qui pourraient devenir quelque jour de la plus grande utilité pour le service de Sa Majesté. Nous croyons encore, qu'un officier qui aurait servi dans l'armée Polonoise, et surtout dans le génie, lors de l'existence du Duché de Varsovie, un officier décoré de la Légion d'Honneur, trouverait le plus de facilités à s'acquitter d'une pareille mission.

¹⁾ Et même des mémoires descriptifs. (Note de l'auteur).

²⁾ Ou plutôt un officier intelligent. (Note de l'auteur).

wojskowej francuskiej w Paryżu. Sądzymy, że, delegując na pewien czas zdolnego oficera ¹⁾ do poselstwa Cesarskiego w Paryżu, będzie można wydostać kopje wszystkich odnośnych aktów, które kiedykolwiek mogą stać się jak najbardziej pożyteczne dla służby Jego Cesar-skiej Mości.

Sądzymy nadto, że oficer, który służył w armji polskiej, zwłaszcza zaś w korpusie in-żynierów, jeszcze w czasach Księstwa Warszawskiego, oficer, ozdobiony orderem Legji Hono-rowej, najłatwiej wywiązałby się z podobnej poruczonej mu misji.

GUERRE CONTRE L'AUTRICHE ET LA PRUSSE
RÉUNIES
L'EMPEREUR DES FRANÇAIS
NAPOLÉON I^{ER}
A RACZAJ OFICERA INTELIGENTNEGO. (P. a.)

TROISIÈME PARTIE.

GUERRE CONTRE L'AUTRICHE ET LA PRUSSE RÉUNIES.

Si nous avons supposé, en cas de guerre avec l'Autriche toute seule, ou bien avec la Prusse renforcée d'auxiliaires, chacune de ces puissances nous opposant des forces à peu près égales aux nôtres, nous devons admettre, que la Prusse et l'Autriche réunies, nous feraient la guerre avec des armées supérieures en nombre, à moins qu'une diversion puissante n'occupât ailleurs une partie de leurs forces: comme par exemple si la France, devenant l'alliée de l'Empereur, attaquait ces deux puissances en Italie et sur le Rhin, et attirait par là dans ces contrées lointaines une partie de leurs troupes. Cependant nous commencerons par admettre le cas le moins favorable, celui où nous aurions sur les bras toutes les forces de ces deux puissances. Et nonseulement se cas est très possible, mais encore faut-il s'attendre à ce que cette coalition, si une fois elle parvenait à se former, serait solide et durable; d'une part à cause de la jalousie et de l'inquiétude qu'inspire aux états limitrophes la puissance de la Russie; et puis les armées de chacun de ces états pouvant agir séparément, sans qu'il y ait besoin de faire des combinaisons bien difficiles pour mettre en rapport les opérations d'armées, qui ne seraient pas en contact, mais dont chacune, étant assez forte pour agir isolément, aurait son champ d'opérations particulier. Par conséquent nulle occasion de mésentendues, aucun motif de jalousie entre les chefs; il ne s'agirait pour chaque armée que de pousser toujours en avant, et chacune aurait le même intérêt à faire des conquêtes, pour les incorporer aux états de sa monarchie. Il y aurait même de chaque côté émulation d'efforts, pour surpasser les faits d'armes, que l'on apprendrait avoir été exécutés par les alliés, sur un théâtre éloigné.

Pour compenser le désavantage de notre infériorité numérique, nous n'avons que la position centrale du Royaume de Pologne, renforcée de la Vistule, qui nous permet d'opérer sur ses deux rives, et contre différents ennemis, consécutivement avec les mêmes troupes. Mais cet avantage est très grand, si l'on en sait tirer parti. Nous avons déjà eu l'occasion d'indiquer dans les parties précédentes les avantages que la saillie du Royaume procurait aux armées de l'Empereur pour attaquer, pour ainsi dire en flanc, les monarchies Autrichienne et Prussienne; pour prendre à revers quelques unes de leurs plus importantes lignes de défense. Nous avons vu également de quelle utilité cette saillie pouvait être pour la défensive. La faculté de résister dans ce saillant diminue il est vrai, lorsqu'il serait attaqué de différents côtés par les deux puissances limitrophes; mais son importance n'en reste pas moins grande.

Le Royaume de Pologne est en quelque sorte un grand boulevard, qui interdit l'invasion de l'Empire, et en défend les approches. Tant que ce royaume est occupé en force, l'Empire est garanti, et l'Autriche et la Prusse sont menacées. On peut facilement prévoir

CZĘŚĆ TRZECIA.

WOJNA Z AUSTRIĄ I PRUSAMI.

Jeżeli przypuszczaliśmy, że na wypadek wojny z Austrią samą lub Prusami wzmocnionemi przez sojuszników, każde z tych państw przeciwstawi nam siły mniej więcej równe naszym, to jednak musimy przyjąć, że Prusy i Austrija połączone wystąpią przeciwko nam z armją liczebnie wyższą od naszej, chyba że jakaś potężna dywersja odciągnie gdzieindziej części ich sił, jak na przykład w tym wypadku, gdyby Francja, sprzymierzając się z Cesarzem, zaatakowała oba te państwa we Włoszech i nad Renem, ściągając przez to w te odległe strony pewną część ich wojsk. Jednakże zacniemy od rozważenia wypadku najmniej dla nas korzystnego, gdy będziemy mieli do czynienia ze wszystkimi siłami tych dwu państw. Nie tylko bowiem wypadek ten jest bardzo możliwy, ale nadto jeszcze należy liczyć się z tem, że koalicja ta, skoro raz się utworzy, będzie mocna i trwała; z jednej strony z powodu zazdrości i niepokoju, jaki potęga Rosji wzbudza w państwach sąsiednich; z drugiej strony z powodu tego, że armje każdego z tych państw mogą działać samodzielnie bez konieczności uciekania się do dość trudnych kombinacji strategicznych dla skoordynowania operacyj armji, nie pozostających ze sobą w kontakcie, z których przeciwnie każda, będąc dość silna, by działać osobno, miałaby swój odrębny teren operacyjny. A więc nie byłoby najmniejszej okazji do nieporozumień, żadnego powodu do zazdrości pomiędzy wodzami; zadaniem każdej armji nie byłoby nic innego, jak tylko ustawiczne dążenie naprzód i każdej z nich w równej mierze zależałoby na dokonywaniu podboju nieprzyjacielskich terenów, by je wcielić do swego państwa. Z każdej strony byłoby też pewne współzawodnictwo w wysiłkach, by zaćmić czyny bojowe sojusznika na oddalonym teatrze wojny.

Zrekompensować niekorzyści, wypływające z naszej liczebnej mniejszości, może tylko pozycja centralna Królestwa Polskiego, wzmocniona przez Wisłę, która pozwala nam operować na jej obydwu brzegach i przeciwko różnym przeciwnikom, kolejno temi samemi wojskami. Korzyść ta jest bardzo znaczna, jeżeli umie się ją wyzyskać. W rozdziałach poprzednich mieliśmy już sposobność wskazać na tę właśnie możliwość wyzyskania przez armje Cesarza geograficznego kształtu Królestwa w celu flankowego zaatakowania monarchij austriackiej i pruskiej i opanowania kilku ważniejszych ich linii obronnych.

Widzieliśmy również jakie usługi kształt ten oddać może dla celów obronnych. Zdolność stawiania oporu w tym występie zmniejsza się, przyznać trzeba, skoro byłby on atakowany z różnych stron przez dwa sąsiednie mocarstwa, lecz mimo to doniosłość jego pozostaje wielka.

Królestwo Polskie jest pewnego rodzaju wielkiem przedmurzem, niedopuszczającym do inwazji w głąb Cesarstwa i broniącym przystępu do niego. O ile Królestwo obsadzone jest silnie, Cesarstwo jest zabezpieczone, zaś Prusy i Austrija zagrożone. Można łatwo przewidzieć, że w wielu wypadkach walka o posiadanie Królestwa będzie długa i zacięta. Wypada więc zgromadzić wszystkie środki, by zapewnić sobie jak najdłuższe posiadanie go. Środki te są

que dans bien des cas, la possession du royaume deviendra l'objet d'une lutte longue et acharnée. Il convient donc de réunir tous les moyens possibles, pour s'en assurer la plus longue possession. Ces moyens sont de deux sortes: les uns qui doivent être préparés de longue main, tels que les fortifications et les mesures administratives. Les autres moyens ne peuvent être employés qu'au moment de la rupture. Le plus important parmi ces derniers, c'est d'y réunir des armées, dont la force corresponde au but proposé. Nous traiterons ailleurs des fortifications par rapport à ce théâtre de la guerre ¹⁾. Les mesures administratives n'entrent pas dans le sujet de ce mémoire. Nous allons nous occuper de la direction à donner aux masses agissantes, en évitant toutefois de répéter les observations et les idées, que nous avons été dans le cas d'émettre dans les deux premières parties, et qui se rapportent pour la plupart à la hypothèse actuellement admise.

Nous allons commencer par donner les dispositions et le plan de campagne de l'ennemi, tels que nous croyons qu'il les arrêterait à peu près; parce qu'il nous paraît que ce sont les meilleures dispositions qu'il puisse faire.

Ses masses seraient trop nombreuses, leur approvisionnement serait trop difficile, pour qu'il put songer à les employer en une seule grande armée. D'ailleurs s'il voulait même adopter un pareil parti, il serait réduit à découvrir des pays immenses, et à les exposer sans défense à nos coups; ce à quoi il ne peut se résoudre en aucune manière.

Le projet des ennemis serait vraisemblablement de resserrer d'abord avec plusieurs grandes armées indépendantes celles de l'Empereur dans le Royaume de Pologne; de s'emparer de leurs communications; de les attaquer; de les réduire entièrement; ou au moins, après les avoir vaincues, d'en rejeter les débris au delà du Niemen et du Bug, ce qui terminerait le premier acte de la guerre. Après cela, les Prussiens entreprendraient probablement l'invasion du pays situé au nord de la Prypéc, et les Autrichiens celle des provinces au midi de cette rivière.

Pour parvenir à ce résultat, nous croyons que les forces ennemies seraient disposées de la manière suivante.

Un corps entre le Niemen et la Pregel, serait chargé de couvrir la Prusse Orientale, et d'inquiéter la communication directe entre Varsovie et Pétersbourg.

La grande armée prussienne, rassemblée à Thorn, serait destinée à prendre l'offensive, à attaquer les forces qui lui seraient opposées; et en donnant la main à l'armée qui déboucherait de Silésie, à s'emparer de tout le pays sur la rive gauche de la Vistule et de Varsovie. Alors elle chercherait à se mettre en relation avec la grande armée autrichienne; elle passerait le fleuve, bloquerait ou même assiégerait Modlin etc. Cette armée étant réunie à cheval sur la Vistule, et devant remonter ce fleuve, pourrait aussi commencer ses opérations par la rive droite, si des circonstances particulières, comme par exemple la grande supériorité numérique des armées ennemies, le manque des points de passages fortifiés sur la Vistule de notre part, rendaient cette manoeuvre sans danger pour les Prussiens, et leur promettaient des avantages plus décisifs, un résultat plus prompt.

Une armée secondaire serait sur la Prosna, pour couvrir la Silésie, le Duché de Posen, et coopérer aux opérations offensives de la grande armée. Peut-être les Autrichiens trouveraient-ils à propos de faire concourir aux attaques de cette armée prussienne un corps qui déboucherait par Cracovie, après avoir occupé cette République.

La grande armée autrichienne déboucherait entre la Vistule et le Bug et investirait Zamość; elle chercherait à s'emparer de nos communications; elle attaquerait nos troupes et

¹⁾ Voir la IV-me partie de ce Mémoire. (Note de l'éditeur).

deux sortes: telles, qu'elles doivent être obmises d'avance, comme les fortifications et les préparatifs de caractère administratif, et telles, qu'elles peuvent être appliquées seulement au moment de la rupture. Le plus important parmi ces dernières, c'est d'y réunir des armées, dont la force corresponde au but proposé. Nous traiterons ailleurs des fortifications par rapport à ce théâtre de la guerre ¹⁾. Les mesures administratives n'entrent pas dans le sujet de ce mémoire. Nous allons nous occuper de la direction à donner aux masses agissantes, en évitant toutefois de répéter les observations et les idées, que nous avons été dans le cas d'émettre dans les deux premières parties, et qui se rapportent pour la plupart à la hypothèse actuellement admise.

Nous allons commencer par donner les dispositions et le plan de campagne de l'ennemi, tels que nous croyons qu'il les arrêterait à peu près; parce qu'il nous paraît que ce sont les meilleures dispositions qu'il puisse faire.

Ses masses seraient trop nombreuses, leur approvisionnement serait trop difficile, pour qu'il put songer à les employer en une seule grande armée. D'ailleurs s'il voulait même adopter un pareil parti, il serait réduit à découvrir des pays immenses, et à les exposer sans défense à nos coups; ce à quoi il ne peut se résoudre en aucune manière.

Le projet des ennemis serait vraisemblablement de resserrer d'abord avec plusieurs grandes armées indépendantes celles de l'Empereur dans le Royaume de Pologne; de s'emparer de leurs communications; de les attaquer; de les réduire entièrement; ou au moins, après les avoir vaincues, d'en rejeter les débris au delà du Niemen et du Bug, ce qui terminerait le premier acte de la guerre. Après cela, les Prussiens entreprendraient probablement l'invasion du pays situé au nord de la Prypéc, et les Autrichiens celle des provinces au midi de cette rivière.

Pour parvenir à ce résultat, nous croyons que les forces ennemies seraient disposées de la manière suivante.

Un corps entre le Niemen et la Pregel, serait chargé de couvrir la Prusse Orientale, et d'inquiéter la communication directe entre Varsovie et Pétersbourg.

La grande armée prussienne, rassemblée à Thorn, serait destinée à prendre l'offensive, à attaquer les forces qui lui seraient opposées; et en donnant la main à l'armée qui déboucherait de Silésie, à s'emparer de tout le pays sur la rive gauche de la Vistule et de Varsovie. Alors elle chercherait à se mettre en relation avec la grande armée autrichienne; elle passerait le fleuve, bloquerait ou même assiégerait Modlin etc. Cette armée étant réunie à cheval sur la Vistule, et devant remonter ce fleuve, pourrait aussi commencer ses opérations par la rive droite, si des circonstances particulières, comme par exemple la grande supériorité numérique des armées ennemies, le manque des points de passages fortifiés sur la Vistule de notre part, rendaient cette manoeuvre sans danger pour les Prussiens, et leur promettaient des avantages plus décisifs, un résultat plus prompt.

Une armée secondaire serait sur la Prosna, pour couvrir la Silésie, le Duché de Posen, et coopérer aux opérations offensives de la grande armée. Peut-être les Autrichiens trouveraient-ils à propos de faire concourir aux attaques de cette armée prussienne un corps qui déboucherait par Cracovie, après avoir occupé cette République.

La grande armée autrichienne déboucherait entre la Vistule et le Bug et investirait Zamość; elle chercherait à s'emparer de nos communications; elle attaquerait nos troupes et

¹⁾ Patrz część czwartą niniejszego memoriału. (P. w.)

tâcherait de les refouler sur Varsovie; enfin elle s'étendrait vers la Narew et chercherait à se mettre en communication avec les Prussiens.

Les Autrichiens auraient enfin un corps d'armée vers Brody. La quantité de troupes dont les ennemis pourraient disposer dans le cas d'une telle alliance, les mettrait peut-être à même, de rendre ce corps assez nombreux pour qu'il put tenter l'invasion des provinces situées entre la Gallicie et le Dniepr, pour diminuer par là nos chances de retraite du Royaume de Pologne.

Les ennemis ayant disposé de cette manière leurs masses, la position des armées de l'Empereur dans le Royaume de Pologne serait très semblable à celle des armées françaises en Saxe, pendant la campagne d'automne de l'année 1813.

Les Français avaient un avantage qui nous manquerait; celui d'être les maîtres de l'Elbe, jusqu'à son embouchure, et un autre moins important, d'avoir trois bonnes places sur l'Oder; tandis que nous ne serions pas en possession de tout le cours de la Vistule. Mais d'un autre côté nous ne serions pas exposés à un danger pareil à celui que courut Napoléon, lorsque les Bavares, abandonnant son parti, se réunirent au corps autrichien qui leur était opposé, et vinrent s'interposer sur sa ligne de retraite.

L'analogie qui existe entre la position des Français en Saxe, et celle que les armées de l'Empereur occuperaient sur la Vistule, dans la hypothèse admise, nous porte à faire quelques réflexions sur la campagne des premiers, malgré l'extrême répugnance que nous sentons à hasarder des observations critiques sur les opérations d'un grand capitaine.

De toutes les campagnes de Napoléon, c'est celle qu'il a faite dans l'automne de 1813 en Saxe, que nous pouvons le moins admirer. En effet, il est difficile de revenir de l'étonnement que l'on ressent, en voyant un si fameux général succomber en deux mois de temps et perdre une grande armée, malgré les avantages que lui assuraient sa position concentrique sur l'Elbe, les nombreuses places qu'il occupait, l'unité du commandement réuni en ses mains, enfin le prestige d'une renommée militaire, dont la gloire n'avait pu être encore entièrement éclipsée par les revers de la campagne de Russie, dont l'expérience aurait dû même servir d'avertissement. Tous ces avantages étaient certes de nature à compenser la supériorité numérique qui se trouvait du côté des alliés.

Disons le, la cause première d'un résultat aussi fâcheux pour les armes françaises, a été une hauteur démesurée dans leurs chefs, qui considéraient les adversaires avec un mépris injuste; c'était un orgueil, provenant peut-être d'une trop longue série de succès, qui ne voulait pas admettre la possibilité de voir vaincus dans une bataille rangée les soldats de la grande nation; c'était enfin une prévention, qui, à force de le répéter avec complaisance, était parvenue à se le persuader, que les éléments tout seuls avaient opérés la destruction de la grande armée en Russie. Dans la campagne de Saxe nous voyons avec étonnement les Français partout inférieurs en nombre, et même souvent par la qualité des troupes, et partout sur l'offensive dans le même temps. Oudinot à Gross-Beeren ¹⁾, Macdonald à la Katzbach ²⁾, Ney à Jüterbek ³⁾, Vandamme devant Töplitz ⁴⁾ étaient attaquants: tous essayèrent des défaites, et la campagne

¹⁾ Gross-Beeren. Village dans la province de Brandebourg, rendu célèbre par la bataille du 23 août 1813 lors la tentative d'Oudinot d'avancer sur Berlin. (Note de l'éditeur).

²⁾ Bataille du 26 août 1813 entre Blücher et Macdonald. Katzbach—petite rivière en Silésie dans le district de Liegnitz. (Note de l'éditeur).

³⁾ Jüterborg—chef-lieu de district dans la régence de Potsdam. Bataille du 6 septembre 1813 près du village de Dennewitz à 4 klm. au sud—ouest d'Jüterborg pendant l'offensive tentée par Ney contre Berlin. (Note de l'éditeur).

⁴⁾ Bataille de Culm le 29—30 août 1813. Töplitz—ville dans le nord de la Tcheco-Slovaquie. (Note de l'éditeur).

Austrjacy wreszcie mieliby jakiś korpus około Brodów. Liczebność wojsk, jaką nieprzyjaciele mogliby rozporządzać w wypadku przyjętego przez nas wspólnego ich działania, być może pozwoliłaby im na takie wzmocnienie tego korpusu, że mógłby on próbować wtargnąć do prowincji położonych pomiędzy Galicją i Dnieprem, ażeby przez to utrudnić nam odwrót z Królestwa Polskiego.

Jeżeli więc nieprzyjaciele w ten sposób rozporządzą swemi wojskami, sytuacja armij Cesarza w Królestwie Polskiem będzie bardzo podobna do sytuacji armij francuskich w Saksonji podczas kampanji jesiennej 1813 r. Francuzi jednak mieli jedną przewagę, której nam będzie brak, mianowicie byli panami Elby aż do samego jej ujścia i jeszcze jedną, wprowadzie mniej ważną, mianowicie mieli trzy dobre fortece nad Odrą; my zaś nie bylibyśmy w posiadaniu całego biegu Wisły. Z drugiej jednak strony nie bylibyśmy wystawieni na niebezpieczeństwo podobne do tego, na jakie narażony był Napoleon, gdy Bawarzy, porzucając jego sprawę, połączyli się ze stojącym naprzeciw nich korpusem austriackim i przecięli linję odwrotu Francuzów.

Analogja istniejąca między pozycją Francuzów w Saksonji i pozycją, jaką armje Cesarza zajęłyby nad Wisłą, w hipotezie przez nas przyjętej, skłania nas do poczynienia pewnych spostrzeżeń nad kampanją Francuzów w Saksonji, pomimo całej obawy, jaką odczuwamy, ośmielając się na uwagi krytyczne nad operacjami wielkiego wodza.

Ze wszystkich kampanij Napoleona jego kampanja saska jesienią 1813 r. wzbudza w nas najmniej podziwu. Rzeczywiście trudno jest zrozumieć, jak ten tak słynny wojownik mógł ulec we dwa miesiące przeciwnikom i stracić dużą armję, mając w ręku tak korzystne warunki, jak koncentryczna pozycja na Elbie, liczne fortece, zajęte przez jego wojska, jedność dowództwa skupionego w jego rękach, wreszcie urok sławy wojennej, jeszcze nie zaćmionej całkowicie niepowodzeniami kampanji rosyjskiej, której doświadczenia powinny były przecież posłużyć mu za pewnego rodzaju przestrożę. Tę wszystkie korzystne okoliczności mogły niewątpliwie zrekompensować przewagę liczebną sprzymierzonych.

Musimy powiedzieć, że główną przyczyną tak opłakanego dla armji francuskiej rezultatu kampanji jesiennej 1813 r. była nadmierna pewność siebie francuskich dowódców, którzy traktowali swych przeciwników z zupełnie niesłuszną i niesprawiedliwą pogardą. Była to pewnego rodzaju pycha, płynąca zapewne z nader licznych dawniejszych zwycięstw, nie przypuszczająca możliwości poniesienia klęski przez żołnierzy wielkiego narodu; było to wreszcie mniemanie, które, często z zadowoleniem powtarzane, stało się głębokiem przekonaniem, że tylko wyłącznie żywioły przyrody spowodowały zniszczenie Wielkiej Armji w Rosji. W kampanji saskiej ze zdziwieniem widzimy wszędzie Francuzów słabszych nie tylko liczebnie, ale często nawet słabszych co do jakości wojsk, a jednocześnie wszędzie podejmujących działania zaczepne. Oudinot pod Gross-Beeren ¹⁾, Macdonald nad Katzbachem ²⁾, Ney pod Jüterborgiem ³⁾, Vandamme przed Töplitz ⁴⁾ byli stroną zaczepną: wszyscy ponieśli porażki i kampanja była przegrana. Ale gdyby Francuzi ograniczyli się wogóle do ścisłej defensywy, z wyjątkiem punktu, gdzieby znajdował się osobiście w danym momencie sam Napoleon, gdyby on, wzmacniając swemi w centrum znajdującymi się rezerwami swe różne armje, atakował stopniowo różnych otacza-

¹⁾ Wieś w prowincji Brandenburskiej, pamiętna bitwą 23 sierpnia 1813 r. podczas próby Oudinot'a posunięcia się na Berlin. (P. w.).

²⁾ Bitwa 26 sierpnia 1813 r. między armją Blüchera i Macdonaldem. Katzbach — niewielka rzeczka na Śląsku w okręgu Lignickim. (P. w.).

³⁾ Jüterborg — miasto powiatowe w regencji poczdamskiej. Bitwa 6 września 1813 r. pod wsią Dennewitz, o 4 klm. na pld. zach. od Jüterborga, podczas próby ofensywy Ney'a na Berlin. (P. w.).

⁴⁾ Bitwa pod Kulmem 29—30 sierpnia 1813 r. Töplitz miasto w północnych Czechach. (P. w.).

fut perdue. Mais si les Français s'étaient bornés à une stricte défensive en général, hormis le point où se serait trouvé Napoléon de sa personne; si celui-ci renforçant de sa réserve centrale ses différentes armées, eut attaqué consécutivement les différents ennemis, dont il se trouvait entouré, il est permis de croire, que le résultat de la campagne n'eut été nullement aussi funeste pour lui. Il y avait par exemple l'armée commandée par le prince royal de Suède, qui entre l'Oder et l'Elbe, garnies de places fortes occupées par les Français, avec la mer à dos, et menacée à revers par le maréchal Davoust, se trouvait dans une position assez précaire et à laquelle on pouvait par conséquent porter des coups bien sensibles; et, vu la proximité, revenir encore à temps en Saxe. Il y avait après cela l'invasion de la Bohême à exécuter avec des forces majeures, dont on pouvait espérer une forte impression sur le cabinet Autrichien, et dans tous les cas, le maintien de la confédération du Rhin.

Nous avons cru cette digression convenable, pour démontrer la nécessité d'éviter, dans une position analogue, les fautes qui ont perdu l'armée française. Revenons à notre sujet.

A chaque armée ennemie il faudrait bien en opposer une; naturellement plus faible, et par conséquent réduite à une stricte défensive. Toutes ces armées se borneraient à disputer le terrain pied à pied, s'arrêtant derrière chaque rivière, défendant chaque défilé, et recherchant soigneusement les positions fortes par elles mêmes, ou qui peuvent être rendues telles par quelques ouvrages de campagne¹⁾. Et il ne faut pas croire que la Pologne, pour ne pas être un pays de montagnes, soit dépourvue de pareilles positions. Sans doute que celles où une armée perchée sur des rochers, se trouve inattaquable, y sont plus rares que dans d'autres pays plus montueux. Mais aussi de pareilles positions ne sont pas toujours les meilleures. Si une armée ne saurait être abordée sans de trop grandes difficultés, ou pas du tout, on ne l'attaque pas; on l'investit dans sa position, et on la bloque, ou bien par des manoeuvres on la force à abandonner volontairement son refuge. Et de cette manière, si elle ne subit pas le sort des Saxons au fameux camp de Pirna²⁾, de position en position elle sera réduite à évacuer de grandes étendues de pays, sans avoir brûlé une amorce. Mais quoique inférieure, ce n'est qu'en combattant qu'elle peut espérer se maintenir sur le champ d'opérations qui lui aurait été assigné, au moins le plus longtemps possible: ce n'est qu'en combattant qu'elle peut espérer obtenir des avantages. Or, une armée inférieure en nombre, et à laquelle un ennemi supérieur ne donne aucune prise pour l'attaquer lui même avec avantage; une armée inférieure qui ne refuse pas de se battre, doit chercher à compenser par des avantages locaux son infériorité numérique: elle choisira donc des positions avantageuses, mais qui par un excès de force ne fassent pas renoncer l'ennemi à ses projets d'attaque; dont au contraire les apparences lui promettent des facilités trompeuses. Ces avantages dont on a besoin, on les obtient de ces hauteurs à pentes douces, si favorables pour y disposer des batteries, et derrière lesquelles on peut mettre à couvert les masses d'infanterie et de cavalerie. Puis quelques bouquets de bois touffu, quelque bâtiment solide devant le front ou sur les flancs de l'ordre de bataille, qui rendent le service de bonnes redoutes. Puis encore des bas-fonds marécageux, des étangs et toute sorte d'obstacles à portée de notre

¹⁾ Nous aurions bien des choses à consigner des idées que nous croyons neuves à émettre sur l'emploi des fortifications passagères en campagne; sur cet objet que les mémoires venus de Sainte-Hélène signalent comme une partie de l'art de la guerre, qui n'avait nullement suivi les progrès de la science, et qui par conséquent devait être un sujet tout particulier d'étude et de méditations pour les militaires instruits. Mais ce sujet exigeant un travail étendu demanderait à être traité à part. (Note de l'auteur).

²⁾ L'histoire offre plus d'un exemple semblable d'armées forcées à capituler dans des camps inexpugnables. (Note de l'auteur). La capitulation de Pirna a eu lieu pendant la guerre de Sept-Ans le 16 octobre 1756. (Note de l'éditeur).

jàcych go nieprzyjaciół, można przypuszczać, że rezultat kampanji bezwarunkowo nie byłby dla niego tak oplakany.

Takiej np. armji pod dowództwem następcy tronu szwedzkiego, stojącej pomiędzy Odrą i Elbą w kraju usianym fortecami, zajętemi przez Francuzów, z morzem z tyłu, zagrożonej z drugiej strony przez marszałka Davout'a, znajdującej się wobec tego w sytuacji mocno niepewnej, można było zadać dotkliwie ciosy i, ze względu na niezbyt wielką odległość, powrócić jeszcze na czas do Saksonji. Była jeszcze np. możność wtargnięcia z większymi siłami do Czech, co, jak należało się spodziewać, wywarłoby duże wrażenie na gabinecie austriackim i w każdym razie spowodowałoby utrzymanie Konfederacji Reńskiej.

Uważaliśmy za stosowne zrobić tę dygresję, by przestrzec przed powtórzeniem w sytuacji analogicznej błędów, które zgubiły armję francuską. Powróćmy teraz do naszego przedmiotu.

Każdej armji nieprzyjacielskiej należałoby przeciwstawić jakąś armję naszą; naturalnie słabszą, a więc zredukowaną do ścisłej defensywy. Wszystkie te armje ograniczałyby się do bronięcia terenu krok za krokiem, zatrzymując się za każdą rzeką, broniąc każdego przejścia i starannie wyszukując pozycji silnych z natury, lub takich, które mogłyby być umocnione naprędce paru fortyfikacjami polowymi¹⁾. A nie należy mniemać, że Polska, jako kraj przeważnie płaski, jest pozbawiona podobnych pozycji. Niewątpliwie pozycje takie, gdzie armja, siedząc na skałach, jak na żerdzi, jest niedostępna, są w Polsce radsze, niż w krajach innych, bardziej górzystych. Ale również z drugiej strony podobne pozycje nie zawsze są najlepsze. Jeżeli jakaś armja może być osiągnięta tylko z wielkim trudem, albo nawet zupełnie nie może być osiągnięta, nie atakuje się jej, otacza się ją w jej pozycji i blokuje, lub też zapomocą odpowiednich manewrów zmusza się ją do dobrowolnego opuszczenia swego schronienia. I w ten sposób, jeżeli nie ulegnie ona losowi Sasów w słynnym obozie pod Pirną²⁾, to, ustępując z pozycji na pozycję, będzie zmuszona do opuszczenia wielkich przestrzeni kraju bez dania jednego strzału. Ale jakkolwiek słabsza, armja taka tylko przy pomocy walki może mieć nadzieję utrzymania się na wyznaczonym jej terenie operacyjnym, jak można najdłużej przynajmniej. Tylko walcząc może ona mieć nadzieję osiągnąć korzyści. A więc armja liczebnie słabsza, której silniejszy nieprzyjaciół nie daje żadnej okazji do korzystnego zaatakowania go, armja liczebnie słabsza, która nie uchyla się od bitwy, winna szukać zrekompensowania swej liczebnej niższości przez korzyści lokalne: wybierze więc ona jakieś pozycje korzystne, nie takie jednak, któreby, jako wymagające użycia przy atakowaniu ich nadmiernego wysiłku, zniechęcały nieprzyjaciela do podejmowania prób w tym kierunku, przeciwnie zaś takie, które dawałyby zwodnicze pozory, że atak pójdzie łatwo. Te niezbędne korzyści znaleźć można w tych wyniosłościach o stokach łagodnych, tak nadających się do ustawienia na nich baterij, poza którymi można umieścić w ukryciu masy piechoty i jazdy, następnie w kilku kępach gęstych drzew, kilku solidnych budynkach przed frontem lub na flankach linii bojowej, które mogą pełnić zastępczo rolę dobrych redut, wreszcie w wyrwach błotnistych, stawach i wszelkich innych przeszkodach, leżących w polu naszego obstrzału, które zmuszą atakujące kolumny nieprzyjacielskie do złamania się i do działania nie w szyku

¹⁾ Mielibyśmy wiele rzeczy do zanotowania o pomysłach, które uważamy za nowe i godne rozpoznać, w zakresie użycia fortyfikacji dorywczych w czasie kampanji. Przedmiot ten, który pamiętniki nadesłane z wyspy św. Heleny ogłaszają, jako część sztuki wojennej, część nieobjętą postępową wiedzą, a więc nadającą się do specjalnego studjowania przez wykształconych wojskowych, wymaga obszernej pracy i winienby być traktowany osobno. (P. a).

²⁾ W historii znajdujemy więcej podobnych przykładów armij zmuszonych do kapitulowania w obozach zdawało się niezdobytych. (P. a.). Kapitulacja pod Pirną miała miejsce podczas wojny 7-letniej dnia 16 października 1756 r. (P. w.).

mousquetterie, qui forceront les colonnes d'attaque ennemies à se rompre, qui ne leur permettront de s'engager que partiellement. De pareils objets peuvent, dans une heureuse disposition, et lorsqu'on en sait tirer habilement parti, procurer des positions excellentes. Nous en connaissons dans le pays une quantité de très bonnes en ce genre à employer dans les différentes situations où les événements de la guerre auraient amené les armées belligérantes. Il suffit de voir le pays pour découvrir de ces positions de tous les côtés. Mais pour cela il ne suffit pas de regarder simplement: il faut voir avec le coup d'oeil militaire, qui ne s'acquière pas; il est un don de la nature: l'application et l'expérience le développent et le perfectionnent. Au reste il serait pédantesque de consigner ici une nomenclature de bonnes positions. Nous en avons indiqué quelques-unes dans les deux premières parties ¹⁾, qui seraient également dans le cas de servir dans la hypothèse présente.

Notre corps d'armée du Niemen et celui qui serait réuni en Volhinie, tous les deux bien faibles, agiraient à peu près indépendamment, chacun de son côté. Tout ce que nous avons déjà dit antérieurement à leur sujet ²⁾, se rapporte ici littéralement; c'est pourquoi nous croyons superflu d'en faire la répétition. Quant aux trois armées de Nieszawa, de la Prosna et de Zamość, celles-ci devraient combiner leurs opérations. Elles auraient leur retraite indiquée dans la direction de Varsovie, ou bien vers le point, où les événements de la campagne auraient conduit l'armée centrale, dont il n'a pas encore été question.

Ce serait l'armée de réserve, sous les ordres immédiats du généralissime de toutes les forces de l'Empereur, dont la nomination est de rigueur dans la hypothèse admise. Cette armée, déjà avant la rupture, aurait été rassemblée dans l'intérieur du Royaume de Pologne, où elle serait à même de se porter au secours de chacune de nos trois armées, sur les frontières.

Sans avoir aucune donnée sur les forces relatives des armées des parties belligérantes, sans avoir des états au moins approximatifs de leurs troupes, il est impossible de déterminer quelque chose de précis sur la composition des armées, dont nous avons jugé la formation nécessaire; et il serait bien oiseux de former à ce sujet des suppositions gratuites. En général, les armées réparties primitivement sur les frontières, quoique beaucoup plus faibles que les forces ennemies qu'elles auraient en tête, devraient être cependant proportionnellement assez fortes, pour conserver isolement la consistance absolument nécessaire pour que chacune put agir indépendamment, pour qu'un premier choc, une simple rencontre avec l'ennemi, ne les mit pas tout d'abord en déroute. Mais la répartition des forces devrait être calculée de la sorte, que chacune de ces armées, étant renforcée par la réserve centrale, acquit une prépondérance décidée sur son adversaire.

L'armée de réserve, destinée à frapper les coups décisifs, aurait à soutenir le plus grand nombre de combats importants; par la nature de sa destination, elle aurait aussi très fréquemment des marches forcées à faire. L'armée de réserve devrait être par conséquent composée des meilleures troupes. Et dans toutes les directions où elle serait dans le cas de se diriger, tous les préparatifs devraient être constamment faits, pour que rien n'arrêtât la rapidité de ses mouvements. Les approvisionnements en tout genre devraient être disposés pour elle sur les points convenables; les chemins mis en état; les ponts établis; les reconnaissances faites.

On sent bien que l'armée de réserve ne resterait pas oisive dans ses cantonnements, à attendre la tournure des événements. Dès les commencements des hostilités elle se serait

¹⁾ Voir page 48-me. (Note de l'éditeur).

²⁾ Voir plus haut page 34-me, 46-me. (Note de l'éditeur).

zwartym, lecz w rozproszeniu. Dzięki tego rodzaju warunkom, przy szczęśliwem ich ugrupowaniu i umiejętnem ich wyzyskaniu, można uzyskać doskonałe pozycje. Tego rodzaju bardzo dobrych pozycji, odpowiednich do użycia w rozmaitych sytuacjach, w jakich na skutek wypadków wojennych znalazłyby się armje wojujące, w naszym kraju znamy wiele. Wystarczy poznać nieco kraj, by je wszędzie wynaleźć. Ale do tego nie wystarczy wzrok zwykły, do tego trzeba posiadać rzut oka wojskowy, którego nie można nabyć, ponieważ jest on darem natury; wprawa i doświadczenie rozwijają go tylko i udoskonalają. Zresztą byłoby to zbyt niemiłym wchodzeniem w szczegóły wyliczać tu nazwy tych dobrych pozycji. Wskazaliśmy niektóre z nich w dwu poprzednich częściach ¹⁾, między innymi takie, które mogłyby być przydatne w hipotezie obecnie omawianej.

Nasze korpusy, jeden nad Niemnem, drugi na Wołyniu, obydwaj dość słabe, działałyby prawie niezależnie, każdy w swoim zakresie. Wszystko to, cośmy już poprzednio o ich ewentualnych działaniach powiedzieli ²⁾, dosłownie tutaj zastosować można, dlatego też uważamy za zbędne powtarzanie tego. Co się tyczy trzech armij koło Nieszawy, nad Prosną i koło Zamościa, to te winnyby działania swe wzajemnie uzależniać. Miałyby one wskazany kierunek odwrotu na Warszawę, lub też na punkt, gdzie wypadki wojenne doprowadziłyby armję centralną, o której jeszcze nie było mowy.

Byłaby to armja rezerwowa pod bezpośrednimi rozkazami naczelnego wodza wszystkich sił cesarskich; utworzenie takiego stanowiska przy postawionej przez nas hipotezie jest niezbędne. Armja ta, jeszcze przed zerwaniem stosunków, byłaby zgromadzona wewnątrz Królestwa Polskiego, skąd byłaby w stanie ruszyć na pomoc każdej z naszych trzech armij na granicach.

Nie posiadając żadnych danych o stosunku wzajemnym sił armij obu stron walczących, nie mając wykazów stanu przynajmniej przybliżonego ich wojsk, jest rzeczą niemożliwą określić ściśle skład armij, sformowanie których uznaliśmy za konieczne; i byłoby rzeczą bezużyteczną snuć na ten temat na niczem nie oparte przypuszczenia. Wogóle jednak armje nasze, rozmieszczone początkowo na granicach, jakkolwiek znacznie słabsze od przeciwstawionych im armij nieprzyjacielskich, powinnyby jednak bezwarunkowo być same w sobie tak silne, ażeby mogły działać niezależnie, i ażeby pierwsze starcie się, pierwsze proste spotkanie z nieprzyjacielem nie przyprawiło ich odrazu o klęskę. Podział zaś sił winien być obliczony w ten sposób, ażeby każda z tych armij, wzmocniona przez centralną rezerwę, nabyła nad przeciwnikiem swym decydującej przewagi.

Armja rezerwowa, przeznaczona do zadawania ciosów decydujących, miałaby do wytrzymania największą ilość poważnych walk. Z tytułu swego przeznaczenia musiałaby ona też bardzo często wykonywać forsowne marsze. Z tego wynika, że armja rezerwowa winna składać się z wojsk najlepszych. I we wszystkich kierunkach, gdzie wypadłoby się jej udać, wszystkie przygotowania powinnyby być zrobione, by nic nie powstrzymało szybkości jej ruchów. Wszelkiego rodzaju zaprowiantowanie winno być przygotowane dla niej w odpowiednich punktach, drogi doprowadzone do porządku, mosty postawione, wywiady zrobione.

Rozumie się, że armja rezerwowa nie pozostałaby bezczynna na swych stanowiskach, oczekując jeno, jaki obrót wezmą wypadki. Z chwilą rozpoczęcia działań wojennych ruszyłaby ona z miejsca; co więcej, sama podejmując inicjatywę, połączyłaby się z jedną z naszych armij na granicy. Tworząc wówczas wielką armję, zaatakowałaby energicznie w danym punkcie stojącego przeciwnika, nie dając mu chwili wytchnienia dotąd, aż zniósłaby go całkowicie, lub co najmniej stopniowemi atakami odepchnęła daleko od granic i tak dostatecznie osłabiła, ażeby właściwa armja do działania na danym punkcie przeznaczona mogła dalej osiągać już

¹⁾ Patrz str. 49 a. (P. w.).

²⁾ Patrz wyżej str. 35-a sq. 47-a. (P. w.).

mise en marche: qui plus est, prenant elle même l'initiative, elle se serait réunie à l'une de nos armées sur les frontières. Formant purlors la grande armée, elle attaquerait vigoureusement l'adversaire opposé, et ne lui donnerait aucun répit, jusqu'à ce qu'elle l'eut mis hors de cause, ou au moins jusqu'à ce que par des attaques consécutives elle l'eut repoussé loin des frontières, et l'eut suffisamment affaibli, pour que les troupes que l'on destinerait à cet effet, pussent continuer les succès déjà obtenus, ou au moins contenir pendant quelques temps cet adversaire. Quant à la réserve, appelée par les progrès que l'ennemi aurait sans doute eu dans ces entrefaites, sur une autre partie des frontières, et qui y rendraient sa présence nécessaire, elle se dirigerait, toujours sous la conduite du généralissime, vers ce nouveau théâtre, où elle recommencerait la même manœuvre. Dans ses mouvements l'armée de réserve aurait souvent l'occasion d'arriver inopinément sur la ligne d'opérations de quelque armée ennemie; ce qui serait d'une bien plus grande efficacité, que si elle venait s'opposer de front. Pour expliquer notre pensée, nous allons donner un exemple de la manœuvre que nous entendons.

Pendant que notre grande armée, formée par la réunion de l'armée de Nieszawa avec celle de réserve, aurait mené battant l'armée Prussienne de Thorn, en descendant la Vistule, celle de Silésie se serait peut-être avancée vers Varsovie, jusqu'au point de menacer cette capitale. Alors l'armée de réserve, laissant à celle de Nieszawa la tâche de contenir l'ennemi contre lequel elles agissaient ensemble jusqu'à cet moment, viendrait, par une marche rapide, déboucher par Łęczyca, Koło ou Konin sur les communications de son nouvel adversaire.

Il n'y aurait que des données positives sur l'état des affaires au moment de la rupture, d'après lesquelles on put former des combinaisons, qui pourraient conduire à déterminer de quel côté l'armée de réserve devrait diriger ses premières opérations. Toutefois il paraîtrait que ce ne peut être au delà de l'Oder. Il est beaucoup plus important d'assurer nos deux flancs, en étendant l'aile gauche jusqu'à la chaîne des Karpathes, par l'occupation de la Gallicie; et l'aile droite à la Baltique en occupant le royaume de Prusse. Les opérations de la grande armée Autrichienne, qui de Léopol prendrait à revers notre ligne de la Vistule, pourraient peut-être devenir plus dangereuses pour nous, que celles des Prussiens sur la Vistule, contre lesquels ce fleuve nous offre des facilités pour la défensive. Mais d'un autre côté les Prussiens, à l'aide de la Vistule et de leurs places, ont plus de moyens de prolonger leur résistance dans la Prusse, que n'en ont les Autrichiens en deçà des montagnes, en Gallicie. Enfin les Autrichiens expulsés de ce dernier pays, conservent la faculté de déboucher de la Hongrie dans la même direction, après avoir réorganisé leur armée, toujours en tournant notre base d'opérations; tandis que les Prussiens étant une fois chassés du royaume de Prusse, leur base d'opérations change entièrement: de la Vistule elle se transporte purlors sur l'Oder; notre ligne de communication avec la Dźwina devient entièrement assurée, et notre position infiniment simplifiée. Il paraîtrait d'après toutes ces considérations, que cette partie des états Prussiens, qui s'étend jusqu'à la mer Baltique et l'Oder, devrait peut-être devenir le principal objet de nos combinaisons et de nos efforts. Mais pour ne pas être dérangé dans les opérations projetées contre la Prusse, par la diversion que la grande armée Autrichienne pourrait exécuter, en s'avancant sur nos derrières, pour gagner le temps nécessaire à la conduite des sièges, peut-être serait-il nécessaire de se mettre d'abord pour un certain temps à l'abri d'une intervention dangereuse et pour cela il faudrait peut-être commencer les opérations de la campagne par une attaque dirigée avec la masse principale de nos forces contre les Autrichiens; par une victoire remportée sur eux en bataille rangée, à la suite de laquelle ils seraient réjetés au delà des montagnes; et alors on aurait le

zдобyte powodzenia, lub co najmniej przez pewien czas trzymać tego przeciwnika w szachu. Co się zaś tyczy samej armji rezerwowej, to ta zapewne będzie odwołana w inną stronę granic, na skutek postępów, jakie tam nieprzyjaciół niewątpliwie tymczasem zrobi, wskutek czego obecność jej tam stanie się niezbędną. Skieruje się więc ona, zawsze pod przewodnictwem naczelnego wodza, ku temu nowemu teatrowi wojny, gdzie rozpocznie znowu taki sam manewr.

Armji rozerwowej w jej ruchach zdarzałyby się często sposobność wpaść zniemacka na linję operacyjną którejś z armij nieprzyjacielskich, przez co rezultat jej działań mógłby być daleko skuteczniejszy, niż rezultat spotkania frontowego. Dla wyjaśnienia naszej myśli damy przykład manewru takiego, o jakim w tej chwili myślimy.

Podczas, gdy nasza wielka armja, utworzona, przez połączenie się armji Nieszawskiej z armją rezerwową, biłaby armję pruską Toruńską i idąc w dół Wisły parła ją przed sobą, armja pruska Śląska posunęłaby się być może ku Warszawie tak dalece, że zagrażałaby tej stolicy. Wówczas nasza armja rezerwowa, pozostawiając armji Nieszawskiej zadanie pilnowania tego nieprzyjaciela, przeciwko któremu działały one dotąd wspólnie, wyruszyłaby szybkim marszem, by dokonać wypadu przez Łęczycę, Koło lub Konin na linję komunikacyjnę swego nowego przeciwnika.

Gdybyśmy nawet mieli dane rzeczywiste o stanie rzeczy w momencie zerwania, dane, na podstawie których możnaby mniej więcej ustalić w którą stronę armja rezerwowa winna skierować swe pierwsze działania, to w każdym razie pokazałoby się, że działania te nie mogą być skierowane poza Odrę. Daleko ważniejszem jest zabezpieczyć sobie nasze dwie flanki, rozciągając lewe skrzydło aż do łańcucha Karpat przez zajęcie Galicji, zaś prawe skrzydło aż do Bałtyku, zajmując Prusy Wschodnie.

Operacje wielkiej armji austriackiej, która ze Lwowa zaatakowałaby od tyłu naszą linję Wisły, mogłyby być być może stać się dla nas bardziej niebezpieczne, aniżeli operacje Prusaków na Wiśle, przeciwko nim bowiem rzeka ta daje nam dla celów defensywnych pewne udogodnienia. Ale z drugiej strony Prusacy przy pomocy Wisły i fortec nad nią leżących mają większą możność przeciągania swego oporu w Prusach Wschodnich, niż Austriacy z tej strony gór w Galicji. Austriacy wreszcie, wyparci z tej ostatniej, zachowują możność, zreorganizawszy swą armję, debuszowania z Węgier w tym samym kierunku, zawsze obchodząc naszą podstawę operacyjną, podczas gdy Prusacy, raz wyparci z Prus Wschodnich, muszą całkowicie zmienić swoją podstawę operacyjną, przenosząc ją wtedy na Odrę; nasza linja komunikacyjna z Dźwiną staje się całkowicie zabezpieczona, pozycja zaś nasza nieskończenie uproszczona. Na podstawie tych wszystkich rozważań zdaje się, że ta część państwa pruskiego, która rozciąga się do morza Bałtyckiego i Odry, winnaby, być może, stać się głównym przedmiotem naszych kombinacyj strategicznych i naszych wysiłków. Ażebyśmy jednak w naszych projektowanych przeciwko Prusom operacyach nie byli krępowani dywersją, jaką nam może zrobić wielka armja austriacka, posuwając się na nasze tyły, ażebyśmy uzyskali czas niezbędny do przeprowadzenia oblężeń, być może byłoby konieczne zabezpieczyć się odrazu na pewien czas od grożącej interwencji i dlatego trzeba byłoby, być może, rozpocząć operacje tej kampanji od ataku skierowanego główną masą naszych sił przeciwko Austriakom. Dzięki zwycięstwu odniesionemu nad nimi w bitwie regularnej, rezultatem której byłoby odrzucenie ich poza góry, moglibyśmy swobodnie podjąć nasze projekty przeciwko Prusom. Lecz, powtarzamy, tworząc wszystkie te kombinacje, nie uwzględnialiśmy zupełnie wpływu, jaki polityka nie omieszkaby wyrzucić na operacje wojenne.

Jeżeliby projekt kampanji, który tylko co nakreślił, nie udał się, gdyby nieprzyjacielem, dzięki przeczornemu postępowaniu, faworyzowani przez los, który zawsze ma tak wielki

loisir d'entreprendre les projets contre la Prusse. Mais, nous le répétons, en formant toutes ces combinaisons, nous avons mis entièrement de côté l'influence que la politique ne manquerait pas d'exercer sur les opérations.

Si le projet de campagne que nous venons de tracer ne réussissait pas, si les ennemis par une conduite prudente, et favorisés de la fortune, qui toujours conserve une si grande influence sur les événements de la guerre, dont les caprices dérangent si souvent les combinaisons le mieux conçues, si les ennemis disons nous, trouvaient constamment le moyen d'éviter la bataille partout où notre force serait prépondérante et s'ils remportaient constamment des avantages sur tous les autres points; si l'expérience eut démontré, que l'armée de réserve se ruinait à faire des marches forcées infructueuses, à travers tout le théâtre de la guerre, alors, avant de songer encore à abandonner la Vistule, il conviendrait peut-être de resserrer le champ des opérations, en rapprochant toutes nos armées du centre commun de Varsovie. Alors on recommencerait les mêmes manœuvres, avec quelques chances de succès de plus: car, les distances se trouvant plus rapprochées, et ayant l'avantage d'être à cheval sur la Vistule, la Narew et le Bug, tandis que ces rivières sépareraient les différentes armées ennemies, on pourrait affaiblir d'avantage pour un temps plus limité les différentes armées, afin de renforcer d'autant plus celle qui serait alors chargée de la manœuvre principale, du mouvement offensif. En un mot, on pourrait réunir une masse centrale plus forte, qu'on n'aurait pu le faire, lorsque les armées se trouvaient séparées par de plus grandes distances, pour attaquer l'adversaire qui se serait le plus avancé, et puis les autres à leur tour. Enfin nos armées étant plus rapprochées de Varsovie seraient plus en état de s'entre-secourir.

Il est facile de sentir, sans qu'il y ait besoin de s'étendre pour cela en démonstration, de quel immense avantage il est pour notre défense d'être à cheval sur la Vistule, sur la Narew, et sur le Bug; de quel avantage il est pour nous de pouvoir avec une masse centrale prendre l'offensive consécutivement contre plusieurs armées ennemies, séparées par ces grandes rivières. Un avantage semblable nous le trouvons dans la Prypeć, lorsque des événements de la guerre, malheureux, auraient repoussé les armées de l'Empereur de la Vistule. La Prypeć, que l'on peut considérer comme un prolongement de la ligne formée par le Bug et le Muchawiec, coupe le nouveau théâtre des opérations perpendiculairement, direction, qui pour une rivière considérable nous paraît plus importante, que lorsque son cours se présente de front à l'ennemi. En effet, dans ce dernier cas l'adversaire choisit à volonté son point de passage, qui étant une fois exécuté, tout l'obstacle tombe. Tandis que lorsque la rivière coule perpendiculairement, l'ennemi opérant sur une de ses rives, laisse en notre pouvoir tout le pays situé de l'autre côté, d'où nous avons la facilité de former des entreprises contre sa ligne d'opérations. Si l'ennemi divise ses forces, pour agir simultanément sur les deux rives, il nous laisse la faculté d'accabler ses forces divisées avec une masse centrale.

La Prypeć est plus propre que toute autre rivière à remplir une pareille destination. Les marais et les forêts qu'elle traverse, les bords également marécageux de ses nombreux affluents, rendent tout ce district, que l'on nommait autre-fois Ruś Czarna, impropre aux opérations d'une armée ennemie considérable, tant par les difficultés du terrain, que par la stérilité du pays. Tandis que nous, étant maîtres des points de passage, si peu nombreux sur cette rivière, étant les maîtres de toutes les communications et notamment de la navigation de la Prypeć elle-même, nous aurions d'une part la facilité de faire arriver nos convois, sans compter les approvisionnements réunis d'avance sur les points convenables; de l'autre la faculté de passer à volonté avec toutes nos forces sur les deux rives. Enfin les affluents présentent une quantité de positions défensives, propres à être occupées dans tous les sens

wpływ na wypadki wojenne, kaprysy zaś jego tak często psują najlepiej obmyślane kombinacje, gdyby nieprzyjaciele, powiedzmy, znajdowali stale możliwość uchylecia się od bitwy wszędzie tam, gdzie nasze siły byłyby przeważające, na wszystkich zaś innych punktach sami odnosili przewagę, jeżeliby doświadczenie wykazało, że armja rezerwowa niszczy się przez bezskuteczne marsze wzdłuż całego teatru wojny, wówczas, wprzód jeszcze zanim pomyślelibyśmy o opuszczeniu Wisły, wypadłoby być może ścieśnić teren naszych operacji, przybliżając wszystkie nasze armje do wspólnego centrum koło Warszawy. Wówczas na nowo rozpoczęłoby te same manewry z pewnemi większemi widokami powodzenia, ponieważ wówczas odległości byłyby mniejsze, stojąc zaś korzystnie po obu stronach Wisły, Narwi i Bugu, gdy jednocześnie rzeki te rozdzielałyby rozmaite armje nieprzyjacielskie, możnaby bardziej osłabić na pewien bardziej ograniczony okres czasu poszczególne armje nasze w celu odpowiednio większego wzmocnienia tej, której powierzonyby był manewr główny t. j. ruch zaczepny. Jednem słowem wówczas możnaby zgromadzić masę centralną silniejszą, niż wtedy, gdy armje byłyby rozdzielone większemi odległościami, i użyć ją do zaatakowania przeciwnika najbardziej w danym momencie wysuniętego, a potem z kolei innych. Wreszcie armje nasze, jako bardziej zbliżone do Warszawy, mogłyby skuteczniej wzajemnie się wspierać.

Łatwo zrozumieć i nie potrzeba tego szeroko udowadniać, jak wielce korzystne przy naszym odpornym stanowisku jest to, że zajmujemy obydwie brzegi Wisły, Narwi i Bugu, jak korzystną dla nas jest możliwość masą centralną podjąć ofensywę kolejno przeciwko kilku armjom nieprzyjacielskim rozdzielonym temi wielkimi rzekami. Podobnie korzystną sytuację znajdujemy nad Prypecią, skoroby nieszczęśliwe dla nas wypadki wojenne wyparły armje Cesarza z nad Wisły. Prypeć, którą można uważać za przedłużenie linii Bugu i Muchawca, przecina nowy teren operacyjny pionowo, t. j. w kierunku, który dla rzeki znacznej wydaje się nam daleko ważniejszy, niż w wypadku, gdy płynie ona równolegle przed frontem nieprzyjaciela. Istotnie w tym ostatnim wypadku przeciwnik wybiera sobie dowolnie punkt przeprawy, a skoro jej dokona, wszelkie przeszkody dla niego znikają, gdy zaś rzeka płynie prostopadłe do jego frontu, nieprzyjaciół, działając na jednym z jej brzegów, pozostawia w naszym władaniu cały kraj położony na drugim, skąd mamy możliwość przedsięwziąć akcję przeciwko jego linii operacyjnej. Jeżeli nieprzyjaciół rozprasza swe wojska, by działać równocześnie na obu brzegach, daje on nam przez to sposobność zcentralizowaną masą naszych wojsk zgnieść te jego podzielone siły.

Prypeć bardziej niż jakakolwiekby inna rzeka nadaje się do takiego celu. Bagna i lasy, przez które ona przepływa, jak również błotniste brzegi licznych jej dopływów, czynią cały ten kraj, który niegdyś nazywaną Ruś Czarną, nieodpowiednim do działań dla znacznej armji nieprzyjacielskiej, tak przez niekorzystne warunki terenu, jak i przez nieurodzajność kraju, podczas gdy my, mając w swych rękach punkty przeprawy, tak nieliczne na tej rzece, jak również będąc panami wszystkich komunikacji, zwłaszcza zaś żeglugi na samej Prypeci, mielibyśmy z jednej strony łatwość sprowadzenia naszych taborów, nie licząc zapasów żywnościowych zgromadzonych zawczasu na odpowiednich punktach, z drugiej strony możliwość dowolnego przechodzenia ze wszystkimi naszemi siłami na oba brzegi. Wreszcie dopływy dają nam znaczną liczbę stanowisk obronnych, odpowiednich pod każdym względem do zajęcia bądź przez korpus pozostawiony na obserwacji od strony, w którą udałaby się wielka armja, bądź też w razie potrzeby przez samą wielką armję.

Po stracie Królestwa Polskiego podstawą operacyjną przeciwko Prusom byłyby: Dźwina, Berezyna i Prypeć, przeciwko Austrii zaś — Prypeć i Dniepr. Z powyższego wynika, że Prypeć, będąca jednocześnie podstawą przeciw obu tym mocarstwom, będzie linią największej wagi.

par le corps laissé en observation du côté dont la grande armée se serait éloignée; et au besoin par cette dernière elle-même.

Après la perte du Royaume de Pologne, la base d'opérations serait donc formée contre la Prusse par la Dźwina, la Berezyna et le Dniepr. C'est par conséquent la Prypeć, qui servant en même temps contre ces deux puissances, serait une ligne de la plus grande importance. Elle séparerait et isolerait leurs forces attaquantes; de cette rivière enfin on pourrait prendre à revers leurs attaques, et attaquer soi-même les agresseurs.

Le point stratégique, qui se présente sur la Prypeć, c'est Pinsk, où se réunissent plusieurs communications, et d'où il y aurait une ligne d'opérations sur Bobrujsk et une autre sur Kijów, Pinsk enfin, que nous considérons comme la clef du pays que parcourt la Prypeć. Or donc, les armées de l'Empereur, étant repoussées de toutes parts dans la campagne du Royaume de Pologne, se masseraient sur Varsovie, et, forcées d'abandonner la Vistule, elles se replieraient en masse sur Brześć et puis sur Pinsk, où elles devraient trouver de grandes ressources préparées de longue main, pour se recruter, se remonter, se réapprovisionner: elles devraient y trouver des magasins immenses, même l'appui d'un camp retranché, d'où, après s'être reposé, on entreprendrait une nouvelle offensive.

Dans la hypothèse où nous avons supposé les armées de l'Empereur, attaquées en Pologne par les forces de la Prusse et de l'Autriche, nous avons dû nous borner à des aperçus très généraux, vu qu'il est moins possible que jamais, d'entrer dans des détails sur les opérations, qui deviennent alors beaucoup plus compliquées, et dont il est de toute impossibilité de prévoir les différentes phases. Elles dépendront le plus souvent des entreprises de l'ennemi, qu'il faudra attendre dans bien des cas à voir se prononcer. Alors la tournure des événements dépendra encore de l'inspiration instantanée du général en chef, dont la résolution doit être prompte. Prompte aussi et énergique doit être son action. Ce n'est que de cette manière que l'on peut espérer se tirer d'affaire.

Nous avons aussi admis jusqu'à présent, que les forces ennemies étaient au total supérieures aux nôtres, et c'est d'après cette considération que nous avons établi notre projet de campagne, qui nous paraît le seul convenable en pareille circonstance. Il se pourrait cependant, ainsi que nous avons déjà eu lieu de l'indiquer¹⁾, qu'une partie des troupes ennemies étant appelées à une destination lointaine, les forces des parties belligérentes se trouveraient en Pologne à peu près en équilibre. Notre projet général n'en devrait pas moins rester le même, sauf quelques modifications peu essentielles. Car ce serait incontestablement la manière la plus certaine de faire la guerre à coup sûr; de ne rien risquer, mais d'arriver au contraire à un heureux résultat, que de profiter de notre position centrale, pour frapper avec une réserve commune des coups décisifs sur les différents points des frontières. Il est cependant à observer, que ce moyen, d'autant plus efficace que nos forces se trouveraient resserrées d'avantage autour d'un centre commun, deviendrait moins praticable à mesure que nos succès auraient mis une plus grande distance entre nos armées, ce qui finirait par réduire chacune à ses propres ressources, et alors chacune agirait pour son propre compte. Fort heureusement que dans un pareil cas, chacune de ces armées pourrait aussi se passer plutôt de renforts extraordinaires.

Il nous reste à dire quelques mots au sujet des campagnes d'hiver, au moyen desquelles on peut dans notre climat rendre nuls les obstacles des eaux, ce qui paraît un avantage pour le parti attaquant. C'est fort bien, lorsque par une invasion rapide, il pense produire quelque révolution, qui promette des avantages, ou lorsqu'il a en vue d'accomplir quel-

¹⁾ Voir page 64-me. (Note de l'éditeur).

Ona rozdzieli i odosobni ich siły atakujące, opierając się na tej rzece wreszcie; będzie można szachować od tyłu ich ataki i samemu atakować napastników.

Punktem strategicznym na Prypeci jest przede wszystkim Pińsk, gdzie łączy się wiele linii komunikacyjnych i skąd jedna linja operacyjna szłaby na Bobrujsk, druga zaś na Kijów, Pińsk, który uważamy za klucz do władczenia tą połacią kraju, przez którą przepływa Prypeć. A więc armje cesarza podczas kampanji w Królestwie Polskiem, napierane ze wszystkich stron, gromadziłyby się koło Warszawy, zmuszone zaś do opuszczenia linji Wisły, cofnęłyby się w masie na Brześć, a następnie na Pińsk, gdzie winnyby znaleźć zawczasu przygotowane wielkie zasoby dla wzmocnienia się materiałem ludzkim, końskim i aprowizacyjnym, winnyby tam znaleźć olbrzymie magazyny, a nawet oparcie w obozie oszańcowanym, skąd, wypocząwszy, podjąłby nową ofensywę.

Stawiając hipotezę co do sytuacji, w jakiej przypuszczaliśmy, że znajdują się armje cesarza, zaatakowane w Polsce przez siły Prus i Austrii, musieliśmy ograniczyć się do zarysów bardzo ogólnikowych, biorąc pod uwagę, że w takim wypadku jest mniej niż kiedykolwiek bądź możliwe wchodzić w szczegóły operacyj, które w rzeczywistym wykonaniu daleko bardziej komplikują się, a których różnorodne fazy przewidzieć jest zupełną niemożliwością. Zależać one będą najczęściej od przedsięwzięć nieprzyjaciela, na ujawnienie których w wielu wypadkach trzeba będzie oczekiwać. Obrót, jaki wezmą wypadki, zależać będzie jeszcze od intuicji naczelnego wodza, decyzja którego powinna być szybka. Szybkie również i energiczne winno być jego działanie. Tylko tym sposobem można mieć nadzieję dać sobie radę.

Przyjmowaliśmy dotąd, że siły nieprzyjacielskie byłyby naogół większe od naszych i zgodnie z tem przypuszczeniem ustaliliśmy nasz projekt kampanji, który w podobnych okolicznościach wydaje się nam jedynie odpowiedni. Mogłoby się jednak zdarzyć, jak to już mieliśmy możność wskazać¹⁾, że część wojsk nieprzyjacielskich będzie odwołana do działań na jakichś odleglejszych terytorjach, wówczas siły obu stron walczących w Polsce mniej więcej zrównoważyłyby się. Nasz plan ogólny pozostałby pomimo to ten sam (z wyjątkiem kilku drobniejszych zmian), ponieważ nie byłoby bezsprzecznie pewniejszego sposobu prowadzenia wojny z nadzieją na dobry wynik, nie tylko bez żadnego ryzyka, lecz raczej przeciwnie z pewnością osiągnięcia dobrego rezultatu, jak tylko korzystając z naszej pozycji centralnej, by przy pomocy ogólnej rezerwy zadawać ciosy decydujące na rozmaitych punktach granicy. Należy jednak zauważyć, że sposób ten, o tyle skuteczniejszy, o ile nasze siły byłyby bardziej skupione wokół jednego wspólnego centrum, stawałby się mniej wykonalny w miarę, jak nasze armje na skutek powodzeń oddalałyby się od siebie, co skończyłoby się zmuszeniem każdej z nich do korzystania wyłącznie z własnych zasobów i wówczas każda z nich musiałaby działać na swój własny rachunek. Całe szczęście, że w podobnym wypadku każda z tych armij mogłaby również obejść się bez posiłków nadzwyczajnych.

Pozostaje nam powiedzieć kilka słów o kampanjach zimowych, przy pomocy których można w naszym klimacie uniknąć przeszkód, jakimi są różne rodzaje wód, co wydaje się wielce korzystne dla strony atakującej. Jest to bardzo słuszne, gdy strona atakująca mniema, że przez szybkie wtargnięcie spowoduje jakieś wstrząśnienie, po którym można spodziewać się korzystnych następstw, lub wypełni jakieś ważne nadzwyczajne zadanie. Ale w zwykłych wypadkach, gdy twierdzą się w porządku i odpowiednio rozmieszczone na teatrze wojny, tego rodzaju najazd dokonany nierozważnie w porze roku zimowej, rujnującej najlepiej wyćwiczone armje, zwłaszcza w krajach mało zaludnionych, najazd powiedzmy, przed którym strona przeciwna ustąpiłaby chwilowo, może doprowadzić najeżdźcę tylko do zupełnej pewnej ruiny, skoro

¹⁾ Patrz str. 65-a. (P. w.).

que objet important extraordinaire. Mais dans les cas habituels, lorsqu'on a ses places en état, et convenablement disposées sur le théâtre de la guerre, une invasion exécutée étourdiment par une saison rigoureuse, qui ruine les armées le mieux disciplinées, surtout dans des pays peu peuplés, une invasion, disons nous, devant laquelle on céderait provisoirement, ne saurait conduire l'agresseur qu'à une ruine certaine, lorsqu'au dégel nous reprendrions l'offensive; lorsque la débâcle des rivières aurait interrompue toutes ses communications; et que, engagé au milieu d'un pays hostile, il se trouverait sans l'appui d'aucune fortification qu'il n'aurait pu élever sur un terrain gelé; tout comme par la même raison, il n'aurait guère pu ouvrir la tranchée devant nos places. Sa perte serait d'autant plus certaine, qu'il aurait pénétré plus avant. Au reste une campagne d'hiver mettrait tout l'avantage du côté des armées mieux acclimatées de l'Empereur, et qui ont les plus grands espaces pour se retirer.

z chwilą nastania odwilży podejmiemy działania zaczepne, skoro puszczenie lodów na rzekach przerwie wszelkie komunikacje, gdy najeżdźca, zapuściwszy się w głąb kraju nieprzyjacielskiego, znajdzie się bez oparcia o jakąkolwiek fortyfikację, której nie byłby w stanie wznieść na gruncie zmarzniętym, tak samo jak z tegoż powodu nie mogłby budować okopów przed naszymi twierdzami. Zguba jego byłaby tem pewniejsza, im głębiejby się zapuścił. Zresztą wszystkie korzyści kampanji zimowej byłyby po stronie armij Cesarza, lepiej przystosowanych do klimatu i mających ogromne przestrzenie do cofania się.

DES FORTIFICATIONS À ÉTABLIR SUR LE THÉÂTRE DE LA GUERRE.

On avait imaginé de garnir les frontières d'une ligne de places fortes en leur donnant la même destination qu'avait reçue la fameuse muraille Chinoise; celle d'interdire à l'ennemi l'entrée du pays. Et comme en effet il fut un temps où des armées nombreuses respectaient cet écouvartail, l'importance des places s'accrut à un tel point que l'on alla jusqu'à établir en principe ce fameux système de la triple rangée, qui avait reçu son exécution sur la frontière du Nord de la France, appelée frontière de fer. Des trésors furent épuisés pour la construction de places fortes; au moment de la guerre des armées furent absorbées pour former leurs garnisons. Et cependant des conquérants hardis, renonçant enfin à l'ancien respect, pénétrèrent à travers ces barrières, de même qu'ils avaient fait les Tartares à l'égard de la muraille des Chinois. Alors la guerre se trouva transportée au cœur du pays, privée entièrement de l'avantage des places; là et alors qu'il aurait eu le plus grand besoin de fortes ses ressources pour sa défense; des exemples prouvèrent alors qu'un pays pouvait être conduit, un gouvernement renversé, une puissance abaissée, malgré une quantité de places fortes intactes, qui restaient inutilles sur les frontières. Pourquoi les fortifications tombent en discrédit. Bien des militaires s'imaginaient qu'elles étaient inutilles, même nuisibles, et passant d'un extrême à l'autre, beaucoup de voix s'élevaient pour les proscrire entièrement; témoin l'Empereur Joseph II, qui faisait démanteler les villes des Pays-Bas. Ces deux opinions sont également erronées. Elles proviennent toutes les deux de fausses idées que l'on s'était formées sur le compte des fortifications en général, et des fortresses en particulier. Il faut savoir assigner une juste valeur à leur importance.

Le grand défaut des fortifications, c'est d'être purement passives; c'est leur inertie. Tandis que l'action a toujours été et sera constamment le principe de succès de la guerre. C'est pourquoi pour faire cette dernière, une bonne armée en campagne ne cessera jamais d'être la première condition. Et à la rigueur elle pourra retrouver sans employer les fortifications, tout comme elle pourrait le faire sans faire usage en particulier de chacun des éléments les plus nécessaires pour constituer une force armée, comme par exemple sans cavalerie ou sans infanterie ou bien sans aucun approvisionnement. Mais parce que réellement il y a eu des guerres qui ont été faites, même avec succès, sans magasins, parce que telle bataille a été gagnée sans cavalerie, telle autre par la cavalerie seule, sans la participation de l'infanterie, parce que les Grecs envahirent l'Italie et conquérèrent l'Espagne à pied, parce que les Sarrasins s'emparèrent de l'Asie et de l'Afrique à cheval, s'ensuit-il qu'une armée n'ait pas besoin d'infanterie ou de cavalerie, et que les magasins soient inutilles pour faire la guerre? Non certes, personne de sensé ne s'aviserait de faire un pareil raisonnement.

QUATRIÈME PARTIE.

DES FORTIFICATIONS À ÉTABLIR SUR LE THÉÂTRE DE LA GUERRE.

On avait imaginé de garnir les frontières d'une ligne de places fortes, en leur donnant la même destination qu'avait reçue la fameuse muraille Chinoise: celle d'interdire à l'ennemi l'entrée du pays. Et comme en effet il fut un temps où des armées nombreuses respectèrent cet épouvantail, l'importance des places s'accrut à un tel point, que l'on alla jusqu'à établir en principe ce fameux système de la triple rangée, qui avait reçu son exécution sur la frontière du Nord de la France, appelée frontière de fer. Des trésors furent épuisés pour la construction de places fortes; au moment de la guerre des armées furent absorbées pour former leurs garnisons. Et cependant des conquérants hardis, renonçant enfin à l'ancien respect, pénétrèrent à travers ces barrières, de même qu'avaient fait les Tartares à l'égard de la muraille des Chinois. Alors la guerre se trouva transportée au centre du pays, privé entièrement de l'avantage des places là et alors qu'il aurait eu le plus grand besoin de toutes ses ressources pour sa défense: des exemples prouvèrent alors qu'un pays pouvait être conquis, un gouvernement renversé, une puissance abbatue, malgré une quantité de places fortes intactes, qui restaient inutiles sur les frontières. Poursuivis les fortifications tombèrent en discrédit. Bien des militaires s'imaginèrent qu'elles étaient inutiles, même nuisibles, et passant d'un extrême à l'autre, beaucoup de voix s'élevèrent pour les proscrire entièrement; témoin l'Empereur Joseph II, qui faisait démanteler les villes des Pays-Bas. Ces deux opinions sont également erronées. Elles proviennent toutes les deux de fausses idées que l'on s'était formées sur le compte des fortifications en général, et des forteresses en particulier. Il faut savoir assigner une juste valeur à leur importance.

Le grand défaut des fortifications c'est d'être purement passives, c'est leur inertie, tandis que *l'action a toujours été, et sera constamment le principe de succès à la guerre*. C'est pourquoi pour faire cette dernière, une bonne armée en campagne ne cessera jamais d'être la première condition. Et à la rigueur elle pourra guerroyer sans employer les fortifications, tout comme elle pourrait le faire sans faire usage en particulier de chacun des éléments les plus nécessaires pour constituer une force armée, comme par exemple sans cavalerie, ou sans infanterie, ou bien sans aucun approvisionnement. Mais parce que réellement il y a eu des guerres qui ont été faites, même avec succès, sans magasins, parce que telle bataille a été gagnée sans cavalerie, telle autre par la cavalerie seule, sans la participation de l'infanterie, parce que les Goths envahirent la Grèce et l'Italie et conquérèrent l'Espagne à pied, parce que les Sarrasins s'emparèrent de l'Asie et de l'Afrique à cheval, s'ensuit-il qu'une armée n'aie pas besoin d'infanterie, ou de cavalerie, et que les magasins soient inutiles pour faire la guerre? Non certes, personne de sensé ne s'avisera de faire un pareil raisonnement.

CZĘŚĆ CZWARTA.

O UMOCNINIACH, JAKIE NALEŻAŁOBY WZNIEŚĆ NA TEATRZE WOJNY.

Panowało w swoim czasie przekonanie, że granice państw winny być obsadzone linją twierdz, które miały służyć do tej samej roli, jaką odgrywał słynny mur chiński, mianowicie do wzbronienia nieprzyjacielowi wstępu do kraju. A ponieważ istotnie były czasy, gdy liczne armje miały respekt dla tego rodzaju groźnego zjawiska, znaczenie twierdz wzrosło do tego stopnia, że ustalono jako zasadę słynny system potrójnego rzędu twierdz, który znalazł swe urzeczywistnienie na północnej granicy Francji, nazwanej granicą żelazną. Na budowę twierdz wydano olbrzymie sumy, na sformowanie dla nich podczas wojny garnizonów zużywano całe armje. A mimo to śmiali zdobywcy, stłumiwszy w sobie to uczucie respektu dla twierdz, przedzierali się poprzez te zapory, tak samo, jak to zrobili Tatarzy odnośnie do muru chińskiego. Wówczas wojna przenosiła się w głąb kraju całkowicie tam pozbawionego tych korzyści, jakie dają fortece, a więc zmuszonego dla obrony swej do sięgnięcia po wszelkie swe zasoby. Przykłady więc dowiodły, że kraj może być podbity, rząd obalony, potęga złamana, mimo pokażnej nawet liczby nienaruszonych twierdz, bezużytecznie tkwiących na granicach. Wtedy utracono wiarę w ich doniosłość. Wielu wojskowych wyobraziło sobie, że są one niepotrzebne, a nawet szkodliwe i, wpadając z jednej ostateczności w drugą, wiele głosów przemawiało za ich zupełnem zniesieniem. Za przykład służyć może cesarz Józef II, który kazał równać z ziemią całe miasta w Niderlandach. Obie te opinie o twierdzach są błędne. Obie są wynikiem tych fałszywych pojęć, jakie wyrobiono sobie o fortyfikacjach wogóle, a o twierdzach w szczególności. Trzeba umieć ocenić ich rzeczywistą wartość.

Wielce ujemną stroną fortyfikacji jest ich zupełna bierność, bezwładność, podczas gdy działanie zawsze było i zawsze będzie podstawą powodzenia na wojnie. I dlatego też dla prowadzenia tej ostatniej dobra armja w polu nie przestanie nigdy być pierwszym warunkiem. I ściśle biorąc, będzie ona mogła wojować, nie korzystając z fortyfikacji, podobnie jak mogłaby nie używać każdego z poszczególnych elementów, niezbędnych do utworzenia siły zbrojnej, bądź jazdy, bądź piechoty, bądź zapasów żywności. Lecz czyż z tego, że w rzeczywistości były wojny prowadzone nawet z powodzeniem bez magazynów, że jakaś bitwa była wygrana bez jazdy, inna znów przez samą jazdę bez udziału piechoty, że Goci wdarli się do Grecji i Italji i podobili Hiszpanję pieszo, że Saraceni opanowali Azję i Afrykę konno, czyż z tego wszystkiego wynika, że armja może obejść się bez piechoty, lub jazdy? że dla prowadzenia wojny magazyny są niepotrzebne? Nie, zaiste, nikt rozsądny nie odważy się w podobny sposób rozumować.

Podobnie rzecz się ma z fortyfikacjami. Twierdze same, jako takie, nie mają zbyt wielkiego znaczenia, lecz nabierają go w znacznym stopniu, jeżeli się je uważa za jedną z części składowych siły zbrojnej państwa; za obiekty, które winny być pomocne armji czyn-

Il en est de même des fortifications. Isolément l'importance des places fortes n'est pas bien grande, mais elles en acquièrent une très considérable, si on les envisage comme un des éléments qui entrent dans la composition des forces d'un état, comme des objets qui doivent aider l'armée active dans ses opérations. C'est ainsi que sur un théâtre de guerre donné, telle place doit être la place d'armes de l'armée, contenir ses approvisionnements de vivre et de munitions, son artillerie de réserve, afin de mettre tous ces objets importants à l'abri contre les entreprises de l'ennemi. Les places qui ont une pareille destination doivent être grandes, fortes, mais peu nombreuses, vu les frais qu'exige leur construction, et le nombre de troupes que demande leur défense, ce qui diminue naturellement l'armée active. Elles doivent occuper des positions centrales, et pas trop rapprochées des frontières, parce que dans une pareille position, le premier échec qui forcerait l'armée à rétrograder, la séparerait d'abord des ressources, dont justement elle va avoir le plus grand besoin, si elle continue à éprouver des revers. Ces places doivent aussi avoir des communications faciles dans les différentes directions où pourrait se trouver l'armée, pour la facilité des convois.

D'autres places n'auront de destination, que celle d'assurer à l'armée le passage d'un fleuve, ou d'une grande rivière, à chaque moment des opérations, sur un point important. Ces places de second ordre ne doivent pas avoir de plus grande étendue qu'il n'en faut strictement pour la défense du pont, et pour procurer un bon débouché à l'armée.

Quelques unes de ces places, chacune s'il se peut, doivent pouvoir procurer pour un temps un point d'appui à l'armée en campagne, nécessaire surtout lorsqu'elle aura essuyée des revers. Cet objet est rempli par un camp retranché, établi sous la place, et pour l'établissement duquel la position doit être favorable. Le camp lui-même peut être permanent, ou bien il ne sera construit que pendant la guerre. Dans tous les cas la place doit contenir les moyens nécessaires pour la construction, l'armement et l'approvisionnement du camp.

Une place devient d'autant plus importante lorsqu'elle remplit ces différents objets à la fois.

D'après ce qui vient d'être dit, il est évident, que ce n'est qu'un examen soigné du théâtre de la guerre, et la combinaison étudiée des opérations qui peuvent y avoir lieu, qui puisse conduire à déterminer les points, sur lesquels il convient d'établir des places fortes; points, qui doivent réunir les avantages stratégiques, avec ceux de la position locale. Pour les déterminer, il ne suffit pas de considérer la direction des frontières politiques: il faut embrasser tout le théâtre de la guerre, et préparer convenablement sa surface, au moins sa partie qui nous appartient; et lorsque les coups de canon auront fait disparaître les frontières, à mesure des progrès que l'on sera dans le cas de faire sur le territoire ennemi, on prendra quelques unes de ses places fortes, ou bien sur les points convenables on construira des places du moment.

Ce sont aussi les considérations que nous avons émises jusqu'à présent dans cet ouvrage, qui vont nous guider actuellement, et qui nous serviront de base pour les conséquences, que nous allons en déduire pour ce qui concerne les fortifications.

Nous avons déjà observé que le Royaume de Pologne est pour la Russie une espèce d'ouvrage avancé, dont le maintien garantissait cet empire de toute invasion sérieuse. Quant à la clef du Royaume, c'est incontestablement la ville de Varsovie. Nous ne nous arrêterons pas sur son importance politique, qui est incalculable. Mais même sous le seul point de vue militaire, Varsovie est du plus grand intérêt. Là se concentrent toutes les communications du pays, là aussi aboutissent nos différentes lignes d'opérations sur ce théâtre de la guerre, ainsi que nous avons pu nous en apercevoir dans le cours de notre dissertation. Varsovie renferme les établissements militaires, et sur une immense étendue de pays c'est le seul point

nej w jej operacjach. I tak, na danym teatrze wojny jakaś twierdza winna być placem broni (place d'armes) armji, zawierać jej żywność i amunicję, jej artylerję rezerwową, by wszystkie te ważne rzeczy zabezpieczyć od zamachów nieprzyjaciela na nie. Twierdze o podobnym przeznaczeniu winny być wielkie, silne, ale nieliczne ze względu na koszty, jakich wymaga zbudowanie ich i na liczbę wojsk potrzebnych do ich obrony, co oczywiście osłabia armję czynną. Winny one zajmować pozycje centralne i nie leżeć zbyt blisko granic, ponieważ w przeciwnym razie pierwsze niepowodzenie, które zmusiłoby armję do cofnięcia się, odciąłoby ją od źródła jej zasobów, których właśnie ona najbardziejby potrzebowała, gdyby nadal odnosiła klęski. Twierdze te winny również mieć dobre drogi komunikacyjne w różnych kierunkach, aby była łatwość dowozu tam, gdzie w danym momencie znajdowałaby się armja.

Przeznaczeniem innych twierdz będzie zapewnienie armji przeprawy przez większą lub mniejszą rzekę w każdym momencie działań wojennych na jakimś ważnym punkcie. Te drugorzędne twierdze nie powinny ogarniać obszaru większego ponad ściśle potrzebny do obrony mostu i do zapewnienia armji możności dokonania dobrego wypadu.

Niektóre z tych twierdz, o ile się da każda z nich, winny móc służyć na pewien czas za punkt oparcia dla armji w polu, niezbędny zwłaszcza wtedy, gdy będzie ona ponosić klęski. Wymogowi temu zadość uczynić może obóz warowny, założony pod twierdzą w jakimś korzystnym miejscu. Obóz taki może być stały, lub też można go będzie założyć dopiero podczas wojny. W każdym razie twierdza winna posiadać środki potrzebne do założenia, uzbrojenia i zaprowiantowania takiego obozu.

Twierdza nabiera tem większego znaczenia, im bardziej jest w stanie odpowiedzieć od razu tym różnym zadaniom.

Zgodnie z tem, cośmy wyżej powiedzieli, jasne jest, że ustalenie punktów, gdzie należałoby założyć twierdze, punktów, łączących korzyści strategiczne z terenowemi, może nastąpić dopiero po starannem zbadaniu teatru wojny i przestudjowaniu kombinacji operacyjnych, jakie na nim mogłyby się rozegrać. Dla ustalenia tych punktów nie wystarcza zwrócenie uwagi na kierunek granic politycznych, należy ogarnąć okiem cały teatr wojny i odpowiednio przygotować jego powierzchnię, a przynajmniej tę jej część, która do nas należy, skoro zaś po pierwszych strzałach działowych znikną granice, w miarę postępów, jakie będziemy mogli robić na terytorjum nieprzyjaciela, albo zajmiemy niektóre z jego twierdz, albo też w punktach odpowiednich zbudujemy umocnienia chwilowe.

Myśli, jakie dotąd w pracy tej rozwijaliśmy, będą nami i obecnie kierować i posłużyć nam za podstawę do wyciągnięcia z nich wniosków w tem, co dotyczy fortyfikacji.

Jużeśmy byli zauważyli, że Królestwo Polskie jest dla Rosji rodzajem wysuniętego szanca, którego posiadanie zabezpiecza to mocarstwo od wszelkiego poważniejszego obcego najazdu. Strategicznym kluczem Królestwa jest bezsprzecznie miasto Warszawa. Nie będziemy zatrzymywać się nad jej znaczeniem politycznem trudnem wprost do określenia. Ale z samego tylko wojskowego punktu widzenia doniosłość Warszawy jest ogromna. Tu koncentrują się wszystkie linje komunikacyjne kraju, tu również stykają się różne nasze linje operacyjne na tym teatrze wojny, jak to mogliśmy zauważyć w toku niniejszej naszej rozprawy. Warszawa posiada zakłady wojskowe i na olbrzymiej przestrzeni kraju jest jedynym punktem, zawierającym wszelkie zasoby, potrzebne dla wielkiej armji. W każdej wojnie, jaką Cesarz będzie musiał prowadzić z tej strony, będzie dla niego rzeczą pierwszorzędnej wagi jak można najdłużej zachować w swych rękach Warszawę.

Ponieważ Warszawa jest miastem całkowicie otwartem, wszelkie wysiłki, robione podczas wyżej omówionych kampanij, by nieprzyjaciela utrzymać zdala od niej, będą niepewne, chyba że armje Cesarza odniosą od razu z chwilą rozpoczęcia kroków nieprzyjacielskich wielkie

qui contient toutes les ressources nécessaires à une grande armée. Dans chaque guerre que l'Empereur aura à soutenir de ce côté, il sera d'une bien grande importance de conserver Varsovie le plus longtemps possible.

Mais Varsovie étant une ville entièrement ouverte, tous les efforts que l'on fera dans le courant d'une campagne disputée, pour en tenir l'ennemi éloigné, seront précaires, à moins que dès le commencement des hostilités on ne remporte de très grands succès, qui transportent la guerre bien loin en pays ennemi. Et encore alors, qu'est ce qui pourrait garantir contre un retour de mauvaise fortune?

C'est surtout en cas de guerre contre la Prusse et l'Autriche réunies, auquel cas les armées de l'Empereur se trouveraient forcées de rester sur la défensive sur plusieurs points, même de céder du terrain, ainsi que nous croyons l'avoir suffisamment démontré dans la 3-e partie de ce mémoire, c'est alors disons nous que l'inquiétude de voir Varsovie tomber à tout moment entre les mains d'un ennemi, qui s'avancerait sur cet objet central avec plusieurs armées dans différentes directions, causerait les plus grands embarras au général en chef et l'entraverait à tout moment au milieu de ses opérations, le forçant à accourir au secours d'une place si importante, abandonnant la poursuite de l'ennemi qu'il aurait vaincu, que peut-être il aurait été sur le point d'anéantir, s'il eut pu disposer encore de quelques jours seulement. Tandis que si le général se trouve sans inquiétude à ce sujet, s'il peut être assuré que Varsovie se trouve à l'abri pour un certain temps, qu'un faible corps arrêtera devant cette ville de nombreuses armées ennemies, rien ne l'empêchera purlors de pousser à fond l'opération offensive dans laquelle il se sera engagé de son côté, de la terminer entièrement de manière à n'y plus revenir, après quoi il aurait encore tout le loisir nécessaire pour former son plan d'attaque contre l'ennemi stationné devant Varsovie. Ce but ne saurait être rempli qu'à l'aide des fortifications. Aussi sommes nous assurés, qu'en commençant la guerre en Pologne, tout général en chef s'occupera de mettre la ville de Varsovie à l'abri, en la faisant couvrir par des retranchements, moyen qui sera très imparfait, parce que ces ouvrages, construits à la hâte et sur un grand développement, exigeraient un corps de troupes nombreux pour leur défense et cependant ne seraient probablement pas en état de soutenir une attaque sérieuse. Il faudrait, pour obtenir les résultats désirés, chercher d'avance des moyens dans la fortification permanente.

À ces mots nous voyons bien des militaires se récrier, d'anciennes et fortes préventions s'élevant dans leur esprit.

Nous prions que l'on daigne les mettre de côté pour un instant; et, suspendant le jugement définitif, suivre jusqu'au bout notre raisonnement dans une question, que d'ailleurs nous n'avons nullement la présomption de vouloir décider.

Toutes les objections que l'on peut faire contre le projet en question, se réduisent à quatre points, savoir:

1-o. Le danger présumé que les fortifications attirent sur une grande ville.

2-o. La grandeur des dépenses pour la construction de fortifications sur un développement aussi considérable, que celui qu'il faudrait adopter pour embrasser une ville de l'étendue de Varsovie.

3-o. La quantité de troupes nécessaires pour la défense d'une place aussi étendue.

4-o. La difficulté d'approvisionner toutes les bouches, que comprendrait la ville, en comptant les troupes et les habitants.

Voyons jusqu'à quel point ces objections sont fondées, et par quels moyens l'on pourrait surmonter les difficultés réelles qu'elles présentent.

succès, résultat dont lequel serait le déplacement de la guerre dans les provinces ennemies. A même époque, comment est-ce que la menace d'une nouvelle invasion sur Varsovie?

Zwłaszcza w razie wojny ze sprzymierzonymi Prusami i Austrią, gdyby armje Cesarza były zmuszone trzymać się na wielu punktach w pozycji obronnej, a nawet ustąpić część terytorjum, jak to staraliśmy się wyczerpująco wykazać w 3-ej części niniejszego memoriału, obawa, że Warszawa może w każdej chwili wpaść w ręce nieprzyjaciela, który z wielu armjami z różnych stron będzie posuwał się ku temu centralnemu punktowi, przyczyni wiele kłopotów naczelnemu wodzowi i ustawicznie kępować będzie jego działania, zmuszając go do niesienia pomocy temu tak ważnemu punktowi kosztem zaniechania pościgu za nieprzyjacielem, którego byłby może pobił, lub nawet zniszczył, gdyby miał na to jeszcze choć kilka dni. Gdy zaś naczelny wódz będzie o te sprawy zupełnie spokojny, gdy będzie pewny, że Warszawa jest na pewien czas zupełnie zabezpieczona, tak, że jakiś słaby korpus będzie w stanie zatrzymać pod jej murami liczne armje nieprzyjacielskie, wówczas nic nie przeszkodzi mu w energicznym poprowadzeniu podjętych przez siebie działań zaczepnych, w całkowitem zakończeniu ich w taki sposób, ażeby już do nich więcej nie powracać, poczem miałby on już zupełną swobodę w opracowaniu planu zaatakowania nieprzyjaciela stojącego przed Warszawą. Cel ten mógłby być osiągnięty tylko przy pomocy fortyfikacyj. W ten sposób doszliśmy do stwierdzenia faktu, że każdy naczelny wódz, rozpoczynając wojnę w Polsce, zajmie się przedewszystkiem zabezpieczeniem Warszawy przez osłonięcie jej szaniami, t. j. środkiem bardzo niedoskonałym, ponieważ tego rodzaju dzieła fortyfikacyjne, zbudowane naprędce i rozwinięte na dużej przestrzeni, wymagałyby dla obrony ich licznych korpusów wojsk, z drugiej zaś strony nie wytrzymałyby prawdopodobnie poważniejszego ataku. Dla osiągnięcia więc pożądanego rezultatu należałoby zawczasu szukać ku temu środków w umocnieniach stałych.

Na dźwięk tych słów niewątpliwie z ust wielu wojskowych wyrwą się słowa protestu pod wpływem dawnych i silnych uprzedzeń powstających w ich umysłach.

Pragnęlibyśmy, aby można było odłożyć na chwilę na bok te uprzedzenia, i wstrzymując się z ostatecznym o tych rzeczach sądem, wysłuchać do końca naszych wywodów w sprawie, o której zresztą bynajmniej nie chcemy zarozumiale wyrokować.

Wszelkie zarzuty, jakie można postawić rzeczonemu projektowi, redukują się do czterech punktów, mianowicie:

1-o. Domniemane niebezpieczeństwo, jakie na wielkie miasto ściągają jego fortyfikacje.

2-o. Ogrom wydatków potrzebnych na zbudowanie fortyfikacyj na tak znacznym obwodzie, jak obwód miasta tak obszernego jak Warszawa.

3-o. Ilość wojska potrzebnego do obrony tak rozległego placu.

4-o. Trudność zaopatrzenia w żywność ludzi zamkniętych w mieście, licząc w to i wojsko i mieszkańców cywilnych.

Zobaczmy, o ile zarzuty te są uzasadnione i przy pomocy jakich środków możnaby przewyciężyć te rzeczywiste trudności, jakie w zarzutach tych są słusznie wysunięte.

Po pierwsze. Każda stolica, ze względu na jej polityczne znaczenie, jako centralnego punktu wszelkich gałęzi administracyi, wywierającego wpływ na cały kraj, jak również ze względu na jej bogactwa i skupione w niej wszelkiego rodzaju zasoby, — staje się zazwyczaj celem działań wojennych nieprzyjaciela. Brak środków do bezpośredniej obrony, na jaki cierpią stolice państw europejskich, ułatwia nieprzyjacielowi szybkie ich opanowanie, z którego spodziewa się on wyciągnąć jak największe korzyści. A więc najczęściej właśnie brak lokalnej obrony ściąga na wielkie miasta niebezpieczeństwo zajęcia ich przez nieprzyjaciela. Epoka

Premièrement. Une capitale, par son importance politique, à cause de la centralisation de tous les ressorts du gouvernement, de l'influence qu'elle exerce sur tout le pays, à cause de ses richesses et des ressources en tout genre qu'elle renferme, devient habituellement l'objet des opérations ennemies, et la manque de défense immédiate, auquel sont sujettes les capitales des états européens, l'engage à précipiter une occupation, dont il compte retirer les plus grands avantages. Or donc, le plus souvent c'est justement le manque de défense locale, qui attire sur ces grandes villes le premier danger, celui d'une occupation ennemie. L'époque de guerre qui a commencé avec la révolution française, et dont nous avons tous vu la fin, a bien prouvé qu'il était impossible de prévoir, la guerre venant une fois à éclater, quels seraient les endroits sur lesquels elle exercerait ses fureurs. Des villes grandes et florissantes, telles que Moscou, Lyon, Saragosse, quoique tout-à-fait ouvertes et étrangères aux fortifications, se sont vues détruites de fond en comble; tandis que d'autres, comme par exemple Strasbourg, Metz, Riga, ont été complètement préservées, grâce à leurs fortifications, et sont restées intactes, quoique maint orage grondât autour d'elles. D'ailleurs une ville n'est pas détruite pour avoir soutenu un siège. Il y a Dresde, Prague, Turin, Lille, Mayence, Breslau, et tant d'autres villes qui ont été assiégées à différentes époques, sans rien perdre de leur importance; il y a Dantzig, qui en moins d'un siècle a soutenu trois sièges, et n'en est pas moins resté une ville florissante, et si elle a déchu de son ancienne splendeur, ce n'est nullement par un effet de la guerre, mais bien des rapports politiques et commerciaux, qui ont été plus nuisibles à cette ville, par la tournure qu'ils ont prise, que tous les sièges qu'elle a subis. Mais encore un siège n'est-il pas une conséquence absolue de ce qu'une ville se trouve entourée de fortifications; et ces dernières, si l'endroit se trouve sur un point convenable par rapport aux opérations, auront souvent rendu des services incalculables, en raison de ce que leur construction aura coûté, avant même que l'ennemi ait tiré un coup de canon contre elles. Rien que d'avoir garanti une grande ville de plusieurs occupations ennemies, de lui avoir épargné plusieurs rançonnements, aura rendu ses fortifications du plus grand prix pour la ville elle-même, et les aura suffisamment payées.

Mais si l'armée se trouvant réduite à quitter la campagne pour un temps, trouve dans cette ville l'abri d'un bon camp retranché, avec les ressources d'une grande capitale, pour se refaire, se réorganiser, se remonter, si tous ces objets remplis, et la ville garantie, des forces ennemies supérieures y auront été longtemps arrêtées, alors l'utilité dont ces fortifications auront été pour le Souverain, pour le pays, pour la cause générale, se trouveront être au-dessus de tous les calculs. Et si après tout, dans la série des siècles, une ville se trouve enfin dans le cas d'éprouver des dommages par un siège, pourra-t-on mettre quelques maisons brûlées en parallèle avec les immenses avantages qu'elle aura rendu jusque là? La guerre est toujours une crise, un état violent: une fois qu'un pays a le malheur de s'y trouver engagé, chaque citoyen doit se résigner et s'attendre à supporter sa part du fardeau général.

Il reste à observer qu'une grande ville renferme toujours des ressources précieuses pour une armée, qui nous seront assurées et ôtées à l'ennemi, lorsque cette ville se trouvera fortifiée; considération, qui ne doit pas être réputée peu importante dans un pays où les villes considérables sont rares.

Deuxièmement et troisièmement. Il n'y a nul doute, que si l'on voulait décrire un polygone autour de Varsovie, embrassant à peu près l'espace que comprend aujourd'hui son enceinte, et fortifier ce polygone par une série de fronts d'après l'école moderne, il n'y a nul doute, disons nous, que la dépense serait prodigieuse, et que la place exigerait pour sa défense un garnison des plus nombreux. Mais il a été dressé dans le temps, par les ingénieurs français, un projet qui nous paraît éviter ces deux difficultés. Ce serait de construire trois

wojen, która rozpoczęła się wraz z rewolucją francuską, a której zakończenie widzieliśmy wszyscy, dowodnie wykazała, że niepodobiestwem jest przewidzieć, skoro już raz wojna wybuchnie, w jaką stronę zwróci ona swe niszczące działanie. Wielkie i kwitnące miasta, takie jak Moskwa, Lugdun, Saragossa, jakkolwiek całkowicie otwarte i pozbawione wszelkich fortyfikacji, były zniszczone gruntownie i całkowicie, podczas gdy inne, jak np. Strasbourg, Metz, Ryga, dzięki fortyfikacjom ocalały i pozostały nietknięte, jakkolwiek liczne burze przeciągały wokół nich. Zresztą miasto na skutek oblężenia nie koniecznie musi być zniszczone. Drezno, Praga, Turyn, Lille, Moguncja, Wrocław i liczne inne miasta były w różnych czasach oblegane i nie straciły nic ze swego znaczenia. Gdańsk, który mniej niż w ciągu jednego wieku wytrzymał trzy oblężenia, mimo to pozostał miastem kwitnącem, a jeżeli cośkolwiek utracił ze swej dawnej świetności, to bynajmniej nie wskutek wojny, lecz z powodu przekształcenia się różnych stosunków politycznych i handlowych, które przyczyniły daleko więcej szkody temu miastu, niż te wszystkie oblężenia, jakie ono wytrzymało.

Z faktu, że jakieś miasto otoczone jest fortyfikacjami, nie wypływa bynajmniej to, że ono musi być koniecznie oblegane; jeżeli ufortyfikowany punkt znajduje się w miejscu odpowiadającym działaniom wojennym, może on oddać nieobliczalne usługi, najzupełniej rekompensujące koszty wyłożone na jego zbudowanie, nawet już wtedy, zanim nieprzyjacieli skieruje przeciwko niemu swe działa. Wystarczy, jeżeli fortyfikacje uchronią jakieś wielkie miasto od parokrotnej okupacji nieprzyjacielskiej, jeżeli mu zaoszczędzą konieczności zapłacenia parokrotnej kontrybucji, aby stały się one dla samego miasta nabytkiem wielce wartościowym i najzupełniej opłacającym się.

Gdy zaś armja, zmuszona do wycofania się na pewien czas z pola walki, znajdzie w takim ufortyfikowanym mieście schronienie w dobrym oszańcowanym obozie ze wszystkimi zasobami wielkiej stolicy, by nabrać nowych sił, zreorganizować się i wrócić do dawnego stanu, gdy więc fortyfikacje, zapewniwszy armji te wszystkie korzyści, zabezpieczą ponadto samo miasto, wreszcie przeważające siły nieprzyjacielskie przed niem przez dłuższy czas zatrzymają, wówczas użyteczność fortyfikacji dla Cesarza, dla kraju, dla sprawy ogólnej okaże się wyższą ponad wszelkie obliczenia.

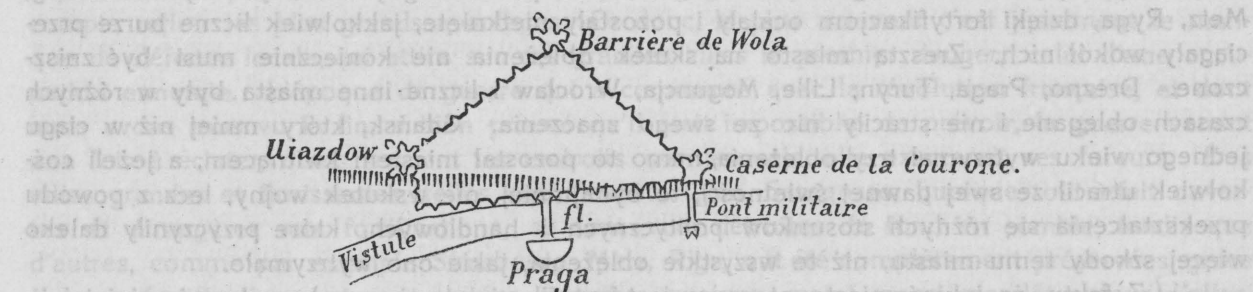
Jeżeli wreszcie raz w ciągu wieków jakieś ufortyfikowane miasto wskutek oblężenia doznało szkód, czyż można kilka spalonych domów porównywać z temi olbrzymimi korzyściami, jakie fortyfikacje tego miasta wogóle przyniosły. Wojna jest zawsze stanem przesilenia, stanem gwałtu; skoro jakiś kraj ma nieszczęście być w nią wciągnięty, każdy obywatel musi być z rezygnacją przygotowany na dźwiganie pewnej części tego ogólnego ciężaru.

Wypada wreszcie nadmienić, że wielkie miasto zawiera zawsze zasoby niezmiernie cenne dla armji; o ile miasto takie jest ufortyfikowane, możność korzystania z nich jest dla nas zapewniona, dla nieprzyjaciela zaś mocno utrudniona; jest to wzgląd, którego nie należy lekceważyć zwłaszcza w kraju, gdzie większe miasta są rzadkie.

Po drugie i po trzecie. Nie ulega żadnej wątpliwości, że gdyby chciano zakreślić dokoła Warszawy wielobok, obejmujący w przybliżeniu cały jej obwód, i ufortyfikować go, zgodnie z wymaganiami nowej szkoły, szeregiem dzieł, — koszty byłyby ogromne i plac taki wymagałby dla swej obrony bardzo liczego garnizonu. Lecz w swoim czasie inżynierowie francuscy sporządzili projekt, dzięki któremu, jak się nam zdaje, można uniknąć tych dwu trudności. Polegałby on na zbudowaniu trzech cytadel: przy koszarach Koronnych¹⁾, przed rogatką Wolską i przy szpitalu Ujazdowskim; trzy te punkty, jako wystające, a więc w pierwszym rzędzie narażone na ataki, byłyby umocnione według wszelkich zasad sztuki fortyfikacyjnej.

¹⁾ Na terytorjum dzisiejszej Cytadeli. (P. w.).

citadelles: aux Casernes de la Couronne¹⁾, devant la barrière de Wola, et à l'hôpital d'Ujazdów, qui, formant les saillants et par conséquent les points d'attaque, seraient fortifiés d'après toutes les règles de l'art. Les intervalles entre les citadelles seraient remplis par des lignes,



dont la direction serait rentrante. Ce seraient des espèces de longues courtines en terre, et sans tous ces détails en maçonnerie, sans ce grand relief, qui rendent les fortifications des places tellement coûteuses; on se bornerait à rendre ces lignes à l'abri d'un coup de main. La seule modification que nous désirerions faire au projet des ingénieurs français, ce serait de rendre le fort des Casernes de la Couronne le plus grand et le plus fort, comparativement aux deux autres, vu que c'est le seul des trois, qui commande la Vistule. C'est aussi là que nous établirions le pont militaire, avec une bonne tête.

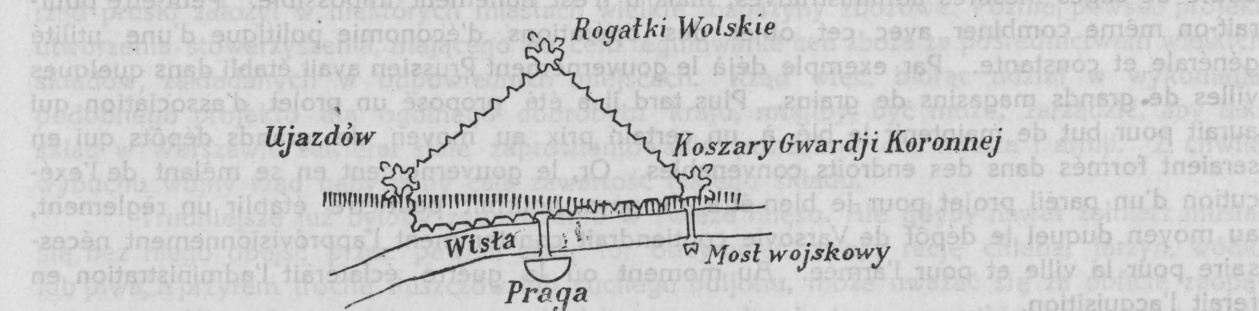
Avec un pareil système les dépenses pour fortifier Varsovie, n'excéderaient pas celles qu'exige la construction d'une place de premier ordre. Les trois forts demanderaient un garnison de 6 à 10.000 hommes et avec cela on serait maître de la place. Des bataillons de milice et des volontaires, que la ville fournirait bien volontiers, pour éviter une visite ennemie toujours onéreuse et désagréable, avec quelques compagnies d'artillerie sédentaire et quelques réserves de la troupe de ligne, seraient suffisants pour défendre les lignes contre toute attaque de vive force, tandis que par leur position rentrante, et sous la protection des forts, ces lignes se trouveraient garanties d'un siège, et l'ennemi serait obligé d'en faire trois, pour se rendre maître de la position. Et un fort assiégé, de quelle résistance ne serait-il pas capable, étant soutenu par toutes les ressources d'une grande ville, d'où l'on pourrait même relever de temps à autre les troupes assiégées.

L'armée active aurait-elle besoin d'un refuge, après avoir essuyé une défaite? ou bien l'armée principale étant engagée dans une opération contre un ennemi, un second adversaire refoulerait-il sur Varsovie nos faibles forces qui lui auraient été opposées? alors les lignes de Varsovie offrent un camp retranché de la première force, et une armée, même battue, occupant ce camp, un ennemi bien supérieur y songerait à plusieurs fois, avant de se déterminer, en sa présence, à entreprendre le siège d'une des citadelles, entreprise pour laquelle il lui faudrait des forces et des moyens très considérables.

Si avec une pareille place, on avait encore des points fortifiés (mais d'un petit développement) à Modlin, Serock et Góra, alors on aurait un de ces systèmes défensifs dont l'idée a été émise sous le nom de Landfeste dans l'excellent ouvrage attribué au général

¹⁾ Sur le terrain de la Citadelle actuelle. (Note de l'éditeur).

Odstępy pomiędzy temi trzema cytaclclami wypełnionoby linjami obronnemi o narysie zębatym. Byłby to rodzaj długich kurtyn z ziemi bez wszelkich szczegółów murowanych i bez zbyt wielkiego profilu, co tak bardzo podnosi koszt. Ograniczonoby się do zabezpieczenia tych linii obronnych od niespodziewanego napadu. Jedyńa zmiana, jaką pragnęlibyśmy wprowadzić do projektu inżynierów francuskich, byłoby rozszerzenie i wzmocnienie w porównaniu do dwu innych cytaclcl, cytaclcli przy Koszarach Koronnych, ze względu na to, że ona jedna ze wszystkich trzech panuje nad Wisłą. Tam również rzucilibyśmy przez Wisłę most wojskowy z dobrym szańcem przedmostowym.



Przy podobnym systemie wydatki na ufortyfikowanie Warszawy nie przeniosłyby wydatków potrzebnych na wybudowanie pierwszorzędnej twierdzy. Trzy te forty wymagałyby garnizonu złożonego z 6—10 tysięcy ludzi; z tą liczbą byłibyśmy panami placu. Bataljony milicji i ochotników, których chętnie dostarczyłoby miasto, aby uniknąć zawsze ciężkiej i nieprzyjemnej wizyty nieprzyjacielskiej, z kilkoma kompanjami artylerji ciężkiej i niejaką rezerwą z wojska linowego, wystarczyłyby do obronienia tych linii przed wszelkim gwałtownym atakiem; dzięki zaś cofniętemu położeniu i pod ochroną fortów, linje te byłyby zabezpieczone od oblężenia, nieprzyjaciół bowiem, chcąc zawładnąć tą pozycją, musiałby oblegać ją aż w trzech miejscach. Wiadomo zaś do jakiego oporu zdolny jest oblężony fort, gdy czuje za sobą obecność wielkiego miasta ze wszystkimi jego zasobami, dzięki którym możnaby nawet luzować od czasu do czasu wojska oblężone.

Gdyby armja czynna w polu, poniósłszy porażkę, musiała chwilowo gdzieś się schronić, albo gdyby w momencie zajęcia głównej armji naszej operacjami przeciwko nieprzyjacielowi, jakaś drugorzędna jego armja odparła nasze przeciwstawione jej słabe siły ku Warszawie, wówczas linje obronne Warszawy mogą służyć jako pierwszorzędny obóz oszańcowany. I gdyby taka nawet pobita armja zajęła ten obóz, to nieprzyjaciół nawet liczniejszy do brzeby się namyślał, zanimby się zdecydował rozpocząć oblężenie jednej z cytaclcl, gdyż to wymagałoby bardzo znacznych sił i środków.

Gdybyśmy niezależnie od takiej twierdzy mieli jeszcze jakieś punkty ufortyfikowane na mniejszą zresztą skalę w Modlinie, Serocku i Górze, byłby to przykład jednego z tych systemów obronnych, których pomysły pod mianem „Landfeste“ rozwinięte są w doskonałej pracy, przypisywanej gen. Kankrinowi¹⁾. Posiadając taki ośrodek obronny, armja mniej liczna mogłaby długo przez ciąg całych kampanij opierać się w Królestwie Polskiem armjom licznie silniejszym, chociażby nawet jej łączność z Dźwiną lub Dnieprem miała być chwilowo przerwana; mogłaby ona nie dopuścić do oblężania przez te armje poszczególnych punktów, wchodzą-

¹⁾ „Über Kriegsadministration. St. Petersburg“. (P. a.) Gen. Kankrin Jegor Franciewicz hr. 1774—1845, gen. intendent ros. armji czynnej 1812—1815, ros. minister finansów 1823—1844. W dostępnym dla mnie wykazie dzieł Kankrina pracy pod powyżej przytoczonym tytułem niema. (P. w.).

Kankrin¹⁾. Avec un pareil centre de défense une armée inférieure pourrait se maintenir bien longtemps, pendant des campagnes entières, dans le Royaume de Pologne contre des armées supérieures, quand même ses communications avec la Dźwina, ou avec le Dniepr devraient être momentanément interceptées; elle pourrait leur interdire le siège des places appartenantes à ce système; attendre des événements plus favorables, des secours, enfin, revenant à propos à des retours offensifs, forcer la fortune à lui devenir favorable.

Quatrièmement. L'approvisionnement pour plusieurs mois de deux cent mille bouches et plus, en comptant la population et l'armée réfugiée dans le camp retranché, exige sans doute de sages mesures administratives, mais il n'est nullement impossible. Peut-être pourrait-on même combiner avec cet objet des opérations d'économie politique d'une utilité générale et constante. Par exemple déjà le gouvernement Prussien avait établi dans quelques villes de grands magasins de grains. Plus tard il a été proposé un projet d'association qui aurait pour but de maintenir le blé à un certain prix au moyen de grands dépôts qui en seraient formés dans des endroits convenables. Or, le gouvernement en se mêlant de l'exécution d'un pareil projet pour le bien-être du pays, pourrait peut-être établir un règlement, au moyen duquel le dépôt de Varsovie contiendrait constamment l'approvisionnement nécessaire pour la ville et pour l'armée. Au moment où la guerre éclaterait l'administration en ferait l'acquisition.

L'approvisionnement en viande fraîche serait plus difficile. Mais quand même le soldat se trouverait réduit à s'en passer pendant quelques temps, s'il reçoit sa ration de pain, de légumes, d'eau de vie ou de bière, et avec cela quelque peu de graisse ou de bouillon sec, il peut se considérer dans l'abondance; et rien n'empêche de réunir en magasin tous ces articles. Qu'on se rappelle que le soldat Romain ne recevait jamais de viande, mais simplement du blé; aujourd'hui nos soldats mangent rarement de la viande.

Nous ne pousserons pas plus loin cette dissertation. La question, si les capitales devaient être fortifiées ou non, a été traitée d'une manière lumineuse dans l'excellent précis du général Mathieu Dumas²⁾, ainsi que dans les mémoires intéressants venus de St. Hélène: tous les deux l'ont résolue affirmativement. C'est à ces deux grandes autorités que nous en référons; ce sont leurs raisons que nous invoquons si les nôtres n'ont pas été suffisantes.

Si nonobstant il était définitivement décidé que Varsovie ne dut pas devenir une place de guerre proprement dite au moins serait-il convenable d'arrêter les mesures, au moyen desquelles on mettrait au besoin la ville à l'abri d'un coup de main, à l'abri d'être occupée par un parti ennemi, et qui permettraient en même temps à une armée en retraite de s'y arrêter quelques jours, pour prendre ses mesures ultérieures. La première de ces mesures serait de construire l'enceinte qui doit empêcher la contrebande, de manière à ce qu'elle puisse servir en temps de guerre. Ensuite des projets mûrement réfléchis et adoptés pour les différentes circonstances qui peuvent se présenter, déterminant tous les moyens d'exécution, doivent se trouver dans la direction du génie, pour qu'il n'y ait qu'à exécuter avec toutes les facilités au moment du besoin. On se rappelle comme on aurait bien voulu prendre des mesures défensives à Madrid l'an 1808, à Vienne en 1797 et 1809, à Paris 1814; mais lorsqu'on y songea, il était trop tard. A côté de cela on se souvient aussi quelle immense

¹⁾ Über Kriegsadministration. St. Pétersbourg. (Note de l'auteur). Le général Kankrin Yégoré Frantsevitich comte (1774 — 1845), intendant-général de l'armée active russe en 1812 — 1815, ministre des finances 1823 — 1844. Dans la liste des oeuvres de Kankrin qui se trouve à ma portée il n'y a pas d'ouvrage portant le titre mentionné ci-dessus. (Note de l'éditeur).

²⁾ Dumas Mathieu, général français, 1753 — 1837. (Note de l'éditeur).

chies w skład tego systemu obronnego, oczekiwać jakichś sprzyjających wypadków lub posiłków, wreszcie, przechodząc w odpowiedniej chwili z powrotem do działań zaczepnych, próbować w nich szczęścia.

Po czwarte. Sprawa zaprowiantowania na przeciąg wielu miesięcy dwustu tysięcy ludzi, a nawet więcej, licząc ludność cywilną i armję, która schroni się w obozie oszańcowanym, wymaga bezwątpienia gruntownego jej przemyślenia i zastosowania rozsądnie obmyślonych środków administracyjnych, nie jest jednak bynajmniej niemożliwa. Być może przedmiot ten możnaby włączyć w plany ekonomiczno-polityczne, o użyteczności ogólnej i stałej. Np. już rząd pruski założył w niektórych miastach wielkie magazyny zbożowe. Później powstał projekt utworzenia stowarzyszenia, mającego na celu regulowanie cen zboża za pośrednictwem wielkich składów, zakładanych w odpowiednich miejscach. Rząd więc, biorąc udział w wykonaniu podobnego projektu dla ogólnego dobrobytu kraju, mógłby, być może, zarządzić, aby taki skład w Warszawie zawierał stale zaprowiantowanie potrzebne dla miasta i armji. Z chwilą wybuchu wojny rząd nabywałby całą zawartość takiego składu.

Trudniejsze już byłoby zaopatrzenie w świeże mięso. Ale gdyby nawet żołnierz musiał się bez niego obejść przez pewien czas, to, otrzymując swoją rację chleba, jarzyn, wódki lub piwa, a przytem trochę tłuszczów lub suchego buljonu, może uważać się za obficie zaopatrzonego. Nic zaś nie stoi na przeszkodzie zgromadzeniu tego wszystkiego w magazynach. Należy pamiętać, że żołnierz rzymski nigdy nie otrzymywał mięsa, a wyłącznie tylko zboże, dziś zaś nasi żołnierze rzadko jadają mięso.

Nie będziemy dalej rozszerzać tych naszych wywodów. Zagadnienie, czy stolice powinny być fortyfikowane, czy nie, było świetnie omówione w doskonałym szkicu gen. Mathieu Dumas¹⁾, jak również w ciekawych pamiętnikach z wyspy Św. Heleny: obie te prace rozstrzygnęły je w sensie dodatnim. Odwołujemy się do tych dwu wielkich powag i do racji przez nie przytaczanych, jeżeli nasze nie są wystarczające.

Gdyby mimo to wszystko zdecydowano, że Warszawa nie powinna stać się twierdzą rzeczywistą, wówczas należałoby przynajmniej obmyślić środki zabezpieczenia jej w razie potrzeby od nagłego napadu, od zajęcia jej przez jakiś oddział nieprzyjacielski, — środki, które jednocześnie pozwoliłyby naszej cofającej się armji zatrzymać się w niej przez kilka dni dla obmyślenia sposobu dalszego działania. Pierwszym z tych środków winnoby być zbudowanie muru czy wału obwodowego, zapobiegającego kontrabandzie, zbudowanie go w ten sposób, by mógł być użyteczny w czasie wojny. Następnie w dyrekcji inżynierji wojskowej powinnyby znajdować się projekty gruntownie przemyślane, zastosowane do rozmaitych mogących się zdarzyć okoliczności i przewidujące wszystkie sposoby wykonania, ażeby w razie potrzeby można było do niego bez trudności przystąpić. Wszak pamiętamy, jak chciano jąć się środków obrony w Madrycie w 1808 r., w Wiedniu w 1797 i 1809, w Paryżu w 1814, gdy jednak o tem pomyślano, było już zapóźno. Pamiętamy również, jak wielki wpływ na wypadki wojenne na półwyspie Pirenejskim, rezultat których tak bardzo odbił się na sprawach całej Europy, miały okopy Torres-Vedras, które w 1811 r.²⁾ uchroniły Lizbonę od zajęcia przez francuską armję Masseny; okopy te przygotowane zawczasu były nie do zdobycia.

Gdyby więc sama Warszawa nie miała zostać twierdzą istotną, cytadelą jej byłby wówczas Modlin, że się wyrazimy w sposób, w jaki Napoleon określał stosunek Szpandawy i Piławy do Berlina i Królewca. Modlin stałby się wówczas placem broni (place d'armes) dla armji stojącej na Wiśle.

¹⁾ Dumas Mathieu, gen. franc. 1753—1837. (P. w.).

²⁾ Właściwie w październiku i listopadzie 1810 r. (P. w.).

influence eurent sur les événements de la guerre de la Péninsule, dont le résultat en eut une si grande sur les affaires de toute l'Europe, les lignes de Torrès-Vedras, qui garantirent Lisbonne en 1811¹⁾ d'une occupation par l'armée française de Massena; mais ces lignes, préparées de longue main, étaient inattaquables.

Alors la citadelle de Varsovie serait Modlin, pour nous exprimer de la manière dont Napoléon désignait Spandau et Pillau par rapport à Berlin et Königsberg. Modlin deviendrait alors la place d'armes de l'armée sur la Vistule.

Le corps de la place de Modlin restera toujours sur la rive droite, à cause de son élévation. Les ouvrages y sont massés en grande partie d'après un premier tracé du général Chasseloup²⁾, et les projets arrêtés définitivement en 1811 par le général Haxo³⁾, ingénieur de la plus grande distinction, avec la coopération du colonel d'alors Mallet⁴⁾. Lorsqu'il serait question de reprendre les travaux de Modlin, où à peu près toutes les maçonneries sont à faire, ce ne pourrait être qu'avec une extrême circonspection, et après de mûres délibérations, qu'on devrait se résoudre à entreprendre des modifications aux projets, arrêtés par des officiers si habiles, surtout lorsqu'on considère les dépenses qu'entraîne tout changement dans des terrassements déjà existants. Dans tous les cas, les moyens de résistance doivent être concentrés sur la rive droite. Sur les deux rives gauches de la Vistule et de la Narew, on doit se borner à construire deux fortes têtes de pont⁵⁾, qui assurent les débouchés. On doit bien se garder de les faire trop spacieuses, car se serait prodiguer inutilement les dépenses, que d'accumuler trois places sur un seul point, qui exigeraient un triple garnison, et de triples approvisionnements, tandis que toutes tomberaient à la prise de la place principale; qui plus est, si l'enceinte de Kazuń⁶⁾ avait une grande étendue, l'ennemi, tout en conduisant ses attaques vers le corps de place du côté d'Utrata⁷⁾, dirigerait des batteries contre l'intérieure de cette enceinte, qui deviendrait intenable. Il en serait de même des ouvrages de Nowydwór⁸⁾, s'ils étaient trop étendus, et que l'ennemi inonderait de projectiles qu'il y ferait pleuvoir, tout en cheminant contre la place du côté du village de Modlin. Les deux têtes de pont projetées par le général Haxo, et qui avaient été exécutées en terre, nous paraissent être tout ce qu'il convient d'établir sur ces points, quelque soit le projet adopté définitivement pour le corps de place.

Nous avons vu en traitant des opérations dans différentes hypothèses, de quelle importance il était d'avoir constamment un point de passage assuré sur la Vistule, près de la frontière Prussienne, afin que l'armée y puisse constamment opérer sur les deux rives du fleuve. Nous répétons que l'importance de ce point de passage est telle, que des fortifications de campagne ne sauraient nullement y suffir. Il faut absolument établir une place dans cette contrée. L'endroit convenable est à Nieszawa. La place, ayant une enceinte de six fronts à peu près, serait construite sur le plateau, qui commande la petite ville de ce nom sur la

¹⁾ Plus exactement en octobre et en novembre 1810. (Note de l'éditeur).

²⁾ Prosper de Chasseloup-Laubat, général et ingénieur français (1754 — 1833). En 1807 il dirigeait le siège de Gdańsk. (Note de l'éditeur).

³⁾ François-Nicolas-Benoît Haxo, général et ingénieur français (1774 — 1838). (Note de l'éditeur).

⁴⁾ Jean-Baptiste Mallet de Grandville (Malletski) (1777 — 1846), directeur du corps de génie de l'armée polonaise 1815 — 1830. (Note de l'éditeur).

⁵⁾ À Kazuń et à Nowy-Dwór. (Note de l'éditeur).

⁶⁾ Kazuń — village situé sur la rive gauche de la Vistule en face de Modlin. (Note de l'éditeur).

⁷⁾ Utrata — petite colonie au bord de la Vistule près de Modlin. (Note de l'éditeur).

⁸⁾ Nowy-Dwór — petit bourg sur la rive gauche de la Narew en face de Modlin. (Note de l'éditeur).

Główny zrab twierdzy Modlina pozostanie zawsze na brzegu prawym ze względu na to, że brzeg ten panuje nad rzeką. Tam są przeważnie zgrupowane poszczególne fortyfikacje (ouvrages), wzniesione według pierwszego szkicu gen. Chasseloup¹⁾ i zdecydowanych ostatecznie w 1811 roku projektów gen. Haxo²⁾, bardzo wybitnego inżyniera, opracowanych przy współudziale ówczesnego pułk. Mallet'a³⁾. Gdyby miano zamiar podjąć roboty fortyfikacyjne w Modlinie, gdzie trzeba wzniesć prawie wszystkie części murowane, należałoby tylko z największą ostrożnością i po głębokim namyśle zdecydować się na wprowadzenie zmian w projektach, opracowanych przez tak zdolnych oficerów, zwłaszcza jeżeli brać pod uwagę koszty, jakie pociąga za sobą wszelka zmiana w już istniejących robotach ziemnych. W każdym razie cała siła oporu winna być skoncentrowana na prawym brzegu. Na obydwu lewych brzegach Wisły i Narwi należy ograniczyć się do zbudowania dwu silnych szańców przedmostowych, ochraniających wyjścia z twierdzy. Te szańce przedmostowe⁴⁾ nie powinny być zbyt obszerne, w przeciwnym bowiem razie takie skupianie w jednym miejscu niejako trzech fortec byłoby niepotrzebnym pomnażaniem kosztów, należałoby bowiem mieć wtedy trzy garnizony i potrójne zapasy żywności, a i tak z chwilą opanowania przez nieprzyjaciela twierdzy głównej na prawym brzegu Wisły, te twierdze dodatkowe na lewych brzegach Wisły i Narwi padłyby razem z nią. Co więcej, gdyby obwód szańca przedmostowego Kazuńskiego⁵⁾ był wielki, nieprzyjaciół, prowadząc atak przeciwko ośrodkowi twierdzy (corps de place) od strony Utraty⁶⁾, kierowałby ogień swych dział z górującego brzegu prawego na wewnątrz szańca Kazuńskiego, i ten byłby wówczas nie do utrzymania. To samo byłoby z fortyfikacjami Nowego Dworu⁷⁾ w razie, gdyby były zbyt obszerne. Nieprzyjaciół zasypałby je pociskami, posuwając się ku głównej twierdzy od strony wsi Modlina. Dwa szańce przedmostowe, zaprojektowane przez gen. Haxo i wykonane w ziemi wydają się nam zupełnie wystarczające w tych punktach, bez względu na to, jaki projekt ostatecznie przyjęłoby dla twierdzy głównej.

Mówiąc o działaniach wojennych i stawiając co do nich najrozmaitsze hipotezy, widzieliśmy, jak ważną rzeczą byłoby dla nas mieć dla przeprawiania się przez Wisłę jakieś stałe i pewne miejsce opodal granicy pruskiej, aby armia mogła stale operować na obydwu brzegach tej rzeki. Powtarzamy, że doniosłość takiego miejsca przeprawy jest tak wielka, że zabezpieczenie go przy pomocy umocnień polowych bynajmniej nie byłoby wystarczające. Należałoby wzniesć tam jakąś poważniejszą fortyfikację. Miejscem odpowiednim jest Nieszawa. Fortyfikacja ta z obwodem o sześciu mniej więcej frontach byłaby zbudowana na wyżynie panującej nad tem miastem na lewym brzegu Wisły. Pozycja dla rzucenia mostu jest tam bardzo odpowiednia, wylot zaś jego na brzeg prawy zabezpieczonyby szańcem⁸⁾.

Zwracając się teraz w stronę Austrii, mamy Zamość, który już dziś jako forteca przedstawia się bardzo poważnie. Byłoby zapewne zbyteczne budowanie drugiej fortecy w Zawichoście. Jednakowoż widzieliśmy, jak ważną rzeczą byłoby w razie wojny mieć w tym punkcie zabezpieczoną przeprawę przez Wisłę. Wypadałoby więc, z chwilą gdyby wojna z Austrią miała

¹⁾ Prosper de Chasseloup-Laubat, gen. i inżynier francuski (1754 — 1833). W roku 1807 kierował on oblężeniem Gdańska. (P. w.).

²⁾ Franciszek-Mikołaj-Benedykt Haxo, gen. i inżynier francuski (1774 — 1838). (P. w.).

³⁾ Jan-Chrzyciel Mallet de Grandville (Malletski) (1777—1846), dyr. korpusu inżynierów wojsk. w Król. Kongr. 1815 — 1830. (P. w.).

⁴⁾ W Kazuniu i Nowym Dworze. (P. w.).

⁵⁾ Kazuń — wieś na lewym brzegu Wisły wprost Modlina. (P. w.).

⁶⁾ Utrata — mała osada nad Wisłą obok Modlina. (P. w.).

⁷⁾ Nowy-Dwór — miasteczko na lewym brzegu Narwi wprost Modlina. (P. w.).

⁸⁾ Autor niniejszego memoriału, będąc komisarzem J. C. M. dla demarkacji granic, zajmował się ich wojskowym rozpoznaniem. W r. 1818 zajął plan pozycji Nieszawskiej i sporządził projekt założenia tam fortu. (P. a)

rive gauche. La position y est des plus favorables pour l'établissement du pont, dont le débouché sur la rive droite serait couvert par une tête ¹⁾.

En nous tournant du côté de l'Autriche, nous avons Zamość, qui déjà aujourd'hui présente un degré de force très respectable. Il serait sans doute superflu de construire une seconde place à Zawichost. Néanmoins nous avons vu de quelle importance il serait, en cas de guerre, d'avoir un passage assuré sur ce point. Il conviendrait donc, dès qu'une guerre avec l'Autriche serait sur le point d'éclater, d'y établir un poste fortifié, une place du moment, ou si l'on veut une double tête-de-pont. Le poste principal occuperait le plateau de la rive gauche qui commande la rivière et sur lequel est situé le bourg de Zawichost: il dominerait la tête de pont construite sur la rive droite. Le projet pour cet endroit devrait être arrêté d'avance, et les moyens d'exécution et d'armement se trouver en dépôt à Zamość.

En récapitulant tout ce qui a été dit, dans le cours du présent mémoire, nous trouvons un point stratégique bien important, ou viennent se croiser notre ligne d'opération contre l'Autriche, avec celle contre la Prusse. L'importance de ce point augmente surtout dans le cas d'une guerre avec ces deux puissances réunies. Situé sur une route principale ²⁾, et au confluent de deux rivières ³⁾, c'est Brześć Litewski dont il convient par conséquent de faire une place forte ⁴⁾, qui, par les inondations et les courants d'eau dans les fossés, que le Muchawiec permettrait d'y pratiquer, pourrait recevoir une force de premier degré.

D'après ce qui a été dit dans la 3-me partie, Pinsk est un point qui devient très important après la perte du Royaume de Pologne, et surtout lorsque l'armée, se trouvant pressée entre deux masses ennemies, voudrait s'échelonner sur ce point, avant de déterminer sa retraite définitive au nord ou au midi de la Prypéc. Pinsk devrait donc être fortifié. Toutefois ne connaissant pas bien les environs de cette ville, nous ne saurions préciser le genre de projet qu'il conviendrait d'y adopter, ni même déterminer le point lui-même dans cette contrée, où commence réellement la ligne de la Prypéc, considérée comme barrière.

Il est à observer que Brześć et Pinsk communiquent entre eux par eau, ainsi qu'avec la Vistule, le Dniepr, la Dźwina.

Sur le théâtre de la guerre, il est encore une rivière large, rapide, profonde, et de la plus grande importance. C'est le Niemen. Nos routes militaires qui vont à la Dźwina, notre ligne d'opération et de retraite dans bien des cas, traverseront cette rivière, qui dans la plus grande partie de son cours se trouve à portée des frontières Prussiennes, d'où l'ennemi pourrait par conséquent faire assez facilement des incursions au delà de Grodno, détruire nos ponts sur cette rivière, et intercepter nos communications dans cette partie. Et en effet, quelle énorme distance depuis la Vistule, jusqu'à la Dźwina, sur laquelle convois, détachements, courriers ne trouveraient aucun point d'appui, aucun endroit de sécurité! Quel contretemps se serait surtout, si des renforts venant de la Dźwina, et dirigés vers Modlin, Płock et Nieszawa, et dont on aurait le plus pressant besoin sur la Vistule, se trouvaient inopinément arrêtés au passage du Niemen, soit que l'ennemi, ou les crues, ou les glaces,

¹⁾ L'auteur étant commissaire de Sa Majesté pour la démarcation des frontières, s'occupait de leur reconnaissance militaire. L'an 1818 il leva un croquis de la position de Nieszawa, et dressa un projet de la place à y établir. (Note de l'auteur).

²⁾ Chaussée Varsovie — Brześć Litewski. (Note de l'éditeur).

³⁾ Bug et Muchawiec. (Note de l'éditeur).

⁴⁾ Cela fut accompli par les Russes après l'année 1831. Les remarques ci-dessus de Prądzyński pouvaient y jouer un certain rôle. (Note de l'éditeur).

wybuchnąć, wznieść tam jakies umocnienie, jakas tymczasowa forteczkę, lub, jeżeli ktoś chce, podwójny szaniec przedmostowy. Główny zrab umocnienia zająłby wyżynę lewego brzegu, panującego nad rzeką, na którym rozłożone jest miasto Zawichost i dominowałby nad szaniecem przedmostowym, zbudowanym na brzegu prawym. Projekt tego umocnienia winienby być przygotowany zawczasu, wszelkie zaś środki do wykonania i uzbrojenia — złożone na składzie w Zamościu.

Reasumując wszystko to, cośmy powiedzieli w toku niniejszego memoriału, uważamy za niezmiernie ważny ten punkt strategiczny, gdzie nasza linja operacyjna przeciwko Austrii krzyżuje się z linja operacyjną przeciwko Prusom. W razie wojny z obu temi mocarstwami doniosłość tego punktu jeszcze bardziej wzrasta. Punktem tym jest Brześć Litewski, on więc, jako leżący na głównej arterji komunikacyjnej ¹⁾ i w miejscu złączenia się dwu rzek ²⁾, powinien być zamieniony w twierdzę ³⁾. Dzięki Muchawcowi można tam zastosować system fortyfikacyj wodnych i nadać przez to Brześciowi pierwszorzędną siłę.

Zgodnie z tem, co mówiliśmy w trzeciej części niniejszego memoriału, po utracie Królestwa Polskiego bardzo ważnym punktem staje się Pińsk, zwłaszcza wtedy, gdy armja nasza, naciskana przez dwie masy armij nieprzyjacielskich, chciałaby zgrupować się na tym punkcie przed ostatecznem zdecydowaniem się na odwrót bądź na północ, bądź na południe od Prypeci. Pińsk wobec tego powinienby być ufortyfikowany. Ponieważ jednak nie znamy dobrze okolic tego miasta, nie możemy określić rodzaju projektu, jaki należałoby tam zastosować, ani nawet wskazać właściwego punktu w tej miejscowości, od którego możnaby rzeczywiście linję Prypeci uważać jako zaporę.

Należy zauważyć, że Brześć i Pińsk połączone są ze sobą komunikacją wodną, podobnie jak z Wisłą, Dnieprem i Dźwiną.

Na teatrze wojny jest jeszcze jedna rzeka szeroka, bystra, głęboka i jako taka posiadająca duże znaczenie, mianowicie Niemen. Nasze drogi wojskowe wiodące do Dźwiny, nasza linja operacyjna i linja odwrotu w wielu wypadkach będą tę rzekę przekraczać. Przebiega ona w większej części niedaleko od granicy pruskiej, a więc nieprzyjacielowi nie trudno będzie dokonywać wypadów poza Grodno, niszczyć nasze mosty na Niemnie i przerywać nasze komunikacje na tej części teatru wojny. I rzeczywiście, jakaż to ogromna przestrzeń leży między Wisłą i Dźwiną! Na przestrzeni tej nasze tabory, oddziały, nasi kurjerzy nie znajdą żadnego punktu oparcia, żadnego bezpiecznego schronienia. Zwłaszcza cóżby to był za nieszczęśliwy traf, gdyby np. posiłki, idące od Dźwiny, i kierujące się ku Modlinowi, Płockowi i Nieszawie, posiłki, których niecierpliwie oczekiwano nad Wisłą, były niespodziewanie zatrzymane przy przeprawie przez Niemen bądź przez nieprzyjaciela, bądź przez wezbranie rzeki, bądź przez jej zamarznięcie. Z powyższego wynika konieczność założenia jakiejś mniejszej twierdzy nad Niemnem w Grodnie, czy Kownie. Jesteśmy skłonni przechylić się na stronę tego ostatniego punktu, ponieważ przez Kowno przechodzi większa arterja komunikacyjna ⁴⁾ lądowa i wodna i ponieważ w pobliżu Kowna z Niemnem łączy się Wilja. Twierdzę należałoby zbudować na brzegu lewym, na wyniosłości leżącej wprost ujścia Wilji, obydwu brzegi której byłyby zajęte przez szaniec przedmostowy ⁵⁾.

Twierdza Ryska winna być bezwarunkowo utrzymana, Bobrujska zaś dokończona. W Kijowie należałoby powiększyć fortyfikacje cytadeli. Ponieważ miasto to winno stać się

¹⁾ Szosa Warszawa-Brześć Litewski. (P. w.).

²⁾ Bug i Muchawca. (P. w.).

³⁾ Dokonali tego Rosjanie po r. 1831. Niniejsze uwagi Prądzyńskiego mogły odegrać tu pewną rolę. (P. w.).

⁴⁾ Szosa Warszawa-Kowno-Petersburg. (P. w.).

⁵⁾ Fortecę w Kownie Rosjanie zaczęli budować w 1883 r. (P. w.).

eussent intercepté et enlevé les moyens de passage. Ces considérations démontrent la nécessité d'établir une place de grandeur inférieure sur le Niemen à Grodno, ou à Kowno. Nous sommes portés à donner la préférence à ce dernier point, à cause de la grande route ¹⁾ et de la ligne de navigation qui y passent, et de la Wilja qui y aboutit. La place serait construite sur la rive gauche, sur la hauteur vis-à-vis de l'embouchure de la Wilja, dont les deux rives seraient occupées par des têtes-de-pont ²⁾.

La place de Riga sera nécessairement maintenue, celle de Bobrujsk doit être achevée. A Kijów il convient d'augmenter les fortifications de la citadelle. La ville, qui doit devenir une des bases pour les opérations des armées de l'Empereur, serait couverte au besoin par un camp retranché, dont le projet arrêté d'avance, ainsi que les moyens d'exécution et l'armement doivent se trouver en dépôt dans la citadelle.

Une bonne place sur le Dniester nous paraît indispensable.

Il y aurait en outre des ponts et des têtes-de-pont à établir en différents endroits en cas de guerre: par exemple sur la Vistule à Plock et à Puławy, dès que la rupture paraîtrait probable, à Opatowiec et sur le San à Krzeszów, dès qu'on le pourrait après le commencement des hostilités. Leur construction serait arrêtée, accélérée ou retardée d'après le plan d'opérations projeté. Par exemple, si d'après celui que nous avons exposé dans la première partie ³⁾, l'on se proposait de déboucher contre l'Autriche entre la Vistule et Zamość, en se basant sur le Bug et la Narew, il conviendrait d'établir des ponts, couverts par des têtes-de-pont à Serock, Wyszów, Ner, Brok, Łomża. Mais si, comme nous l'avons aussi supposé ⁴⁾, on voulut donner le change à l'ennemi sur cette opération, il conviendrait de ne commencer les travaux qu'au moment où elle serait démasquée, c'est à dire en commençant les hostilités, et en attendant on s'occuperait activement d'autres travaux, qui pussent fortifier l'erreur de l'ennemi concernant nos intentions. Telles seraient les fortifications de Kijów, telle serait encore une double tête-de-pont que l'on construirait à Uściług, qui d'ailleurs aurait toujours son utilité.

Plusieurs de ces têtes-de-pont, et notamment toutes celles de la Vistule, devraient être nécessairement doubles, toutes les fois que l'ennemi aurait une égale faculté d'arriver par les deux rives, comme surtout en cas de guerre avec la Prusse et l'Autriche ensemble.

Les places dont nous proposons la construction, ne sont nullement trop nombreuses, si on considère la grandeur de l'Empire auquel elles doivent servir de boulevard, la force et le nombre des armées dont elles devront appuyer et aider les opérations, enfin l'importance des événements, qui se décideront sur ce théâtre. Comparons, et nous trouverons sans aucune comparaison, bien plus considérable le nombre relatif des places qui couvrent la surface de l'Espagne, de la France et des Pays-Bas. La Prusse qui nous est limitrophe, en a un plus grand nombre, quoique cet état n'égale guère pour la population que le quart de la Russie, et quant à l'étendue soit inférieur à quelques uns des gouvernements de l'Empire. Or, c'est incontestablement de ce côté que les plus grands dangers menacent les états de l'Empereur, c'est de ce côté qu'ils auront les plus grands chocs à soutenir, c'est donc aussi sur ce théâtre que doivent être concentrés les plus grands moyens de résistance. Ainsi que le bélier dont les anciens se servaient pour enfoncer les murailles des villes assiégées, qui était en bois, mais dont on avait soin de garnir la tête d'airain, parce que c'était elle qui était destinée à éprouver les plus rudes atteintes.

¹⁾ Chaussée Varsovie—Kowno. (Note de l'éditeur).

²⁾ Les Russes ont commencé la construction de la forteresse de Kowno en 1883. (Note de l'éditeur).

³⁾ Voir page 30-me. (Note de l'éditeur).

⁴⁾ Voir page 34-me. (Note de l'éditeur).

jedną z podstaw operacyjnych dla armij cesarza, należałoby w razie potrzeby osłonić je obozem oszańcowanym, którego zawczasu przygotowany projekt, jak również środki potrzebne do wykonania i uzbrojenia winny być złożone na składzie w cytadeli.

Dobra twierdza nad Dniestrem wydaje się nam również niezbędną.

Trzeba będzie ponadto na wypadek wojny rzucić mosty i założyć szańce przedmostowe w różnych miejscach. Na Wiśle pod Płockiem i Puławami należy zrobić to w chwili, gdy wybuch wojny będzie prawdopodobny, pod Opatowcem zaś i na Sanie pod Krzeszowem — w odpowiednim momencie już po rozpoczęciu kroków nieprzyjacielskich. Budowa tych umocnień będzie zdecydowana, przyspieszona lub opóźniona stosownie do projektowanego planu operacyjnego. Np. jeżelibyśmy zamierzali, zgodnie z tem co mówiliśmy w pierwszej części niniejszego memorjału ¹⁾, wystąpić przeciwko Austrii między Wisłą i Zamościem, opierając się na Wiśle i Narwi, należałoby rzucić mosty, osłonięte przyczółkami, w Serocku, Wyszowie, Nerze, Broku i Łomży. Jeżelibyśmy jednak, tak jakśmy to również brali pod uwagę ²⁾, chcieli wystąpienie to ukryć przed nieprzyjacielem, należałoby roboty te rozpocząć dopiero w chwili, gdy nieprzyjaciół zdemaskowałby te nasze zamiary t.j. wraz z rozpoczęciem kroków nieprzyjacielskich, tymczasem zaś należałoby czynnie zająć się innemi robotami, które mogłyby wprowadzić nieprzyjaciela w błąd co do naszych rzeczywistych zamiarów. Mogłyby do tego posłużyć roboty około fortyfikacji Kijowa, lub około podwójnego przyczółka mostowego w Uściługu, który zresztą zawszeby się przydał.

Wiele z tych przyczółków mostowych, zwłaszcza zaś wszystkie leżące nad Wisłą, powinny być bezwarunkowo podwójne, aby mogły służyć w tych wszystkich wypadkach, gdy nieprzyjaciół będzie miał równą możność następowania z obydwu brzegów, jak zwłaszcza w wypadku wojny z Prusami i Austrią jednocześnie.

Liczba fortec, których zbudowanie proponujemy, nie jest znów tak wielka, jeżeli weźmiemy pod uwagę obszar Cesarstwa, któremu służyć mają za przedmurze, następnie siłę i liczebność armij, dla których mają być punktem oparcia i pomocą w ich działaniach, wreszcie doniosłość wypadków mających rozegrać się na tym teatrze wojny. Bez żadnego porównania daleko większą stosunkowo liczbę fortec znajdujemy w Hiszpanji, Francji i Niderlandach. Sąsiadujące z nami Prusy mają ich więcej, jakkolwiek państwo to co do liczby mieszkańców jest tylko czwartą częścią Rosji, co do obszaru zaś jest mniejsze, niż niektóre z gubernij Cesarstwa. A bezwątpienia największe niebezpieczeństwo zagraża Cesarstwu właśnie z tej strony, stąd też należy spodziewać się największych ciosów, a więc też na tym właśnie teatrze winny być skoncentrowane największe środki oporu. Tak właśnie taran, którego starożytni używali do kruszenia murów obleżonych miast, był z drzewa, jednak starano się głowę jego opatrzyć spiżem, ponieważ ona to właśnie była przeznaczona do wytrzymywania najsilniejszych uderzeń.

Koszty budowy fortec, które uznaliśmy za niezbędne w Królestwie Polskiem, byłyby w każdym razie dla skarbu krajowego zbyt wielkie. Gdy jednak te środki obrony służyć mają dla całego Cesarstwa, sprawiedliwą byłoby rzeczą, by ono wzięło na siebie większą część tego ciężaru.

Należy zauważyć, że nowożytny system fortyfikacji tworzył się stopniowo, opierając się zawsze na poprzednich już istniejących systemach. Nieuwzględnianie tych dawnych systemów przy opracowywaniu nowych jest rzeczą niemożliwą. Co się jednak tyczy nas, to my w zakresie fortyfikacji nie mamy nic, możemy więc swobodnie wybrać i zastosować z tego, co w tym zakresie

¹⁾ Patrz str. 31-a. (P. w.).

²⁾ Patrz. str. 33-a. (P. w.).

Les dépenses pour la construction des places, que nous avons jugé nécessaires dans le Royaume de Pologne, seraient dans tous les cas trop fortes pour le trésor de ce pays. Mais aussi comme ces mesures concernent la défense de tout l'Empire, il paraîtrait juste que ce dernier supportât la plus grande partie du fardeau.

Il est à observer que le système moderne des fortifications n'a été formé qu'à fur et mesure, en se basant toujours sur des antécédents déjà existants, et qu'il était impossible d'abandonner. Mais nous, nous avons tout-à-fait table rase: nous sommes par conséquent les maîtres d'adopter tout ce qu'il y a eu fait de fortifications de plus convenable au pays, à sa position et à l'état des finances, ainsi qu'à la manière de faire la guerre aujourd'hui, pourvu que nous nous dépouillons de cet esprit de routine, qui n'entrave que trop souvent les progrès de l'esprit humain, et auquel les ingénieurs de tous les pays sont assez sujets comme tous les hommes en général. Nous citerons à ce sujet l'exemple remarquable des Hollandais, qui surent s'en affranchir fort à propos, lors de leur insurrection contre le gouvernement de Philippe II. Ils étaient réduits à employer toutes les ressources imaginables pour résister au pouvoir colossal de leur ennemi. La plupart de leurs villes se trouvaient ouvertes. Les fortifier d'après le système alors reçu, appelé italien ou espagnol, eut été trop dispendieux et eut exigé un temps, dont on ne pouvait pas disposer. Le ingénieur Bataves, qui précédèrent Köhorn¹⁾, le Vauban des Hollandais, imaginèrent un nouveau système. Ils diminuèrent le relief des remparts, supprimèrent en grande partie les revêtements en maçonnerie, ainsi que beaucoup d'ouvrages de détail. Ils garantirent les places contre les coups de main, en remplissant les fossés d'eau, et au moyen d'inondations, qu'ils pouvaient pratiquer assez généralement dans un pays bas, couvert de marais, de rivières et de canaux. En peu de temps, les nombreuses villes de la Hollande se trouvèrent presque toutes bien fortifiées.

Nous sommes convaincus, que chez nous l'on pourrait adopter, imaginer, modifier des systèmes de fortification beaucoup plus appropriés à notre situation que ne le sont très souvent ceux que l'on emploie. Des systèmes, qui ne diminueraient en rien la défense, qui l'augmenteraient peut-être, mais qui bien certainement exigeraient des dépenses beaucoup moins considérables, que tout ce que l'on pratique aujourd'hui. Cependant il faudrait aussi garder bien de la circonspection dans les changements que l'on voudrait adopter, car dans un bon système toutes les parties sont coordonnées, et il nous est arrivé de voir que, lorsque par un motif d'innovation, on prenait dans différents systèmes des choses bonnes à leur place, mais que l'on ne savait pas assembler convenablement, elles devenaient inutiles et quelque fois même nuisibles.

En étudiant l'histoire des places fortes, nous apercevons, que la différence des services qu'elles ont rendu ne correspond nullement à la différence des sommes que leurs fortifications respectives ont coûté.

Les places convenablement situées et lorsqu'on en sait tirer parti, rendent bien des services, sans que l'on ait même songé à les assiéger; et alors il a été indifférent que la place ait eu une simple enceinte, ou bien avec cela une quantité d'ouvrages extérieurs. Mais si même nous examinons un grand nombre de sièges, nous sommes étonnés pour la plupart de n'apercevoir presque aucune différence entre la résistance de telle place qui n'avait que son enceinte, avec un fossé et un chemin couvert, et la résistance de telle autre qui était surchargée d'ouvrages extérieurs et d'une quantité de détails très coûteux, qui avaient paru importants en théorie, et qui devenaient tout-à-fait inutiles en pratique. Ceci mérite

¹⁾ Köhorn, plus exactement le baron Coehorn (1641 — 1704), général d'artillerie, éminent ingénieur militaire Hollandais, l'adversaire et le rival de Vauban. (Note de l'éditeur).

zrobiono, wszystko to, co odpowiadałoby sytuacji politycznej i finansowej kraju, jak również to, co najlepiej byłoby dostosowane do dzisiejszego sposobu prowadzenia wojny, bylebyśmy tylko wyzbyli się tego ducha rutyny, który tak często hamuje rozwój umysłu ludzkiego i któremu inżynierowie wszystkich krajów tak często ulegają, podobnie zresztą jak wszyscy ludzie wogóle. W tej kwestji jako charakterystyczny przykład możemy wskazać Holendrów, którzy właśnie w porę potrafili wyzwolić się z tego ducha rutyny w czasie swego powstania przeciwko rządowi Filipa II. Byli oni zmuszeni iść się wszelkich możliwych środków, by stawić czoło olbrzymiej potędze swego wroga. Większość ich miast była zupełnie otwarta. Ufortyfikowanie ich według przyjętego wówczas powszechnie systemu, nazywanego włoskim, czy hiszpańskim, byłoby zbyt kosztowne i wymagałoby zbyt wiele czasu, którym nierozporządzali. Inżynierowie holenderscy, poprzednicy Köhorna¹⁾, tego Vauban'a holenderskiego, wymyślili nowy system. Zmniejszyli profil wałów, znieśli po większej części odziewanie murem, jak również wiele szczegółów fortyfikacji. Zabezpieczyli fortece przed niespodziewanym napadem, napełniając wodą fosy, jak również stosując zalewy, na co mogli sobie dość powszechnie pozwalać w kraju niskim, pokrytym bagnami, rzekami i kanałami. W krótkim czasie liczne miasta Holandji prawie wszystkie były dobrze ufortyfikowane.

Jesteśmy przekonani, że u nas często możnaby zastosować, zmienić czy wymyślić systemy fortyfikacji daleko więcej odpowiadające naszej sytuacji, niż systemy będące w użyciu. Takie swoiste systemy w niczem nie zmniejszyłyby zdolności obronnej, przeciwnie, być może nawet zwiększyłyby ją, a zarazem byłyby napewno daleko mniej kosztowne, niż wszystko to, co jest w użyciu obecnie. Jednakże należałoby być bardzo ostrożnym w dokonywaniu zmian, ponieważ w dobrym systemie fortyfikacji wszystkie jego składowe części są ze sobą skoordynowane i mieliśmy sposobność skonstatować, że gdy, powodując się chęcią wprowadzenia innowacji, wybierano z rozmaitych systemów pewne szczegóły, które były dobre na swoim miejscu, okazały się one gdzieindziej zupełnie nieużyteczne, a czasem nawet szkodliwe, ponieważ nie umiano ich do nowego systemu odpowiednio przystosować.

Studjując historję fortec, możemy zauważyć, że usługi przez nie oddane nie stoją w żadnym stosunku do sum wyłożonych na ich budowę.

Gdy fortece są odpowiednio rozłożone i gdy umie się z nich korzystać, mogą oddać wielkie usługi nawet wtedy, gdy nieprzyjacieli nie będzie ich oblegał; wówczas zaś jest zupełnie obojętne, czy forteca jest tylko opasana zwyczajnym wałem, czy też posiada prócz tego pewną ilość jakichś zewnętrznych dzieł (ouvrages). Jeżeli zaś przestudjujemy dzieje oblężeń, to w wielu wypadkach z zadziwieniem spostrzeżemy, że niema prawie żadnej różnicy pomiędzy odpornością fortecy, nie posiadającej nic więcej prócz opasującego ją muru z fosą i drogą krytą, i odpornością jakiejś innej fortecy, przeładowanej zewnętrznymi szaniami i wielką ilością kosztownych szczegółów, które w teorii wydawały się niezbędne, w praktyce zaś okazały się zupełnie nieużyteczne. Okoliczność ta zasługuje na to, by zwrócić na nią jak najbaczniejszą uwagę. Bardzo często suma wyłożona na zbudowanie jednej fortecy, wystarczyłaby doskonale na zbudowanie kilku, z których każda byłaby zdalna do oddania takich samych usług. Wielkie a zupełnie bezużyteczne koszty powstają zwłaszcza wtedy, gdy całokształt projektów nie jest dostatecznie przedyskutowany i od razu ustalony, gdy kolejny porządek rozmaitych robót nie jest z góry przewidziany, rozdział zaś będących do dyspozycji funduszy starannie obrachowany, gdy przeciwnie z dnia na dzień powstają nowe projekty częstokroć sprzeczne z temi, które już na pół wykonano, gdy zwłaszcza opracowanie i wykonanie projektów powierzone

¹⁾ Köhorn, właściwie bar. Coehorn (1641—1704), gen. art., znakomity holenderski inżynier wojskowy, przeciwnik i rywal Vauban'a. (P. w.).

1-99 P. Strzelców Konnych

la plus grande attention. Très souvent pour ce qu'une place aura coûtée, on en aurait construit plusieurs, dont chacune aurait été capable de rendre les mêmes services. On est surtout exposé à faire de grandes dépenses très inutiles, lorsque tout l'ensemble des projets n'a pas été discuté et arrêté à la fois; ainsi que l'ordre successif dans lequel les différents travaux devaient être entrepris, de même lorsque la répartition des fonds disponibles n'a pas été calculée d'avance avec discernement, mais lorsque d'un jour à l'autre on conçoit de nouveaux projets, contraires souvent à ceux qui sont à demi exécutés, lorsque surtout la rédaction des projets et leur exécution se trouve comme un monopole entre les mains d'un seul individu, fut-il d'un mérite très éminent. Car alors ses idées n'étant sujettes à aucun contrôle, la tendresse paternelle, si naturelle chez les gens à talents pour leurs oeuvres, ne lui permet de voir que d'un seul côté les produits de son imagination, et c'est toujours du beau côté. Survient quelquefois le désir de briller aux yeux des gens du métier par des choses neuves, d'en imposer aux non initiés par des objets qu'ils n'entendent pas, en un mot l'envie de faire de l'esprit qui fait oublier parfois le véritable but que l'on devait atteindre, et qui entraîne dans un dédale de constructions dont l'auteur serait lui même embarrassé, lorsqu'il s'agirait d'en tirer parti en présence de l'ennemi¹⁾.

Le système défensif du pays, ainsi que tous les projets de fortifications, doivent être constamment discutés et décidés par un comité, nommé à cet effet, où les opinions motivées seraient consignées au protocole, et qui déciderait à la majorité, sans égard à l'ancienneté. Mais à ce qu'il nous paraît, ce comité ne devrait pas être toujours composé des officiers du génie exclusivement. Car, nous devons le dire, malgré le mérite et l'instruction qui distinguent souvent ce corps, il est rare que les individus qui en font partie se dépouillent entièrement d'un certain esprit de corporation, qui leur fait trop souvent considérer leur art comme un métier, et les empêche de se défaire entièrement de quelques préjugés et d'une routine puisés aux écoles, et qu'une étude et une application suivies pendant toute leur carrière ont enraciné en leur esprit, et il est bien connu que les préjugés et la routine font dévier des gens, dont la rectitude de jugement est d'ailleurs reconnue, de la route directe et des moyens les plus simples pour arriver au but.

Il arrive même qu'un ingénieur finit par perdre ce dernier de vue, et que ce qui devait être moyen pour arriver à un certain résultat, devient son but définitif. Comme les abeilles, qui sans être guidées par aucun raisonnement, travaillent toujours par la seule impulsion de leur nature, il est des ingénieurs qui veulent constamment exécuter des travaux uniquement parce qu'ils en ont pris l'habitude, et un amour propre excessif, trop commun parmi les gens instruits, ne leur permet de recevoir aucun conseil étranger.

Parmi des exemples nombreux que nous pourrions citer à l'appui de ce que nous venons d'avancer, nous ne ferons mention que de ce qui est arrivé par rapport aux projets émis pour les fortifications par le Maréchal de Saxe²⁾, les généraux Montalembert³⁾ et Latour-Foissac⁴⁾. Toutes leurs idées, qui en renfermaient de très lumineuses, furent rejetées par le Génie français, sans contredit le plus instruit et le plus distingué de l'Europe. Et si

¹⁾ Le grand Vauban lui même, ce père des ingénieurs, n'a pas été à l'abri du reproche d'avoir dépensé en ornements de fortifications des sommes, qui eussent été beaucoup plus utilement employées à des ouvrages plus importants. (Note de l'auteur).

²⁾ Maurice comte de Saxe, nommé Maréchal de Saxe, fils du roi de Pologne Auguste II et d'Aurora Königsmarck, Maréchal de France, fameux par ses succès aux Pays-Bas pendant la guerre dite de Succession Autrichienne 1740 — 1748. (Note de l'éditeur).

³⁾ Marc-René marquis de Montalembert, ingénieur militaire français (1714—1800). (Note de l'éditeur).

⁴⁾ Philippe-François de Latour-Foissac, général français 1750 — 1804. (Note de l'éditeur).

est d'une seule personne, quoiqu'elle soit même digne de l'être. Wtedy bowiem jej pomysły nie są poddane żadnej kontroli, tak naturalna zaś u ludzi utalentowanych pewna słabość dla swego dzieła powoduje, że widzą oni w niem tylko strony dodatnie. Zdarza się również czasem chęć zabłyśnięcia w oczach fachowców jakimiś nowymi pomysłami, zaimponowania laikom rzeczami, których nie rozumieją, jednym słowem chęć popisania się, zasłaniająca rzeczywisty cel do którego powinno się dążyć, i wciągająca daną jednostkę w labirynt budowli fortecznych, użytkowanie których w obliczu nieprzyjaciela samego ich twórcę wprawiloby w niemały kłopot¹⁾.

System obrony kraju, jak również związane z tem zagadnieniem projekty fortyfikacyjne powinny być stale omawiane i zatwierdzane przez specjalnie do tego celu powołany komitet, przyczem uzasadnione opinie poszczególnych członków należałoby protokołować. Komitet ten decydowałby większością głosów bez względu na starszeństwo służbowe. Zdaje się nam jednak, że komitet ten nie powinien składać się stale i wyłącznie tylko z oficerów inżynierji, musimy bowiem stwierdzić, że, jakkolwiek korpus ten wyróżnia się zasługami i wykształceniem, jednak bardzo rzadko trafia się, by oficerowie w skład jego wchodzący potrafili uchronić się całkowicie od tego ducha fachowej wyłączności, powodującego, że zbyt często uważają oni sztukę jako rzemiosło, niepozwalającego im na zupełne wyzbycie się pewnych nabytych w szkołach uprzedzeń i rutyny, a zakorzenionego w ich umysłach przez ustawiczną pracę w jednym zakresie. Wiadomo bowiem, że na skutek uprzedzeń i rutyny, ludzie, których zdrowy rozsądek jest skądinąd powszechnie uznawany, zbaczają z jasno wytkniętej drogi i nie dostrzegają najprostszich środków wiodących do zamierzonego celu.

Zdarzają się nawet takie ostateczności, że inżynier traci z oczu właściwy cel do którego dąży, że to, co miało być środkiem do osiągnięcia pewnego rezultatu, staje się dlań ostatecznym celem. Podobnie jak pszczoły, które, nie kierowane żadnem zdrowem rozumowaniem, pracują, bo tak im każe ich natura, tak samo i inżynierowie chcą ustawicznie wykonywać jakieś roboty jedynie tylko dlatego, że do tego przywykli, wybujała zaś miłość własna, nader rozpowszechniona wśród ludzi wykształconych, nie pozwala im przyjmować jakiegokolwiek cudzej rady.

Dla potwierdzenia tego, cośmy wyżej powiedzieli, możemy przytoczyć wiele przykładów. Ograniczymy się jednak tylko do przypomnienia losów projektów fortyfikacyjnych Marszałka Saskiego²⁾ i generałów Montalembert'a³⁾ i Latour-Foissac'a⁴⁾. Wszystkie ich pomysły, wśród których były niewątpliwie rzeczy świetne, inżynierja francuska, niewątpliwie najbardziej uczona i najznakomitsza w Europie, odrzuciła. A jeżeli dziś ktoś wykonywa jakieś fortyfikacje kazamatowe, przypominające projekty Montalembert'a, to nie śmie ujawnić właściwego źródła tego pomysłu. Tak samo, jeżeli dziś dla ułatwienia dokonywanych z twierdzy wycieczek są w użyciu pochyłe przeciw—szkapy, to tylko dlatego, że pomysł ten wskrzesił Carnot⁵⁾, ten oficer cywilny, jeżeli się tak wolno wyrazić, zaczerpnąwszy go z dzieła „Rêveries” Marszałka Saskiego. Do tego jednak Carnot nie chce się przyznać dlatego, że Marszałek Saski nie tylko nie miał nic wspólnego z inżynierją wojskową, ale był w niej wprost intruzem. Podobnie ataki Montalembert'a na całą dotychczasową wiedzę inżynierską wywołały wystąpienie przeciwko jego nowej

¹⁾ Sam wielki Vauban, ten ojciec inżynierów, nie jest wolny od zarzutu wydawania na ozdabianie fortyfikacyj ogromnych sum, które mogłyby być z większą korzyścią użyte na jakieś ważniejsze prace. (P. a.).

²⁾ Maurycy hr. Saski (1696—1750) zw. Marszałkiem Saskim, syn króla Augusta II i Aurory Königsmarck, marszałek Francji, znany ze swych sukcesów w Niderlandach w czasie t. zw. wojny sukcesyjnej austriackiej 1740—1748. (P. w.).

³⁾ Montalembert Marc-René marquis de... inżynier wojskowy francuski (1714—1800). (P. w.).

⁴⁾ Latour-Foissac Filip-Franciszek de... gen. franc. 1750-1804. (P. w.).

⁵⁾ Carnot Łazarz znany „Organizator Zwycięstwa” 1753—1823. (P. w.).

aujourd'hui on exécute quelque ouvrage casematé qui rappelle les projets de Montalembert, ce n'est qu'à l'oreille qu'on ose s'avouer la source dont on a tiré l'idée mère. Si aujourd'hui on exécute des contre-escarpes en pente pour la facilité des sorties, c'est parce que Carnot¹⁾, un officier de la robe (qu'on nous permette cette expression) ressuscite une idée, qu'il ne dit pas avoir puisée dans les Rêveries du Maréchal de Saxe. Mais c'est que ce dernier était non seulement étranger, mais de plus intrus dans le génie; de même que Montalembert, qui, en attaquant avec hauteur toute la science professée jusqu'alors, excita contre sa nouvelle doctrine les amours-propres du métier, dont le général d'Arçon²⁾ se fit l'interprète; et on ne voulut plus voir dans ses projets que le côté faible, dont aucun système, si on veut le rendre exclusif, ne saurait être exempt. Même les idées de Latour Foissac, quoique appartenant au corps du Génie, ne firent pas fortune, malgré le résultat favorable des expériences faites à Strasbourg, probablement à cause du manque de considération personnelle de cet officier³⁾.

Il nous paraîtrait utile, que le comité appelé à décider sur les projets de fortifications (et tous les officiers devraient être encouragés à en présenter) fut composé d'officiers du génie, choisis, auxquels on adjoindrait quelque officier d'artillerie et de troupes instruit; ce dernier étant le plus à portée, surtout lorsqu'il a fait la guerre, de juger le rapport moral qui existera entre les ouvrages de fortifications, et les soldats chargés de les défendre, considération de la première importance, mais que des ingénieurs, totalement enfoncés dans les combinaisons abstraites de leurs systèmes, ne perdent que trop souvent de vue.

Tout ce que nous venons de dire, pourrait-il est vrai effaroucher quelques esprits susceptibles, mais nous sommes convaincus que le mérite modeste nous donnera raison. Aujourd'hui on ne doit plus chercher à faire un mystère ni un monopole de la science, comme aux temps des anciens prêtres d'Égypte. Le véritable talent ne craint pas le grand jour, ni l'épreuve de la discussion, au contraire, le propre du génie est d'être dans ses conceptions à la portée de tout le monde, de porter la conviction dans tous les esprits. D'ailleurs c'est un devoir d'adopter tout ce qui peut être au plus grand avantage de son Souverain et de son pays, en mettant de côté les mouvements de l'amour-propre. Un pareil devoir nous avons la conscience de l'avoir rempli, en signalant dans cet écrit (mettant de côté toute considération personnelle) ce qui nous paraissait utile pour le service de Sa Majesté.

Il est bien des degrés dans la force des places de guerre. Mais ils ne suivent nullement la progression de dépenses. Si par exemple avec le premier million on mettra une place dans un état, qui force l'ennemi à ouvrir la tranchée devant elle, le second million ne doublera plus sa valeur. Or donc, au lieu d'employer les deux millions sur un seul point, il pourrait être plus utile, dans bien des cas, de commencer par mettre deux places également importantes à l'abri d'un coup de main, sauf à continuer les travaux de toutes les deux, à mesure que l'on aurait à sa disposition du temps et des fonds, se gardant surtout d'entreprendre jamais des ouvrages, que l'on ne saurait pas positivement être à même de pouvoir terminer. Une place avec un tel degré de force, est déjà dans le cas de rendre des services inappréciables. Le plus difficile étant pour l'ennemi de réunir tous les moyens de siège, et de trouver au milieu des opérations de la guerre le loisir de faire un siège. Surtout lorsqu'il se bornera (ce qui arrive si souvent!) à bloquer la place pour la réduire par famine, plutôt que de l'assiéger, alors une simple enceinte rendra les mêmes services, que les ouvrages les plus compliqués.

¹⁾ Lazare Carnot, le fameux „Organisateur de la victoire“ 1753 — 1823. (Note de l'éditeur).

²⁾ Jean-Claude le Michaud d'Arçon, général et ingénieur français 1733 — 1800. (Note de l'éditeur).

³⁾ Pour la livraison de Mantoue aux Autrichiens le 27 juillet 1799. (Note de l'éditeur).

doktrynie urażonych w swej miłości własnej fachowców, których wyrazicielem stał się gen. d'Arçon¹⁾. W projektach Montalembert'a widziano tylko same słabe strony, od których przecież żaden system, nawet gdyby był wyjątkowy, nie może być wolny. Nawet pomysły Latour-Foissac'a nie miały szczęścia, jakkolwiek należał on do korpusu inżynierów i jakkolwiek doświadczenia poczynione w Strasburgu dały dobry rezultat. Odegrało tu rolę prawdopodobnie to, że generał ten nie cieszył się szacunkiem²⁾.

Uważalibyśmy za pożyteczne, ażeby komitet powołany do decydowania o projektach fortyfikacyjnych (do składania których wszyscy oficerowie powinni być zachęceni), składał się z wybranych oficerów inżynierji, którym przydanoby jakiegoś wykształconego oficera artylerji, ten ostatni bowiem byłby najbardziej powołany, zwłaszcza taki, któryby już odbywał kampanję, do wydania sądu o stosunku zachodzącym między samymi fortyfikacjami, a żołnierzem, który ma ich bronić. Jest to sprawa pierwszorzędnej wagi, której jednak inżynierowie, całkowicie pochłonięci abstrakcyjnymi kombinacjami swych systemów, zbyt często nie doceniają.

Wszystko to, cośmy powiedzieli, mogłoby zapewne zaniepokoić umysły drażliwe, jesteśmy jednak przekonani, że ludzie umiarkowani przyznają nam rację. Dziś już nie należy wiedzy uważać za jakąś tajemnicę, czy za czyjeś wyłączne prawo, tak jak za czasów kapłanów egipskich. Prawdziwy talent nie obawia się otwarcie się wypowiadać, nie cofa się przed dyskusją, przeciwnie właściwością geniusza jest być w swych koncepcjach zrozumiałym dla całego świata, przekonywać wszystkie umysły. Zresztą jest to obowiązkiem przyswoić sobie wszystko to, co może przynieść korzyść monarsze i krajowi, odkładając na bok odruchy miłości własnej. Taki obowiązek w przekonaniu naszym spełniliśmy, w niniejszym piśmie podając to wszystko, co wydawało się nam pożyteczne dla służby J. C. M., odkładając zresztą na bok wszelkie względy osobiste.

Stopień siły poszczególnych twierdz może być rozmaity, bynajmniej jednak nie zależy on od stopnia wydatków poniesionych na ich budowę. Jeżeli np. kosztem jednego miliona doprowadzi się twierdzę do takiego stanu obronnego, że oblęgający ją nieprzyjaciół będzie musiał wznosić wokół niej okopy, to drugi milion już nie podwoi jej wartości obronnej. Z tego wynika, że zamiast wkładać dwa miliony w gruntowne fortyfikowanie jednego tylko punktu, mogłoby być w wielu wypadkach daleko korzystniejsze użycie tej sumy na zabezpieczenie od niespodziewanego napadu jakichś dwu jednakowo ważnych punktów, przyczem, w miarę jak mielibyśmy do dyspozycji czas i fundusze, należałoby dalej prowadzić roboty w obu tych punktach, wystrzegając się jednak podejmowania takich robót, których nie bylibyśmy w stanie dokończyć. Forteca o takim stopniu siły odpornej jest w stanie oddać nieocenione usługi. Dla nieprzyjaciela najtrudniejszą rzeczą jest zgromadzenie wszystkich środków potrzebnych do oblężenia i wynalezienie pośród działań wojennych odpowiedniej chwili do jego podjęcia, jeżeli zaś ponadto nieprzyjaciół zamiast oblegać fortecę ograniczy się (co się tak często zdarza!) do blokowania jej, by ją głodem zmusić do poddania, to wówczas zwyczajne obwoławanie oddaje te same usługi, co najbardziej skomplikowane fortyfikacje.

Jeżeli rząd będzie stale asygnować chociażby nawet umiarkowane fundusze, jeżeli fundusze te będą użytkowywane tylko po dojrzałym namyśle na wykonywanie projektów tylko dobrze przetrawionych i odpowiadających przyjętemu systemowi obronnemu, a nie na projekty zmieniające się z dnia na dzień, jeżeli ponadto obmyśli się zawczasu spo-

¹⁾ d'Arçon Jan-Klaudjusz Le Michaud... gen. i inżynier francuski 1733—1800. (P. w.).

²⁾ Za poddanie Mantui Austriakom 27.VII. 1799. (P. w.).



Si le Gouvernement assigne des fonds quoique modérés, mais dont la perception régulière soit assurée, si l'emploi de ces fonds est sagement combiné et réparti pour des projets mûrement délibérés et arrêtés d'après un système suivi, et non pour des projets qui changent du jour au lendemain, si avec cela des mesures d'exécution économiques sont prises de longue main, si on n'entreprend que des constructions réellement utiles, alors on sera étonné des immenses résultats que l'on obtiendra en peu de temps et avec des moyens très modérés.

Mais comme ce n'est pas ici le lieu de traiter d'une manière détaillée des fortifications, nous terminerons un sujet sur lequel nous ne nous sommes peut-être que trop étendu, et en même temps nous terminerons aussi un ouvrage que l'on trouvera, il est possible, avoir excédé nos facultés, mais pour l'exécution duquel bien des moyens nous ont manqué.

Rédigé en la prison des Carmes, au mois de février 1828.

Le Lieutenant-Colonel

(—) I. Prądzyński.

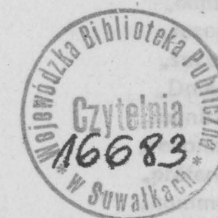
Wszystko to, co wyżej się nam podawało, jest nam potrzebne dla służby J. C. M. odkładając zresztą na bok wszelkie względy osobiste. Stojąc siły poszczególnych twierdz może być rozmaicie, bynajmniej jednak nie zależy on od stopnia wydatków poniesionych na ich budowę. Jeżeli np. koszt jednego miliona doprowadzi się twierdzę do takiego stanu obronnego, że odpierając ją nieprzyjaciół będzie mu stał wznosić wokół niej okopy, to drugi milion już nie podwoi jej wartości obronnej. Z tego wynika, że zamiast wkładać dwa miliony w gruntowne fortyfikowanie jednego punktu, mogłoby być w wielu wypadkach daleko korzystniejsze użycie tej sumy na zabezpieczenie od niespodziewanego napadu jakichś dwóch jednakowo ważnych punktów, przyczem w miarę jak niezbędny do dyspozycji czas i fundusze, należałoby dalej prowadzić roboty w obu tych punktach, występując się jednak podejmowania takich robót, których nie byłoby w stanie dokonać Forteca o takim stopniu siły odpornej, jest w stanie oddać nieocenione usługi. Dla nieprzyjaciela najtrudniejszą rzeczą jest zgromadzenie wszystkich środków potrzebnych do oblężenia i wyniesienie posad działów wojennych odpowiedniej chwili do jego podjęcia. Jeżeli zaś ponadto nieprzyjaciół zamiast oblegać fortece ograniczy się (co się tak często zdarza) do blokowania jej, by ją głodem zmusić do poddania, to wówczas zwyciężne odwrotowanie oddaje te same usługi, co najbardziej skomplikowane fortyfikacje. Jeżeli rząd będzie stale dysponował chociażby nawet umiarkowane fundusze, jeżeli fundusze te będą użytkowane tylko po dożywotnim namyśle na wykonywanie projektów tylko dobrej przetrwałych i odpowiednich przystępem systemowi obronemu, a nie na projekty zmieniające się z dnia na dzień, jeżeli ponadto omyśli się zawczasu spo-

sób jak najbardziej ekonomicznego wykonania i przystąpi się tylko do robót rzeczywiście pożytecznych, wówczas zdziwieni będziemy olbrzymimi rezultatami osiągniętymi w krótkim czasie przy pomocy nader umiarkowanych środków.

Ponieważ jednak szczegółowe omawianie umocnień nie może być przedmiotem niniejszego memoriału, zakończymy więc rozprawę nad tym tematem, nad którym być może trochę zanadto rozwiedliśmy się, jednocześnie zaś zakończymy także i naszą pracę, która może będzie uznana za przechodzącą naszą zdolność wykonania jej; musimy jednak powiedzieć, że do pomyślnego osiągnięcia tego celu brakowało nam wielu środków.

Pisane w więzieniu u Karmelitów w miesiącu lutym 1828 r.

(—) Podpułkownik I. Prądzyński.



NR. INW. 242

NR. INW. 279

<i>Page:</i>	<i>ligne:</i>	<i>au lieu de:</i>	<i>lisez:</i>
4-me,	titre	„L'Éditeur“	„L'Éditeur“.
4-me,	2-me	„profesionelle“	„profesionnelle“.
6-me,	26-me	„present“	„présent“.
6-me,	note, ligne 1-re	„Prądyński“	„Prądzyński“.
6-me,	„ „ 2-me	„les Mémoires“	„le Mémoire“.
6-me,	„ „ 3-me	„dest“	„des“.
6-me,	„ „ 4-me	„forman“	„formant“.
10-me,	11-me	„réalisèrent“	„réalisèrent“.
14-me,	34-me	„au dela“	„au delà“.
16-me,	15-me	„au dela“	„au delà“.
16-me,	24-me	„defaits“	„défaits“.
16-me,	39-me	„empêchant“	„empêchant“.
16-me,	40-me	„onereux“	„onéreux“.
18-me,	16-me	„differentes“	„différentes“.
18-me,	22-me	„esp éce“	„espèce“.
26-me,	10-me	„par la“	„par là“.
26-me,	note, ligne 17-me	„projettant“	„projetant“.
28-me,	„ „ 1-re	„comp“	„camp“.
28-me,	„ „ 9-me	„lacopie“	„la copie“.
30-me,	30-me	„succes“	„succès“.
32-me,	15-me	„Dnieper“	„Dniepr“.
34-me,	32-me	„reuniraient“	„réuniraient“.
34-me,	34-me	„reconnaitre“	„reconnaître“.
36-me,	11-me	„préférence“	„préférence“.
36-me,	16-me	„commender“	„commander“.
36-me,	29-me	„Dnieper“	„Dniepr“.
36-me,	33-me	„presente“	„présente“.
38-me,	23-me	„lève“	„leve“.
40-me,	1-re	„ingenieur“	„ingénieur“.
46-me,	22-me	„es“	„les“.
46-me,	40-me	„marrais“	„marais“.
48-me,	14-me	„elle avat“	„elle avait“.
50-me,	12-me	„conséquant“	„conséquent“.
50-me,	note, ligne 4-me	„Suédois“	„Suédois“.
50-me,	„ „ 5-me	„pénêtrer“	„pénétrer“.
50-me,	„ „ 6-me	„da“	„de“.
52-me,	24-me	„retranche“	„retranché“.
54-me,	13-me	„nons“	„nous“.
56-me,	17-me	„Danzig“	„Dantzig“.
60-me,	17-me	„sons“	„sont“.
68-me,	25-me	„l'unit“	„l'unité“.
72-me,	30-me	„isolement“	„isolément“.
90-me,	croquis	„courone“	„couronne“.

ERRATA

Str.	wiersz:	zamiasc:	czytaj:
9-a,	2-i i 5-y	„bruljon”	„bruljon”.
17-a,	30-y	po „wynika”	dać „,”.
23-a,	16-y	„dwom”	„dwum”.
25-a,	przypisy w. 8 y.	„wypadku”	„wypadu”.
39-a,	13-y	po „wyżej”	dać „,”.
47-a,	9-y	„drugą armję pomocniczą”	„drugiej armji pomocniczej”.
65-a,	13-y	„armji”	„armij”.
67-a,	45-y	„komunikacyjne”	„komunikacyjne”.
69-a,	przypis, w. 4-y	„ne”	„na”.
79-a,	1-y	„;”	dać „,”.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page.
Préface de l'éditeur	4
Introduction	14
Première partie. Guerre contre l'Autriche	20
Deuxième „ Guerre contre la Prusse	42
Troisième „ Guerre contre l'Autriche et la Prusse réunies.	64
Quatrième „ Des fortifications à établir sur le théâtre de la guerre	82

SPIS RZECZY.

	Str.
Przedmowa wydawcy	5
Wstęp	15
Część pierwsza. Wojna z Austrią	21
„ druga. Wojna z Prusami	43
„ trzecia. Wojna z Austrią i Prusami	65
„ czwarta. O umocnieniach, jakie należałoby wznieść na teatrze wojny	83



TABLE DES MATIÈRES.

Page
4
14
20
42
64
82
84
86
88
90
92
94
96
98
100
102
104
106
108
110
112
114
116
118
120
122
124
126
128
130
132
134
136
138
140
142
144
146
148
150
152
154
156
158
160
162
164
166
168
170
172
174
176
178
180
182
184
186
188
190
192
194
196
198
200

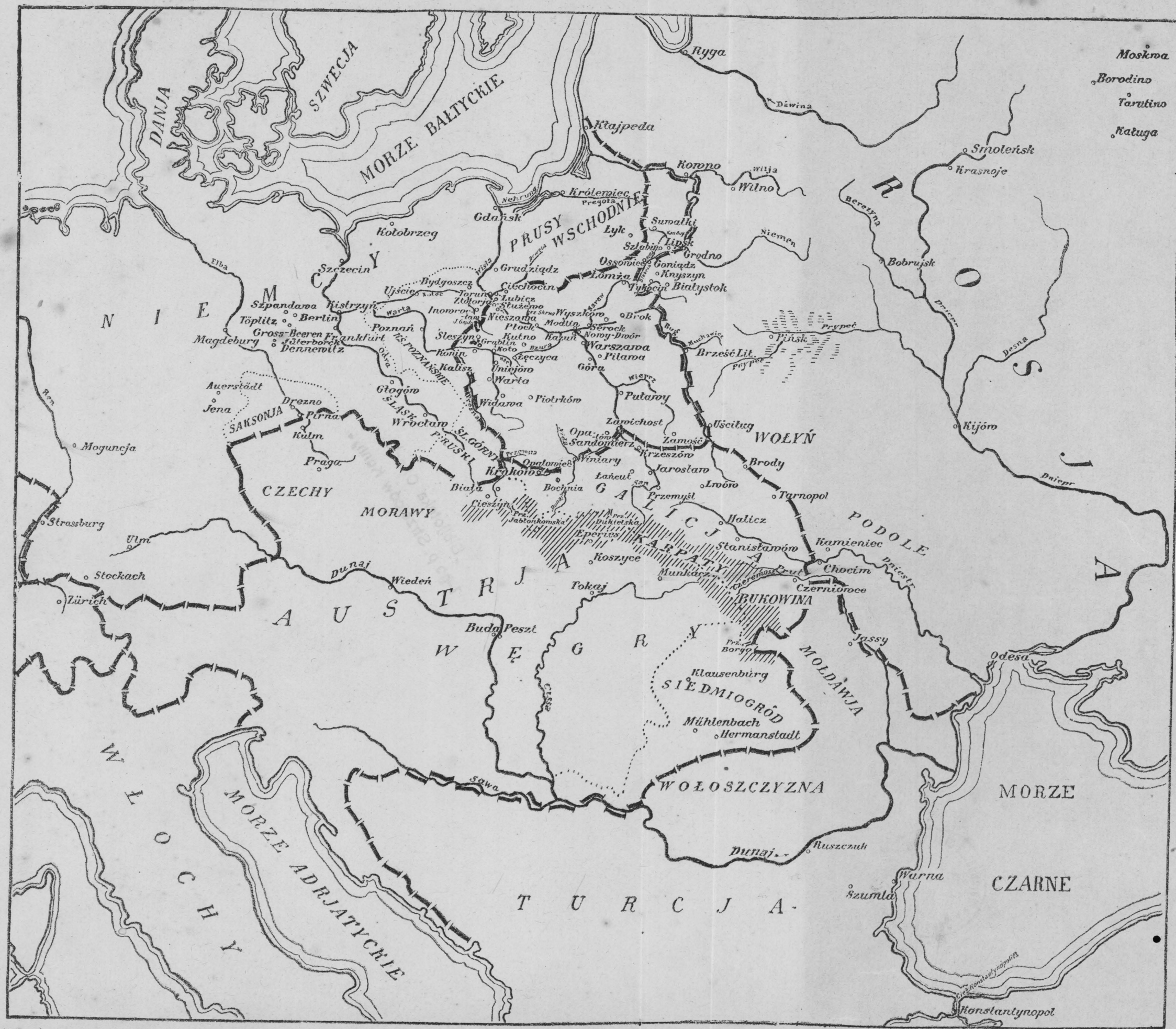
ERRATA.

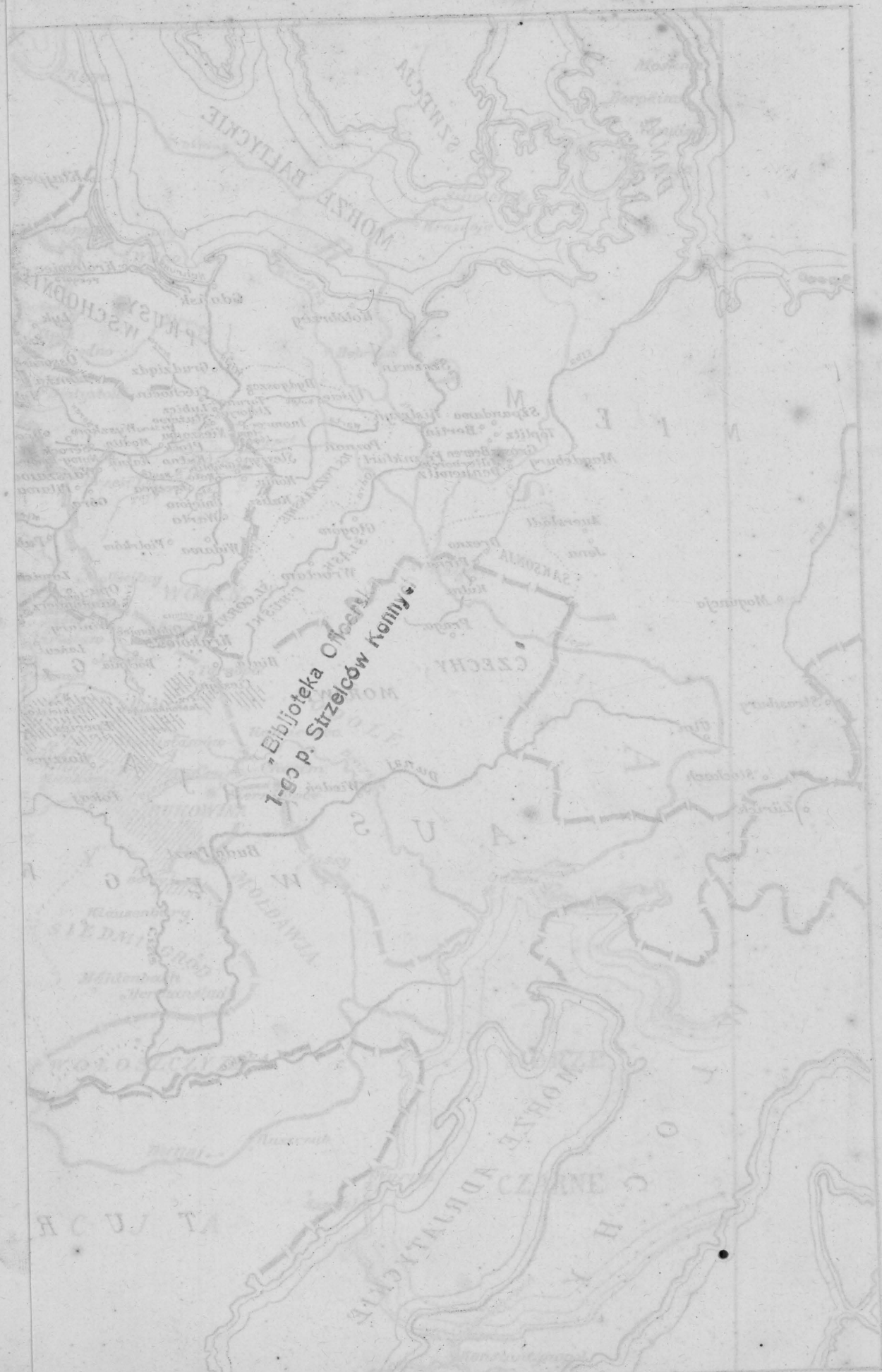
Préface de l'éditeur.
Introduction.
Première partie. Guerre contre l'Autriche.
Deuxième partie. Guerre contre la Prusse.
Troisième partie. Guerre contre l'Autriche et la Prusse réunies.
Quatrième partie. Des fortifications à établir sur le théâtre de la guerre.

SPIS RZECZY.

Przedmowa wydawcy.
Wstęp.
Część pierwsza. Wojna z Austrią.
Część druga. Wojna z Prusami.
Część trzecia. Wojna z Austrią i Prusami.
Część czwarta. O umocnieniach, jakie należałoby wznieść na teatrze wojny.

NR. INW. 249





Biblioteka Ojców
1-go p. Strzelców Kaniy